



III 1 IX 1 (35

VOYAGES
IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

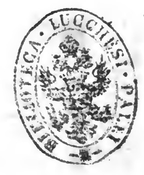
VOYAGES
IMAGINAIRES, SONGES, VISIONS, *ET* ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

Troisième classe, contenant les Romans cabalistiques.





A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIX.



L'ENCHANTEUR

FAUSTUS,

CONTE,

Par HAMILTON.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES, &c.

L'ENCHANTEUR FAUSTUS, ſi célèbre chez nos pères, eſt maintenant abſolument ignoré; à peine la tradition a-t-elle tranſmis à quelques perſonnes le nom de ce fameux magicien, & ſa fin déplorable; il en eſt très-peu qui aient lu l'hiſtoire de ſa vie. Nous rappelons la mémoire de ce roman ſingulier, monument rare & curieux de l'ignorance & de la crédulité du ſeizième ſiècle.

La vie du docteur Fauſte ou Fauſtus a été originairement écrite en allemand : on croyoit alors aux ſorciers, & l'auteur s'eſt plu à accumuler dans ſon ouvrage tout ce qui peut frapper le plus vivement les imagination avides des merveilles de ce genre, & ce qui eſt capable d'inſ-

pirer de l'effroi aux esprits crédules. Ce roman a eu un succès prodigieux, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe, où les traductions l'ont fait connoître. La traduction françoise est intitulée : *Histoire prodigieuse & lamentable du docteur Jean Fauste, grand & horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable; où est montré combien est misérable la curiosité des illusions & impostures de l'esprit malin, ensemble la corruption de satan par lui-même, étant contraint de dire la vérité.*

Le succès de cet ouvrage étoit dû, comme nous l'avons observé, au crédit qu'avoit alors la magie; nous croyons même que, par une pieuse supercherie, l'auteur a donné son roman comme une histoire véritable. Le but moral qu'il semble s'être proposé, est de nous mettre en garde contre les ruses du diable, qui ne nous procurent de légers avantages que pour nous conduire à une fin dé-

plorable. Depuis que les forciers & les magiciens ont ceffé de nous faire illufion, l'hiftoire de Jean Faufte n'a plus paru qu'un conte ridicule, qui eft infenfiblement tombé dans l'oubli. Nous n'en faifons mention que comme d'une production fingulière, & qui a donné au comte Hamilton l'idée du conte que nous imprimons, dans lequel l'enchanteur Jean Faufte joue le principal rôle. Entre autres dons que le magicien avoit reçus du démon, celui d'évoquer les ombres eft le principal; il en fait ufage devant la reine d'Angleterre Elifabeth, & fait paffer en revue en fa préfence tous les héros avec qui cette princeffe veut faire connoiffance. Ce cadre fournit une galerie de portraits deffinés avec tout l'art & l'efprit que l'on connoît au comte Hamilton : on y retrouve l'auteur ingénieux de Fleur d'Epine & des quatre Facardins.

On a cru que la vie de l'enchanteur Fauftus étoit une fatire contre le fa-

meux Jean Fust ou Faust de Mayence, l'un des inventeurs de l'imprimerie, ou l'effet du zèle outré d'un catholique, qui, sous le nom de ce magicien, a voulu désigner Luther; mais aucune de ces traditions ne nous paroît vraisemblable ni fondée.

Nous faisons suivre ce conte d'un petit roman très-agréable, intitulé, *le Diable amoureux*; c'est un charmant badinage dont M. Cazotte est l'auteur; on y trouvera du merveilleux, de l'esprit, & de l'intérêt. M. Cazotte est encore auteur de deux ouvrages agréablement écrits, le *Lord in-promptu*, & *Ollivier*, poëme.

Nous terminons ce volume par les *Lutins du château de Kernosy*, par madame de Murat, augmentés de deux contes de fées, *Peau d'Ours* & *Etoilètte*, attribués à mademoiselle de Lubert. Ici ce n'est qu'en apparence que les événemens sont surnaturels; ce n'est plus que de la fausse magie; ou, pour nous

expliquer mieux, on ne trouve dans les Lutins du château de Kernosy que des enchantemens factices, des sorciers & des magiciens supposés, dont l'art n'est qu'une adroite supercherie pour parvenir à leurs fins.

Les Lutins du château de Kernosy ont été donnés d'abord sous le titre des Sylphes amoureux. Ce sont deux amans, qui, pour pénétrer dans un vieux château qui renfermoit leurs maîtresses, se font passer pour des esprits élémentaires, trompent la vigilance d'une vieille tante maussade & sévère, & se débarrassent de leurs rivaux, qui sont deux provinciaux sots & ridicules. Ce petit roman est très-agréable & bien écrit; les scènes qu'il présente sont amusantes, gaies, variées, & ornées d'épisodes charmans, dont le plus intéressant est l'histoire touchante de madame de Briance. Les deux contes de fées qu'y a ajoutés mademoiselle de Lubert, sont aussi épisodiques.

Nous ne dirons rien de ces deux dames, connues par des contes de fées, que l'on trouve dans le cabinet des fées; ſavoir, ceux de madame de Murat, tom. 1er, & ceux de mademoiſelle de Lubert, tome 33 de la collection: nous y renvoyons nos lecteurs.





L'ENCHANTEUR

FAUSTUS,

CONTE.

BELLE Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusemens
Que le loisir & l'indolence,
Ou plutot que votre présence,
M'inspiroient dans ces lieux charmans,
Où les Graces & les *Sorans*
Ont établi leur résidence.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agrémens;
Car j'en ai quelque expérience.
Il est même certains momens
Où malheur à qui vous encense,
Et dans ses discours ou ses chants,
Vous va donnant là préférence
Sur les beautés de notre temps.

Pourquoi donc, avec ce mérite,
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte ?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite,
En vous disant vos vérités ?

Cela veut dire en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous & de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aye dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble; & cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous ait de votre air, tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter, que d'attraper votre ressemblance ! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse ; mais pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long, sans pouvoir y trouver à redire.

La reine Elisabeth (dont fut autrefois grand amiral en Irlande un grand grand père, ou trisaïeul de madame votre mère) étoit une merveilleuse princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence & la grandeur d'ame; tout cela étoit beau : mais elle étoit envieuse comme un chien, jalouse & cruelle, & cela gâtoit tout.

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté,
Dont une farouche beauté
Martyrise un amant fidèle;
Car, entre nous, de ce côté,
La reine n'étoit point cruelle;
Et dans l'histoire on a douté
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,
L'avoit été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre & nouvelle:
Mais en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en soit, la renommée, qui dit le bien & le mal, avoir porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa cour. Il s'appelloit Fauste; peut-être le nommerons-nous quelquefois faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-même si cette Elisabeth, dont on parloit tant, étoit aussi merveilleuse en belles qualités, qu'elle étoit endiablée sur les autres. Il en pouvoit être juge compétent: tout ce qui se passoit là-haut au pays des étoiles

& des planètes, lui étoit connu, & Satan lui obéiſſoit comme ſon chien. Il ſavoit tout plein de petits ſecrets pour rire, & un million de tours de paſſe-paſſe, qui ne faiſoient ni bien ni mal : comme, par exemple, quand il vouloit, une duchеſſe couroit les champs après ſon cocher, & un archevêque paſſoit les jours à faire des vers pour ſa ſervante de cuiſine, & les nuits à lui donner des ſérénades. C'étoit lui qui le premier en Angleterre avoit enſeigné à mettre, dans certains jours de l'année, du romarin, du piſſenlit, des os de bécaſſe, & autres curioſités de cette nature ſous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en ſonge, celui par qui elles ne le ſeroient plus. La reine, charmée des gentilleſſes qu'on en diſoit, voulut le voir, & dès qu'elle le connut, elle devint preſque folle de ſon ſavoir & de ſes manières. Elle croyoit bien avoir elle-même tout l'eſprit du monde, & n'avoit pas tort ; elle ſe flattoit auſſi d'être la plus belle perſonne de ſon royaume ; mais il n'en étoit rien.

Un jour qu'elle s'étoit extraordinairement parée pour une audience d'ambaſſadeurs, elle ſe retira dans ſon cabinet après la cérémonie, & elle y fit venir notre docteur. Après s'être

admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

Elle avoit cet air qu'au matin,
Du ſoleil a l'avant-courrière;
Rien n'étoit plus frais que ſon tein;
C'étoit tous lys, & tout jaſmin,
Mêlés de roſe printanière :
Car dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court étoit ſon vertugadin,
Et montroit, depuis l'eſcarpin,
Sa jambe preſque tout entière;
Et s'étant aſſiſe à la fin,
Le dos penché contre ſa chaiſe,
Comme qui diroit ſans deſſein,
Ce penchement montroit ſon ſein,
Ayant fait regrimper ſa fraiſe;
Tandis que ſur ſa blanche main
Rubis & diamans ſans fin
Alloient brillant tout à leur aiſe.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Fauſtus la trouva : c'étoit bien le courtiſan le plus adroit pour un ſorcier, qu'on pût voir au monde; & connoiſſant le foible de la reine ſur ſa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion de lui faire ſa cour. Ainſi, choiſiſſant le rôle d'Eſther interdite, il fit trois pas en arrière, comme pour tomber en foibleſſe

La reine lui ayant demandé s'il se trouvoit mal, il dit que non, Dieu merci ! mais que la gloire d'Assuerus l'avoit ébloui. Elle qui savoit l'ancien & le nouveau testament par cœur, trouva l'application juste & ingénieuse : mais n'ayant pas alors son sceptre sur elle, pour lui en faire baiser le bout en signe de grace, elle se contenta de tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi. Vous nous trouvez donc assez passable pour une reine ? lui dit-elle en repassant ses levres du bout de la langue, comme sans y songer. A cela, il se donna au diable (le présent n'étoit pas nouveau) ; il se donna donc au diable que non seulement il n'y avoit ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avoit jamais eu. O Fauste, mon ami, lui dit-elle, si ces fameuses beautés des siècles passés pouvoient revenir, il seroit aisé de voir que vous nous flattez. Votre majesté les veut-elle voir ? dit-il ; elle n'a qu'à dire, elle en aura bientôt le cœur net. Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avoit eue depuis assez long-temps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous

imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là ; c'étoit le chevalier Sydney, espèce de favori de la reine, qui, parmi quelques faits particuliers de sa vie, a mis cette aventure tout au long ; & c'est du feu duc d'Ormond, votre grand oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire.

Elle dit donc que notre magicien pria la reine de vouloir bien passer dans une petite galerie qui étoit près de son appartement, tandis qu'il iroit chercher son livre, sa baguette, & sa grande robe noire. Il ne fut pas long-temps à revenir avec son équipage & ses talismans. Il y avoit une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que sa majesté souhaiteroit, entreroient & sortiroient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admises avec la reine au spectacle, l'un desquels fut le comte d'Essex, & l'autre le Sidney, auteur de nos mémoires.

La reine étaît placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris à droite & à gauche auprès de son fauteuil, autour desquels, aussi bien que de leur maîtresse, l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux, avec

toutes les façons & cérémonies en pareil cas usitées ; il en traça un autre vis-à-vis, où il se mit lui-même, laissant un espace au milieu pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la reine de ne pas dire un mot tant qu'ils seroient sur la scène, & sur-tout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution étoit assez inutile à son égard ; car la bonne dame ne craignoit ni dieu ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des beautés trépassées elle souhaitoit de voir la première ? Elle lui dit que, pour suivre l'ordre des temps, il falloit commencer par la belle Hélène. Sur quoi le négromancien, dont le visage parut un peu changé, leur dit : Tenez-vous bien. Le chevalier Sidney, dans son récit, avoue que, sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu; que le brave Comte d'Essex en devint pâle comme un mort, mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la reine. Ce fut alors

Qu'ensuite de quelques *oremus*,
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus
D'esprits & de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus.

Voyant trembler la galerie,
Et nos deux héros éperdus,
Dit, criant comme une furie :
Paroiſſez, fille de Léda !
Et d'une prompte obéiſſance,
Offrez-vous à notre préſence
Telle que vous étiez, quand ſur le mont Ida
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda,
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompenſe
Dans le procès qu'il décida.

Après cette invocation, la belle Hélène n'eut garde de ſe faire attendre ; elle parut au bout de la galerie, ſans qu'on ſe fût aperçu comme elle y étoit entrée. Elle étoit habillée à la grecque, &, ſuivant les mémoires de notre auteur, ſon habillement ne différoit en rien de celui de nos déeſſes d'opéra. Sa coiffure étoit compoſée de quantité de plumes flottantes ſur ſa tête, & ſurmontées d'une belle aigrette ; des boucles de cheveux noirs lui deſcendoient juſqu'à la ceinture par-devant, & juſques au croupion par-derrière ; ſes engageantes lui battoient agréablement les genoux en marchant, & la queue, qu'elle traînoit à la lacédémoniene, avoit pour le moins quatre aunes d'un riche brocard de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie ; & s'étant tournée face à face devers la reine, pour en

être mieux obſervée, elle en prit congé avec un certain ſourire entre-doux & hagard, & ſortit par l'autre porte.

Dès qu'elle diſparut : Quoi ! dit la reine, c'eſt là cette belle Hélène ? Je ne me pique pas de beauté, pourſuivit-elle ; mais je veux bien mourir, ſi je changeois de figure avec elle, quand même cela ſe pourroit. Je le diſois bien à votre majeſté, répondit l'enchanteur, & cependant voilà juſtement comme elle étoit dans ſa plus grande beauté. Je trouve pourtant, dit le comte d'Eſſex, qu'elle ne laiſſe pas d'avoir les yeux aſſez beaux. Oui, dit le Sidney, ils ſont grands, noblement fendus, noirs & brillans ; mais, après tout, ſes regards diſent-ils quelque choſe ? Pas un mot, répondit le favori. La reine qui, ce jour-là, s'étoit fait le viſage rouge comme un coq, demanda, en parlant du viſage d'Hélène, comment on trouvoit ſon teint de porcelaine ? De porcelaine ! s'écria le comte ; c'eſt tout au plus de la faïence. Peut-être, pourſuivit elle, qu'ils étoient à la mode de ſon temps; mais vous m'avouerez que, dans aucun ſiecle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

Je ne hais pas ſon habit, pourſuivit la reine, & je ne ſais ſi je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinens vertugadins dont

les femmes ne ſavent que faire dans quelques occaſions, & où l'on ne ſait que faire des femmes en quelques autres. Pour l'habit, paſſe, dit le comte d'Eſſex : mais, ma foi, ce n'eſt pas grand'choſe que la figure que nous venons de voir. Le chevalier Sidney, topant à la remarque, s'écria :

O Pâris! quel amour fatal
Te fit dans Ilion renfermer une proie
Dont nous venons de voir le piètre original?
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa préſence y fit plus de mal,
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique ſur la figure & les prétendus défauts d'Helène, étant finie, la reine eut envie de voir cette belle & infortunée Mariamne, dont l'hiſtoire fait une ſi belle mention. L'enchanteur ne ſe le fit pas dire deux fois; mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une princeſſe qui avoit connu le vrai dieu, de la même manière qu'il avoit appelé la beauté payenne. C'eſt pourquoi, s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois vers le midi, deux au couchant, & une ſeule du côte du ſeptentrion, il dit en hebreu mais d'une manière honnête : Mariamne, fille

d'Hyrcan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. A peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, & s'avança gravement jusqu'au milieu de la galerie, où elle s'arrêta comme avoit fait la première ; quant à ses habits & son ajustement, ils sembloient répandre sur toute sa personne un air de noblesse & de dignité qui la rendoit respectable ; elle étoit mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paroissoit point de barbe, & qu'au lieu de cette tiare en croissant que portoient les grands prêtres, un voile de gaze, qui prenoit depuis la tête, & qui étoit attaché vers sa ceinture, traînoit bien loin derrière elle. Après s'être assez long-temps arrêtée devant la compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Elisabeth. Est-il possible, dit cette reine dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Marianne fût faite comme cela ? Quoi ! c'était une grande idole pâle, maigre, & sérieuse ? & depuis tant de siecles, elle a passé pour une merveille ? Ma foi, dit le comte d'Essex, si j'avois été à la place d'Hérode, je ne me serois jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. Je lui ai

pourtant trouvé, dit Sidney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air, & quelque chose de noble & de naturel dans toute l'action. Fi! répondit l'autre, la grandeur de son air est impertinente; la grace qu'elle a dans ses manières aisées que vous admirez, est pleine de présomption, & je lui trouve de l'insolence jusques dans la taille. La reine ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre princesse, sur le mépris & l'aversion qu'elle avoit eue pour la personne de son mari, & sur la résistance continuelle qu'elle avoit faite à ses plus tendres empressemens; qu'elle avoit eu beau dire que c'étoit parce qu'il avoit égorgé toute sa famille, ce n'étoit pas une raison pour lui refuser les droits de l'hymen, quand il les auroit exigés vingt fois par jour, & conclut que, pour cette seule rebellion, Hérode avoit bien fait de lui couper la tête.

Le docteur Fauste, pour paroître plus savant en tout, assura que ce n'étoit point pour cette raison qu'Hérode s'étoit défait de la chaste Mariamne; que tous les historiens s'y étoient mépris; mais qu'une certaine Salomé, sœur du roi, & maudite de dieu, avoit rapporté à son frère, qu'étant à un sacrifice auprès de

la reine, elle l'avoit entendue de ſes propres oreilles, qui prioit bien dévotement le dieu d'Abrahem, d'Iſaac, & de Jacob, de la délivrer de ſon vieux cocu de mari. Si ce trait-anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après, la reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle auroit pu demander une de ſes femmes de chambre.

Pas n'y manqua le ſavant Fauſte,
Et pour n'être point ennuyeux,
Il fit partir devant ſes yeux,
Un petit diablotin en poſte,
Pour la tranſporter dans ces lieux.

Peut-être ſerez-vous bien aiſe d'apprendre la manière dont ce courrier fut dépêché ? La voici. Il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portoit; & en trois coups de baguette, l'ayant métamorphoſé en haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de ſa baguette dans le derrière, & après avoir ſoufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, & en ſept minutes, revint avec l'illuſtre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La reine comptoit bien que cette apparition dédommageroit ſa curioſité du

peu de ſatisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avoient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La reine d'Egypte avoit fait de grands apprêts, ayant appris, par ſa monture, le ſujet de ſon voyage, & le peu de cas qu'on avoit fait de la belle Hélène & de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la galerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie heureuſe; car elle s'en étoit mis par-tout, tant à cauſe qu'il y avoit du temps qu'elle étoit morte, que pour laiſſer au moins ſa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de ſa figure, après ſon départ. Elle avoit la gorge fort découverte; une attache de rubis & de gros diamans retrouſſoit ſes jupes beaucoup au deſſus du genou gauche: ce qui n'étoit pas découvert de ſa perſonne paroiſſoit très-diſtinctement au travers d'une gaze tranſparente, qui compoſoit ſon habillement. Dans cet équipage galant & léger, elle fit, au milieu de la galerie, le même manège qu'avait fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber ſur ſa perſonne & ſur ſa friperie. La reine crioit comme une poſſédée, qu'on lui brûlât du papier ſous le nez, à cauſe des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'é-

toit frottée, lui avoit causées. Elle la trouva moins supportable que la femme d'Hérode & la fille de Léda; elle se moqua fort de ce qu'elle s'étoit troussée en Diane, pour montrer la plus vilaine jambe du monde, & dit qu'elle auroit mieux fait de paroître en robe fourrée, que dans ce petit habillement d'été, qui exposoit à la vue des trésors qui n'étoient faits que pour être éternellement cachés. En effet, dit le Comte d'Essex, voilà un corps plaisamment bâti pour aller aussi débraillé qu'elle fait. Il est vrai qu'elle a quelque éclat, & que sa peau est assez blanche pour une Egyptienne; mais c'est l'apanage de toutes les rousses, dont elle a sans doute été l'archi-doyenne en son temps. Le Chevalier Sidney, qui, outre ces défauts, trouvoit qu'elle avoit trop de ventre & trop peu de derrière, s'écria:

Fauste, par cette vision,
Combien de choses à rabattre
Dans la riante fiction
Que l'histoire nous fait, à sa confusion,
De la fameuse Cléopâtre!
Ah! dans le combat d'Actium,
Antoine, pour elle poltron,
Devoit cent fois plutôt se battre,
Ou se faire tenir à quatre,
Que de suivre cette guenon.

Guenon

Guenon tant qu'il vous plaira, dit le docteur; voilà pourtant celle qui mit dans ses fers le héros qui s'étoit rendu maître du monde, & c'est cette même guenon qui tourna la tête à cet autre héros que vous venez de dire. Mais, madame, dit-il à la reine, puisque ces fameuses étrangeres ne sont pas de votre goût, n'en cherchons plus hors de vos états. L'Angleterre, qui a toujours été en possession de produire des beautés parfaites, comme nous le voyons par votre majesté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention, dans l'apparition de la belle & malheureuse Rosemonde. Votre grandeur, qui sait tout, n'en ignore apparemment pas l'histoire. J'en ai quelque idée, dit-elle; mais comme mes grandes occupations l'ont presque effacée de ma mémoire, je ne serai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ses aventures.

Il n'y a pas encore trois jours, dit le chevalier Sidney, que je lisois cet endroit de la vie d'Henri second, un de vos plus illustres prédécesseurs. Ce grand roi avoit le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que scrupuleux sur l'inconstance. Cependant il y avoit quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en étoit en paisible possession: elle avoit

de la beauté; mais il s'en falloit bien qu'elle en eût assez pour fixer une légereté comme la sienne, si le diable ne s'en étoit mêlé; car, en ces temps-là, tout le monde tenoit pour constant que c'étoit par sortilège & pure magie qu'elle s'étoit fait aimer, & qu'elle conservoit sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoi qu'il en soit, voici comme l'enchantement de dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

Le roi s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant, en tournoyant & retournoyant de côté & d'autre, qu'il se trouva au bout d'un ruisseau dont l'eau étoit belle & claire; il en suivit quelque temps le cours, & cela le mena dans un endroit où le ruisseau, s'élargissant, faisoit une espèce de bassin, bordé d'un gazon vert & frais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or comme ces sortes d'endroits sont d'ordinaire les scènes de quelque aventure, celle qui lui arriva fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres, ce qui l'obligea de mettre pied à terre, avec quelque émotion; & s'étant avancé trois ou quatre pas, il

vit les personnes à qui ces habits appartenoient; c'étoient deux nymphes qui étoient jusqu'au cou dans cette fontaine, & qui poussèrent en même temps deux cris des plus aigus, voyant un homme de cette apparence qui venoit droit à elles. Le visage de la plus jeune le frappa d'un si grand étonnement, qu'il en demeura quelque temps immobile, & parut tout éperdu : il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût sortie de l'eau comme une étourdie, pour courir à ses habits. Sa compagne, qui avoit bien autant de peur, & qui n'avoit pas été moins surprise qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle étoit fort embarrassée : mais voyant que le Roi ne l'étoit pas moins, elle se rassura un peu, & lui dit que comme tout ce qui paroissoit en sa personne lui faisoit juger qu'il avoit été armé chevalier, elle le supplioit de lui accorder un don : c'étoit la grande manière en ces temps-là. Ainsi, le roi qui lui avoit déjà donné sa personne, sa liberté, son cœur & son ame, jura qu'il ne lui refuseroit rien de ce qu'elle lui feroit l'honneur de lui demander, quand ce seroit la moitié de son royaume. A ce mot, la belle tressaillit, & pensa se lever pour lui faire la révérence; mais supprimant ce premier mouvement que le respect &

le devoir lui avoient inſpiré, la grace qu'elle lui demanda, fut d'avoir la bonté de ſe retirer, juſqu'à ce qu'elle fût ſortie de l'eau, & qu'elle eût repris ſes habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces ſortes d'occaſions, il fût d'ordinaire aventureux; mais le pauvre prince l'aimoit déjà à la fureur. Il n'en faut pas davantage pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus ſoumis & plus timide qu'une pucelle auprès de l'objet aimé. Il ſe retira donc; mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout à fait ſa parole. Dès qu'il ſe vit couvert de quelques buiſſons, il donna un coup de fouet à ſon cheval, qui ſe mit à galoper par le bois, & ſa majeſté ſe mit à quatre pattes, & s'étant traînée vers l'endroit d'où il venoit, il écartoit doucement les branches qui lui fermoient la vue de la fontaine, juſtement comme la belle inconnue en ſortoit, ſans aucune précaution, & ſans ſe douter de cette ſuperçherie de la part d'un chevalier errant, qui de plus étoit roi. Dieu ſait ſi le prince, qui étoit devenu éperdument amoureux, à ne lui voir, pour ainſi dire, que le bout du nez, trouva de quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reſte. L'hiſtoire dit, que quoiqu'il fût à quatre pattes, il y auroit bien

resté trois jours sans boire ni manger, tant les objets lui plaisoient; mais on ne lui en donna pas le temps. La nymphe fut s'habiller, & son nouvel adorateur, après un petit détour, se présenta devant elle. La première chose qu'il fit, ce fut de se jeter à ses pieds, pour lui jurer qu'il l'adoroit, sans s'informer qui elle étoit. La surprise, le respect, l'émotion & la rougeur, qui s'étoient emparés tout à la fois de la charmante étrangère, auroient sans doute désorienté les appas de toute autre; mais les siens n'en firent que croître & embellir: si bien que le pauvre roi... Chevalier, dit la reine, abrégeons, s'il vous plaît. Tant qu'il vous plaira, madame, reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux; c'étoient les gens de la suite du roi, qui, l'ayant cherché pendant une grosse demi-heure, lui ramenoient son cheval par la bride. Il remonta dessus, après avoir appris que sa nouvelle divinité s'appeloit Rosémonde, fille d'un baron dont le château n'étoit qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur & tout refroidi pour sa maîtresse Jeanne. Elle s'en aperçut bientôt; il ne s'en mit guère en peine: il alloit plus souvent à la chasse, & en revenoit toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les soupçons, & les soupçons

mirent force eſpions en campagne, un deſquels l'informa qu'on avoit trouvé le roi à deux genoux devant une jeune perſonne belle comme un ange, le jour qu'il s'étoit égaré; & que toutes les chaſſes qu'il avoit faites depuis, n'avoient été qu'à ſon intention. A cette découverte, la dame Jeanne, qui, ſauf le reſpect de votre majeſté, étoit la plus méchante carogne de l'univers, jeta feu & flammes, gourmanda le roi, comme elle auroit fait ſon laquais; & comme elle avoit un aſcendant diabolique ſur ſon eſprit, elle l'obligea, par ſes menaces & ſes vacarmes, de conſentir, comme un grand benêt qu'il étoit, qu'on enlevât la pauvre Roſemonde, & qu'on l'enfermât dans un vieux château, au milieu d'un déſert, qui s'appelle encore de nos jours la priſon de Roſemonde. Ce fut dans cette priſon, qu'au bout de quelques années la déteſtable Shoar fit étrangler ſa rivale, pendant un voyage que le roi fut obligé de faire en France.

Voilà, dit la reine, une fin bien déplorable! Ce qu'il y eut de plus triſte, dit l'enchanteur, c'eſt qu'elle fut enlevée, & qu'elle mourut, ſans que ce roi ſi paſſionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avoit eu de ſi tendres commencemens. La bonne Eliſabeth, après

un certain branlement de tête & un petit sourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle dont on venoit d'abréger l'histoire. Il y a, dit Faustus, un instinct secret dans cet empressement, puisque, suivant la tradition & quelques mémoires de ces vieux temps, la belle Rosemonde avoit beaucoup de votre air, & ressembloit passablement à votre majesté, quoique ce fût en laid, comme on peut croire. Voyons-la, dit la Reine. Mais dès qu'elle paroîtra, chevalier Sidney, je vous ordonne de l'observer avec la dernière exactitude, afin que si nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puissiez faire une description ressemblante. Cet ordre donné, & quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la belle étoit enterrée n'étoit qu'à trente lieues de Londres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie, son air & sa figure plurent extrêmement. A mesure qu'elle avançoit, ses attraits sembloient briller d'une nouvelle lumière; & si-tôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaisir & d'admiration que chacun témoignoit en la regardant, & chacun sembloit approuver en soi-même le goût d'Henri second pour elle, en

détestant la foiblesse dont il l'avoit immolée. Le docteur ne lui avoit point donné d'autre habit que celui qu'elle avoit repris en sortant du bain : ce n'étoit que des cornettes unies, rattachées au haut de sa tête, une robe de chambre de taffetas, un jupon de toile jaune assez court, & légèrement brodé de soie. C'étoit pourtant dans cet extrême négligé qu'elle effaçoit l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus long temps devant eux que n'avoient fait les autres ; & comme si elle avoit su les ordres qu'on avoit donnés au Chevalier, elle se tourna deux ou trois fois vers lui, en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ces regards, le cœur lui fondoit dans l'estomac, tant il en avoit la mine niaise & déconfite. Il fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie ; & dès qu'elle fut sortie : Mon dieu, s'écria la reine, la jolie créature ! Non, je n'ai rien vu de ma vie qui plaise tant. Quelle taille ! quelle noblesse d'air sans affectation ! & quel éclat sans artifice ! Et l'on me viendra dire que je lui ressemble ! Qu'en dites-vous, comte ? poursuivit-elle. Il étoit alors si pensif, qu'il ne lui répondit rien tout haut ; mais il disoit à part soi : Plût à dieu, Babet, ma reine & ma maîtresse ; j'en

donnerois le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne feroit qu'en laid que tu lui reſſemblerois! & puis il lui dit tout haut : Si vous lui reſſemblez ! Votre majeſté n'auroit qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante & en jupon brodé de ſoie; & ſi notre ſorcier lui-même ne s'y méprenoit, tenez-moi pour un faquin. Pendant toutes ces fadeurs, & quantité de misères de cette nature, dont le favori flattoit la vanité de la bonne dame, le poëte Sidney, un crayon à la main, achevoit de mettre au net le portrait de la belle Roſemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière main, il eut ordre d'en faire la lecture, & voici par où il commença:

Allons, mes vers, obéiſſons,
Puiſque ma reine me l'ordonne ;
Et du plus beau de nos crayons,
traçons & l'air & la perſonne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du dieu des vers mérite les chanſons.
Loin d'ici, flatteuſe impoſture,
De fictions, de faux brillans,
Dont on embellit la peinture,
Quand les objets ſont indigens!
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main & fidelle & sûre,
Peignons l'original ſans fard & ſans encens :

Il suffira des ornemens
Que fournit l'aimable nature.
Il faut, en traçant la beauté
De la divine Rosemonde,
Dans le plus beau portrait du monde,
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête homme, & qui, pour un faiseur de vers & de romans, semble avoir quelque conscience. Voici comme il poursuit, dans le détail des charmes qu'il décrit.

De graces & d'attraits un brillant assemblage
Accompagnoit mille agrémens
Inséparables des beaux ans,
De la jeunesse heureux partage!
Tout plaisoit dans son beau visage;
De Flore les trésors naissans
Y paroissoient en étalage,
Mais purs, naturels, innocens,
Et tels qu'on les voit au printemps,
Quand zéphyre les seche, après un prompt orage.
Sa bouche couronnoit l'ouvrage;
Elle étoit faite pour ses dents.
Heureux, parmi tous les vivans,
Qui jouiroit de l'avantage,
Après mille & mille tourmens,
D'y pouvoir offrir son hommage!
Ses yeux n'étoient pas des plus grands;
Mais, ciel, quel étoit le langage

De leurs traits vifs & ſéduiſans !
Puiſque par leurs regards les plus indifférens,
Juſques au fond du cœur ils s'ouvroient un paſſage !
Rien n'étoit ſi beau que ſon nez :
D'Hébé c'étoit le nez céleſte,
Et ſes deux pieds étoient tournés,
De manière que pour le reſte
De ces attraits toujours moins nus que devinés,
On n'avoit pas beſoin d'un autre manifeſte.
Sa taille avoit de ces appas
Qu'on ſent, mais qu'on n'exprime pas.
La nobleſſe en étoit ſuprême.
Dans toute ſa figure, & juſques dans ſes pas,
C'étoit un certain air digne du diadême ;
Mais c'étoit de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime juſqu'au trépas ;
Bref, à l'examiner du haut juſques au bas,
Belle Daphné, c'étoit vous-même
Qu'on peignoit ſur ce canevas.

Du moins en aurois-je juré, tant la deſcription vous convient, excepté pourtant la gorge, qu'on a oubliée ; & certainement, ſi l'on prenoit la liberté de vous copier, ce ne feroit pas un article à ſupprimer. Certaine forme, certain éclat, & certaine ſituation dont la nature a doué le peu que vous en laiſſez voir, offriroient d'aſſez agréables idées à mettre en proſe ou en vers, ſans la moindre exagération, pour rendre la choſe plus tou-

chante. Je ne ſuis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de ſon original. On diroit que c'eſt celle de quelque ſibylle, tant il craint d'y toucher! Il eſt bien vrai que dire qu'elle eſt faite pour aſſortir les plus belles dents du monde, c'eſt quelque choſe; mais ce n'étoit pas aſſez; & s'il avoit eu connoiſſance de la vôtre, il auroit dépeint en vers auſſi gracieux vos levres fraîches & vermeilles; il auroit dit qu'autour de ces levres, quand il vous plaît de ſourire, le ciel a placé certains agrémens qu'il oublie, ou qu'il ne ſe donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y délibéroit ſur le choix de l'apparition qui devoit ſuccéder à celle de Roſemonde. L'enchanteur fut d'avis de ne plus ſortir d'Angleterre, pour chercher des beautés de réputation, & propoſa cette célèbre comteſſe de Saliſbury, qui avoit donné lieu à l'inſtitution de l'ordre de la jarretière, comme une certaine beauté flamande avoit été cauſe de celui de la toiſon d'or. On trouva la propoſition bien imaginée; mais la reine dit, qu'avant toutes choſes elle vouloit voir encore une fois ſa chère Roſemonde. Le docteur s'en défendit fort & ferme, en diſant que la choſe n'étoit guère praticable dans l'or-

dre des conjurations, outre que la rétrogradation des fantômes irritoit les puissances soumises à ses premiers enchantemens. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faisoit ces façons que pour se faire valoir, & la reine lui parla d'un ton si sérieux, qu'il fut obligé de s'y rendre. Il assura pourtant que si Rosemonde faisoit tant que de revenir, ce ne seroit ni par où elle étoit entrée, ni par où elle étoit sortie la première fois, & que chacun prît garde à soi, car il ne répondroit plus de rien. La reine, comme on a dit, ne savoit ce que c'étoit que la peur, & nos deux messieurs étoient un peu aguerris sur les apparitions. Ainsi, les paroles du docteur ne leur causèrent pas grande émotion; cependant il avoit commencé. Jamais conjuration ne lui avoit donné tant de peine; car, après avoir marmoté quelque temps, en faisant des grimaces & des contorsions qui n'étoient ni belles, ni honnêtes, il mit son livre à terre au milieu de la galerie, en fit trois fois le tour à cloche-pied; ensuite de quoi il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas & les jambes en haut: mais voyant que rien ne paroissoit, il eut recours au dernier & au plus puissant de ses prestiges, ce fut de faire trois sauts en arrière, le petit doigt de la main droite

dans l'oreille gauche, & de se donner trois claques sur les fesses, en criant trois fois, Rosemonde, à pleine téte. A la dernière de ces claques magiques, un vent soudain ouvrit avec impétuosité la fenêtre d'une grande croisée par où la charmante Rosemonde mit pied à terre au milieu de la galerie, comme si elle ne fût descendue que d'une berline. Le docteur étoit tout en eau; & pendant qu'il s'essuyoit, la reine qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à son premier voyage, laissa, pour le coup, endormir sa prudence ordinaire par un transport d'empressement, & sortit de son cercle, les bras ouverts, aussi étourdiment qu'auroit pu faire la dame à la piece jaune, en s'écriant: ah, ma chère Rosemonde! Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais, une vapeur épaisse & noire emplit la galerie, & plusieurs petits éclairs nouveaux-nés serpentoient à droite & à gauche autour de leurs oreilles, & faisoient transir les spectateurs. L'obscurité s'étant enfin dissipée petit à petit, on vit le magicien Faustus, les quatre fers en l'air, écumant comme un sanglier, son bonnet d'un côté, sa baguette de l'autre, & son alcoran magique entre les jambes. Personne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

Les éclairs redoubloient avec vivacité ; le comte d'Eſſex en avoit perdu le ſourcil droit, Sidney la mouſtache gauche. On ne ſait s'il en coûta quelque choſe à la reine; mais notre auteur dit, dans ſes mémoires, que la fraiſe de ſa majeſté ſentoit le ſoufre, & le bas de ſon vertugadin le riſſolé, que c'étoit une pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le déſir de voir la comteſſe de Saliſbury fut remis à un autre jour: je ne trouve pas même, dans les mémoires du chevalier Sidney, qu'il en aït jamais été queſtion depuis.

Je me flatte, de mon côté, que cette longue rapſodie vous aura tellement excédée, que vous ne vous aviſerez plus de me prier de mon déshonneur, en m'obligeant à retomber dans ces ſortes de récits.

Ainſi chantoit par nos vallons,
Par nos bois, & par nos prairies,
Ou bien ſur les rives fleuries
De quelque onde des environs,
Un certain berger ſans moutons,
S'occupant de ſes rêveries,
Ou décrivant dans ſes chanſons,
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas ſous de faux noms.
Mais c'en eſt fait; & ce langage,
Dont il ſut parfois enchanter

LE DIABLE

AMOUREUX,

NOUVELLE ESPAGNOLE;

Par M. Cazotte.



LE DIABLE AMOUREUX,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

J'ÉTOIS à vingt-cinq ans capitaine aux gardes du roi de Naples : nous vivions beaucoup entre camarades, & comme de jeunes gens, c'est-à-dire, des femmes, du jeu, tant que la bourse pouvoit y suffire, & nous philosophions dans nos quartiers, quand nous n'avions plus d'autre ressource.

Un soir, après nous être épuisés en raisonnemens de toute espèce autour d'un très-petit flacon de vin de Chypre & de quelques marrons secs, le discours tomba sur la cabale & les cabalistes.

Un d'entre nous prétendoit que c'étoit une science réelle, & dont les opérations étoient sûres ; quatre des plus jeunes lui soutenoient que c'étoit un amas d'absurdités, une source

de friponneries, propre à tromper les gens crédules & amuser les enfans.

Le plus âgé d'entre nous, flamand d'origine, fumoit sa pipe d'un air distrait, & ne disoit mot. Son air froid & sa distraction me faisoient spectacle à travers ce charivari discordant qui nous étourdissoit, & m'empêchoit de prendre part à une conversation trop peu réglée pour qu'elle eût de l'intéret pour moi.

Nous étions dans la chambre du fumeur; la nuit s'avancoit : on se sépara, & nous demeurâmes seuls, notre ancien & moi.

Il continua de fumer flegmatiquement; je demeurai les coudes appuyés sur la table, sans rien dire. Enfin mon homme rompit le silence.

Jeune homme, me dit-il, vous venez d'entendre beaucoup de bruit; pourquoi vous êtes-vous tiré de la mêlée?

C'est, lui répondis-je, que j'aime mieux me taire, que d'approuver ou blâmer ce que je ne connois pas : je ne sais pas même ce que veut dire le mot de *cabale*.

Il a plusieurs significations, me dit-il : mais ce n'est point d'elles dont il s'agit, c'est de la chose. Croyez-vous qu'il puisse exister une science qui enseigne à transformer les

Jeune homme vous venez d'entendre beaucoup de bruit, pourquoi vous êtes vous tiré de la mêlée?

C.P. Marillier del — E.F. Viguet, Sculp.



métaux, & à réduire les esprits sous notre obéissance?...

Je ne connois rien des esprits, à commencer par le mien, sinon que je suis sûr de son existence. Quant aux métaux, je sais la valeur d'un carlin au jeu, à l'auberge & ailleurs, & ne peux rien assurer ni nier sur l'essence des uns & des autres, sur les modifications & impressions dont ils sont susceptibles.

Mon jeune camarade, j'aime beaucoup votre ignorance, elle vaut bien la doctrine des autres: au moins vous n'êtes pas dans l'erreur, & si vous n'êtes pas instruit, vous êtes susceptible de l'être. Votre naturel, la frauchise de votre caractère, la droiture de votre esprit me plaisent: je sais quelque chose de plus que le commun des hommes; jurez-moi le plus grand secret sur votre parole d'honneur, promettez de vous conduire avec prudence, & vous serez mon écolier.

L'ouverture que vous me faites, mon cher Soberano, m'est très-agréable. La curiosité est ma plus forte passion. Je vous avouerai que naturellement j'ai peu d'empressement pour nos connoissances ordinaires; elles m'ont toujours semblé trop bornées, & j'ai deviné cette sphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer: mais quelle est la première clef

de la ſcience dont vous parlez? Selon ce que diſoient nos camarades en diſputant; ce ſont les eſprits eux-mêmes qui nous inſtruiſent; peut-on ſe lier avec eux?

Vous avez dit le mot, Alvare; on n'apprendroit rien de ſoi-même; quant à la poſſibilité de nos liaiſons, je vais vous en donner une preuve ſans réplique.

Comme il finiſſoit ce mot, il achevoit ſa pipe. Il frappe trois coups pour faire ſortir le peu de cendres qui reſtoit au fond, les poſe ſur la table aſſez près de moi. Il élève la voix: Calderon, dit-il, venez chercher ma pipe; allumez-la, & rapportez-la moi.

Il finiſſoit à peine le commandement, je vois diſparoître la pipe, & avant que j'euſſe pu raiſonner ſur les moyens, ni demander quel étoit ce Calderon chargé de ſes ordres, la pipe allumée étoit de retour; & mon interlocuteur avoit repris ſon occupation.

Il la continua quelque temps, moins pour ſavourer le tabac, que pour jouir de la ſurpriſe qu'il m'occaſionnoit; puis ſe levant, il dit: Je prends la garde au jour, il faut que je repoſe. Allez vous coucher; ſoyez ſage, & nous nous reverrons.

Je me retirai plein de curioſité & affamé d'idées nouvelles dont je me promettois de

me remplir bientôt par le ſecours de Soberano. Je le vis le lendemain, les jours ſuivans; je n'eus plus d'autre paſſion, je devins ſon ombre.

Je lui faiſois mille queſtions; il éludoit les unes, & répondoit aux autres d'un ton d'oracle. Enfin je le preſſai ſur l'article de la religion de ſes pareils. C'eſt, me répondit il, la religion naturelle. Nous entrâmes dans quelques détails; ſes déciſions cadroient plus avec mes penchans qu'avec mes principes; mais je voulois venir à mon but, & ne devois pas le contrarier.

Vous commandez aux eſprits, lui diſois-je; je veux, comme vous, être en commerce avec eux: je le veux, je le veux.

Vous êtes vif, camarade, vous n'avez pas ſubi votre temps d'épreuve; vous n'avez rempli aucune des conditions ſous leſquelles on peut aborder ſans crainte à cette ſublime cathégorie....

Eh! me faut-il bien du temps? .. Peut-être deux ans.... J'abandonne ce projet, m'écriai-je; je mourrois d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano; vous ne pouvez concevoir la vivacité du déſir que vous avez fait naître en moi; il me brûle....

Jeune homme, je vous croyois plus de

prudence, vous me faites trembler pour vous & pour moi. Quoi ! vous vous exposeriez à évoquer des esprits sans aucune des préparations...?

Eh ! que pourroit-il m'en arriver?... Je ne dis pas qu'il dût absolument vous en arriver du mal ; s'ils ont du pouvoir sur nous, c'est notre foiblesse, notre pusillanimité qui le leur donne : dans le fond, nous sommes nés pour les commander...... Ah ! je les commanderai.... Oui, vous avez le cœur chaud, mais si vous perdez la tête, s'ils vous effrayent à certain point?....

S'il ne tient qu'à ne les pas craindre, je les mets au pis pour m'effrayer.... Quoi ! quand vous verriez le diable?.... Je tirerois les oreilles au grand diable d'enfer.....

Bravo ! Si vous êtes si sûr de vous, vous pouvez vous risquer, & je vous promets mon assistance. Vendredi prochain je vous donne à dîner avec deux des nôtres, & nous mettrons l'aventure à fin.

Nous n'étions qu'à mardi : jamais rendez-vous galant ne fut attendu avec tant d'impatience. Le terme arrive enfin ; je trouve chez mon camarade deux hommes d'une physionomie peu prévenante : nous dînons. La conversation roule sur des choses indifférentes.

Après dîner, on propose une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous sommes en route, nous arrivons. Ces restes des monumens les plus augustes, écroulés, brisés, épars, couverts de ronces, portent à mon imagination des idées qui ne m'étoient pas ordinaires. Voilà, disois-je, le pouvoir du temps sur les ouvrages de l'orgueil & de l'industrie des hommes. Nous avancons dans les ruines, & enfin nous sommes parvenus, presque à tâtons, à travers ces débris, dans un lieu si obscur, qu'aucune lumière extérieure n'y pouvoit pénétrer.

Mon camarade me conduisoit par le bras; il cesse de marcher & je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil & allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique foiblement, & je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée, de vingt-cinq pieds en carré à peu près, & ayant quatre issues. Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servoit d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrein étoit couvert, & en sort après y avoir dessiné quelques caractères. Entrez dans ce penthacle, mon brave, me dit-il, & n'en sortez qu'à bonnes enseignes.....

Expliquez-vous mieux, à quelles enseignes en dois-je sortir ? .... Quand tout vous sera soumis ; mais avant ce temps, si la frayeur vous faisoit faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands.

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais. Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, & appelez ensuite à trois fois clairement *Béelzébut*, & sur-tout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire.

Je me rappelai que je m'étois vanté de lui tirer les oreilles. Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en avoir le démenti. Nous vous souhaitons bien du succès, me dit-il ; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre. Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate : je fus au moment de les rappeler ; mais il y avoit trop à rougir pour moi ; c'étoit d'ailleurs renoncer à toutes mes espérances. Je me raffermis sur la place où j'étois, & tins un moment conseil. On a voulu m'effrayer, dis-je ; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent, sont à deux pas d'ici, &

à la fuite de mon évocation, je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon; tournons la raillerie contre les mauvais plaisans.

Cette délibération fut assez courte, quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux & des chats-huants qui habitoient les environs & même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rasseois sur mes reins, je me piète; je prononce l'évocation d'une voix claire & soutenue, & en grossissant le son, j'appelle à trois reprises & à très-courts intervalles, *Béelzébut.*

Un frisson couroit dans toutes mes veines, & mes cheveux se hérissoient sur ma tête.

A peine avois-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battans, vis-à vis de moi, au haut de la voûte: un torrent de lumière plus éblouissante que celle du jour fond par cette ouverture; une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre; sur-tout elle avoit des oreilles démesurées. L'odieux fantôme ouvre la gueule, & d'un ton assorti au reste de l'apparition, me répond: *Che vuoi?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des

environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi ?*

Je ne saurois peindre ma situation ; je ne saurois dire qui soutint mon courage & m'empêcha de tomber en défaillance, à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissoit à mes oreilles.

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces : une sueur froide alloit les dissiper : je fis un effort sur moi. Il faut que notre ame soit bien vaste, & ait un prodigieux ressort ; une multitude de sentimens, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, & font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends maître de ma terreur. Je fixe hardiment le spectre.

Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse ?

Le fantôme balance un moment : Tu m'as demandé, dit-il d'un ton de voix plus bas....

L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître ? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable & un ton soumis.

Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je pour vous être agréable ?

La première idée qui me vint à la tête étant

celle d'un chien ; viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul. A peine avois-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le cou de seize pieds de longeur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon, & vomit un épagneul blanc, à soies fines & brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, & il ne reste sous la voûte, suffisamment éclairée, que le chien & moi.

Il tournoit tout au tour du cercle en remuant la queue, & faisant des courbettes. Maître, me dit-il, je voudrois bien vous lécher l'extrémité des pieds ; mais le cercle redoutable qui vous environne, me repousse.

Ma confiance étoit montée jusqu'à l'audace : je sors du cercle ; je tends le pied, le chien le lèche ; je fais un mouvement pour lui tirer les oreilles, il se couche sur le dos, comme pour me demander grace ; je vis que c'étoit une petite femelle. Leve-toi, lui dis-je, je te pardonne : tu vois que j'ai compagnie ; ces Messieurs attendent à quelque distance d'ici ; la promenade a dû les altérer, je veux leur donner une collation ; il faut des fruits, des conserves, des glaces, des vins de Grèce ; que cela soit bien entendu ; éclaire & décore la salle sans faste, mais proprement. Vers la

fin de la collation, tu viendras en virtuose du premier talent, & tu porteras une harpe: je t'avertirai quand tu devras paroître. Prends garde à bien jouer ton rôle; mets de l'expression dans ton chant, de la décence, de la retenue dans ton maintien. . . .

J'obéirai, maître, mais sous quelle condition? . , .

Sous celle d'obéir, esclave. Obéis sans réplique, ou. . . .

Vous ne me connoissez pas, maître, vous me traiteriez avec moins de rigueur; j'y mettrois peut-être l'unique condition de vous désarmer & de vous plaire.

Le chien avoit à peine fini, qu'en tournant sur le talon, je vois mes ordres s'exécuter plus promptement qu'une décoration ne s'élève à l'opéra. Les murs de la voûte, ci-devant noirs, humides, couverts de mousse, prenoient une teinte douce, des formes agréables; c'étoit un salon de marbre jaspé. L'architecture présentoit un cintre soutenu par des colonnes; huit girandoles de cristaux, contenant chacune trois bougies, y répandoient une lumière vive, également distribuée.

Un moment après, la table & le buffet s'arrangent, se chargent de tous les apprêts de notre régal; les fruits & les confitures étoient

de l'espèce la plus rare, la plus savoureuse, & de la plus belle apparence. La porcelaine employée au service & sur le buffet, étoit du Japon. La petite chienne faisoit mille tours dans la salle, mille courbettes autour de moi, comme pour hâter le travail, & me demander si j'étoissatisfait.

Fort bien, Biondetta, lui dis-je; prenez un habit de livrée, & allez dire à ces messieurs, qui sont près d'ici, que je les attends, & qu'ils sont servis.

A peine avois-je détourné un instant les regards, que je vois sortir un page à ma livrée, lestement vêtu, tenant un flambeau allumé; peu après il revint, conduisant sur ses pas mon camarade le flamand & ses deux amis.

Préparés à quelque chose d'extraordinaire par l'arrivée & le compliment du page, ils ne l'étoient pas au changement qui s'étoit fait dans l'endroit où ils m'avoient laissé. Si je n'eusse pas eu la tête occupée, je me serois plus amusé de leur surprise; elle éclata par leurs cris, se manifesta par l'altération de leurs traits & par leurs attitudes.

Messieurs, leur dis-je, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi; il nous en reste à faire pour regagner Naples. J'ai pensé que ce petit régal ne vous désobli-

geroit pas, & que vous voudriez bien excuser le peu de choix & le défaut d'abondance en faveur de l'im-promptu.

Mon aisance les déconcerta plus encore que le changement de la scène & la vue de l'élégante collation à laquelle ils se voyoient invités. Je m'en aperçus; &, résolu de terminer bientôt une aventure dont intérieurement je me défiois, je voulus en tirer tout le parti possible, en forçant même la gaîté, qui fait le fond de mon caractère.

Je les pressai de se mettre à table; le page avançoit les sièges avec une promptitude merveilleuse. Nous étions assis; j'avois rempli les verres, distribué des fruits; ma bouche seule s'ouvroit pour parler & manger, les autres restoient béantes. Cependant je les engageai à entamer les fruits, ma confiance les détermina : je porte la santé de la plus jolie courtisane de Naples; nous la buvons. Je parle d'un opéra nouveau, d'une *improvisatrice* romaine, arrivée depuis peu, & dont les talens font du bruit à la cour; je reviens sur les talens agréables, la musique, la sculpture; &, par occasion, je les fais convenir de la beauté de quelques marbres qui font l'ornement du salon. Une bouteille se vide, & est remplacée par une meilleure. Le page se multiplie,

&

& le ſervice ne languit pas un inſtant. Je jette l'œil ſur lui à la dérobée ; figurez-vous l'amour en trouſſe de page : mes compagnons d'aventure le lorgnoient de leur côté d'un air où ſe peignoit la ſurpriſe, le plaiſir, & l'inquiétude. La monotonie de cette ſituation me déplut ; je vis qu'il étoit temps de la rompre. Biondetto, dis-je au page, la ſignora Fiorentina m'a promis de me donner un inſtant ; voyez ſi elle ne ſeroit point arrivée. Biondetto ſort de l'appartement.

Mes hôtes n'avoient point encore eu le temps de s'étonner de la bizarrerie du meſſage, qu'une porte du ſalon s'ouvre, & Fiorentina entre, tenant ſa harpe ; elle étoit dans un déshabillé étoffé & modeſte ; un chapeau de voyage & un crêpe très-clair ſur les yeux ; elle poſe ſa harpe à côté d'elle, ſalue avec aiſance, avec grace. Seigneur dom Alvare, dit-elle, je n'étois pas prévenue que vous euſſiez compagnie ; je ne me ſerois point préſentée vêtue comme je ſuis ; ces meſſieurs voudront bien excuſer une voyageuſe.

Elle s'aſſied, & nous lui offrons à l'envi les reliefs de notre petit feſtin, auxquels elle touche par complaiſance. Quoi, Madame, lui dis-je, vous ne faites que paſſer par Naples ; on ne ſauroit vous y retenir ?

Un engagement, déjà ancien, m'y force, seigneur: on a eu des bontés pour moi à Venise au carnaval dernier; on m'a fait promettre de revenir, & j'ai touché des arrhes; sans cela, je n'aurois pu me refuser aux avantages que m'offroit ici la cour, & à l'espoir de mériter les suffrages de la noblesse napolitaine, distinguée par son goût au dessus de toute celle d'Italie.

Les deux napolitains se courbent, pour répondre à l'éloge, saisis par la vérité de la scène, au point de se frotter les yeux. Je pressai la virtuose de nous faire entendre un échantillon de son talent. Elle étoit enrhumée, fatiguée; elle craignoit avec justice de décheoir dans notre opinion. Enfin elle se détermina à exécuter un récitatif *obligé*, & une ariette pathétique, qui terminoient le troisième acte de l'opéra dans lequel elle devoit débuter.

Elle prend sa harpe, prélude avec une petite main longuette, potelée, tout à la fois blanche & purpurine, dont les doigts insensiblement arrondis par le bout, étoient terminés par un ongle dont la forme & la grace étoient inconcevables; nous étions tous surpris, nous croyions être au plus délicieux concert.

La dame chante. On n'a pas, avec plus de

gosier, plus d'ame, plus d'expression: on ne sauroit rendre plus, en chargeant moins. J'étois ému jusqu'au fond du cœur, & j'oubliois presque que j'étois le créateur du charme qui me ravissoit.

La cantatrice m'adressoit les expressions tendres de son récit & de son chant. Le feu de ses regards perçoit à travers le voile; il étoit d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable; ses yeux ne m'étoient pas inconnus. Enfin, en assemblant les traits tels que le voile me les laissoit apercevoir, je reconnus dans Fiorentina le fripon de Biondetto; mais l'élégance, l'avantage de sa taille se faisoient beaucoup plus remarquer sous l'ajustement de femme que sous l'habit de page.

Quand la cantatrice eut fini de chanter, nous lui donnâmes de justes éloges. Je voulus l'engager à nous exécuter une ariette vive, pour nous donner lieu d'admirer la diversité de ses talens. Non, répondit-elle, je m'en acquitterois mal dans la disposition d'ame où je suis; d'ailleurs, vous avez dû vous apercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix se ressent du voyage; elle est voilée; vous êtes prévenu que je pars cette nuit. C'est un cocher de louage qui m'a conduite; je suis à ses ordres. Je vous demande en graçe

d'agréer mes excuſes, & de me permettre de me retirer. En diſant cela, elle ſe lève, veut emporter ſa harpe. Je la lui prends des mains; & après l'avoir reconduite juſqu'à la porte par laquelle elle s'étoit introduite, je rejoins la compagnie.

Je devois avoir inſpiré de la gaîté, & je voyois de la contrainte dans les regards: j'eus recours au vin de Chypre. Je l'avois trouvé délicieux; il m'avoit rendu mes forces, ma préſence d'eſprit: je doublai la doſe; & comme l'heure s'avançoit, je dis à mon page, qui s'étoit remis à ſon poſte derrière mon ſiége, d'aller faire avancer ma voiture. Biondetto ſort ſur le champ, va remplir mes ordres.

Vous avez ici un équipage? me dit Soberano. Oui, répliquai-je, je me ſuis fait ſuivre, & j'ai imaginé que ſi notre partie ſe prolongeoit, vous ne ſeriez pas fâchés d'en revenir commodément. Buvons encore un coup; nous ne courrons pas les riſques de faire de faux pas en chemin.

Ma phraſe n'étoit pas achevée, que le page rentre, ſuivi de deux grands eſtafiers bien tournés, ſuperbement vêtus à ma livrée. Seigneur dom Alvare, me dit Biondetto, je n'ai pu faire approcher votre voiture; elle eſt au delà, mais tout auprès des débris dont ces

lieux-ci ſont entourés. Nous nous levons, Biondetto & les eſtafiers nous précèdent; on marche.

Comme nous ne pouvions pas aller quatre de front entre des baſes & des colonnes briſées, Soberano, qui ſe trouvoit ſeul à côté de moi, me ſerra la main. Vous nous donnez un beau régal, ami; il vous coûtera cher.

Ami, répliquai-je, je ſuis très-heureux s'il vous a fait plaiſir; je vous le donne pour ce qu'il me coûte.

Nous arrivons à la voiture; nous trouvons deux autres eſtafiers, un cocher, un poſtillon, une voiture de campagne à mes ordres, auſſi commode qu'on eût pu la déſirer. J'en fais les honneurs, & nous prenons légèrement le chemin de Naples.

Nous gardâmes quelque temps le ſilence; enfin un des amis de Soberano le rompt. Je ne vous demande point votre ſecret, Alvare; mais il faut que vous ayez fait des conventions ſingulières. Jamais perſonne ne fut ſervi comme vous l'êtes; & depuis quarante ans que je travaille, je n'ai pas obtenu le quart des complaiſances que l'on vient d'avoir pour vous dans une ſoirée. Je ne parle pas de la plus céleſte viſion qu'il ſoit poſſible d'avoir,

tandis que l'on afflige nos yeux, plus souvent que l'on ne songe à les réjouir. Enfin vous savez vos affaires; vous êtes jeune ; à votre âge on désire trop pour se laisser le temps de réfléchir, & on précipite ses jouissances.

Bernadillo, c'étoit le nom de cet homme, s'écoutoit en parlant, & me donnoit le temps de penser à ma réponse.

J'ignore, lui répliquai-je, par où j'ai pu m'attirer des faveurs distinguées ; j'augure qu'elles seront très-courtes, & ma consolation sera de les avoir toutes partagées avec de bons amis. On vit que je me tenois sur la réserve, & la conversation tomba.

Cependant le silence amena la réflexion; je me rappelai ce que j'avois fait & vu; je comparai les discours de Soberano & de Bernadillo, & je conclus que je venois de sortir du plus mauvais pas dans lequel une curiosité vaine, & la témérité eussent jamais engagé un homme de ma sorte. Je ne manquois pas d'instruction; j'avois été élevé jusqu'à treize ans sous les yeux de dom Bernardo Maravillas mon père, gentilhomme sans reproche, & par dona Mencia ma mère, la femme la plus religieuse, la plus respectable qui fût dans l'Estramadure. O ma mère ! disois-je, que penseriez-vous de

votre fils, si vous l'aviez vu, si vous le voyiez encore? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne parole.

Cependant la voiture arrivoit à Naples. Je reconduisis chez eux les amis de Soberano; lui & moi revînmes à notre quartier. Le brillant de mon équipage éblouit un peu la garde devant laquelle nous passâmes en revue; mais les graces de Biondetto, qui étoit sur le devant du carrosse, frappèrent encore davantage les spectateurs.

Le page congédie la voiture & la livrée, prend un flambeau de la main des estafiers, & traverse les casernes pour me conduire à mon appartement: mon valet de chambre, encore plus étonné que les autres, vouloit parler, pour me demander des nouvelles du nouveau train dont je venois de faire la montre. C'en est assez, Carle, lui dis-je en entrant dans mon apartement; je n'ai pas besoin de vous: allez-vous reposer, je vous parlerai demain.

Nous sommes seuls dans ma chambre, & Biondetto a fermé la porte sur nous; ma situation étoit moins embarrassante au milieu de la compagnie dont je venois de me séparer, & de l'endroit tumultueux que je venois de traverser.

Voulant terminer l'aventure, je me recueillis un instant. Je jette les yeux sur le page, les siens sont fixés vers la terre; une rougeur lui monte sensiblement au visage; sa contenance décèle de l'embarras & beaucoup d'émotion; enfin je prends sur moi de lui parler.

Biondetto, vous m'avez bien servi, vous avez même mis des graces à ce que vous avez fait pour moi; mais comme vous vous étiez payé d'avance, je pense que nous sommes quittes. . .

Dom Alvare est trop noble, pour croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix. . .

Si vous avez fait plus que vous ne me devez, si je vous dois de reste, donnez votre compte; mais je ne vous réponds pas que vous soyez payé promptement. Le quartier courant est mangé; je dois au jeu, à l'auberge, au tailleur. . .

Vous plaisantez hors de propos. . .

Si je quitte le ton de plaisanterie, ce sera pour vous prier de vous retirer; car il est tard, & il faut que je me couche. . .

Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il est? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un cavalier espagnol. Vos amis savent que je suis venue ici; vos soldats,

vi

vos gens m'ont vue, & ont deviné mon ſexe. Si j'étois une vile courtiſane, vous auriez quelque égard pour les bienſéances de mon état; mais votre procédé pour moi eſt flétriſſant, ignominieux : il n'eſt pas de femme qui n'en fût humiliée...

Il vous plaît donc à préſent d'être femme, pour vous concilier des égards ? Eh bien, pour vous ſauver le ſcandale de votre retraite, ayez pour vous le ménagement de la faire par le trou de la ſerrure...

Quoi! férieuſement, ſans ſavoir qui je ſuis... Puis-je l'ignorer?... Vous l'ignorez, vous dis-je ; vous n'écoutez que vos préventions; mais qui que je ſois, je ſuis à vos pieds, les larmes aux yeux ; c'eſt à titre de client que je vous implore. Une imprudence plus grande que la vôtre, excuſable peut-être, puiſque vous en êtes l'objet, m'a fait aujourd'hui tout braver, tout ſacrifier pour vous obéir, me donner à vous, & vous ſuivre. J'ai révolté contre moi les paſſions les plus cruelles, les plus implacables; il ne me reſte de protection que la vôtre, d'aſile que votre chambre : me la fermerez-vous, Alvare? Sera-t-il dit qu'un cavalier eſpagnol aura traité avec cette rigueur, cette indignité, quelqu'un qui a tout

facrifié pour lui, une ame fenfible, un être foible, dénué de tout autre fecours que le fien ; en un mot, une perfonne de mon fexe ?

Je reculois autant qu'il m'étoit poffible, pour me tirer d'embarras ; mais elle embraffoit mes genoux, & me fuivoit fur les fiens : enfin je fuis rangé contre le mur. Relevez-vous, lui dis-je; vous venez, fans y penfer, de me prendre par mon ferment.

Quand ma mère me donna ma première épée, elle me fit jurer fur la garde, de fervir toute ma vie les femmes, & de n'en pas défobliger une feule. Quand ce feroit ce que je penfe, que c'eft aujourd'hui...

Eh bien, cruel, à quelque titre que ce foit, permettez-moi de coucher dans votre chambre...

Je le veux, pour la rareté du fait, & mettre le comble à la bizarrerie de mon aventure. Cherchez à vous arranger de manière que je ne vous voye, ni ne vous entende : au premier mot, au premier mouvement, capables de me donner de l'inquiétude, je groffis le fon de ma voix, pour vous demander à mon tour : *che vuoi ?*

Je lui tourne le dos, & m'approche de mon

lit, pour me déshabiller. Vous aiderai-je? me dit-on... Non, je suis militaire, & me sers moi-même. Je me couche.

A travers la gaze de mon rideau, je vois le prétendu page arranger dans le coin de ma chambre une natte usée qu'il a trouvée dans une garde-robe. Il s'assied dessus, se déshabille entièrement, s'enveloppe d'un de mes manteaux qui étoient sur un siége, éteint la lumière, & la scène finit là pour le moment; mais elle recommença bientôt dans mon lit, où je ne pouvois trouver le sommeil.

Il sembloit que le portrait du page fût attaché au ciel du lit & aux quatre colonnes; je ne voyois que lui. Je m'efforçois en vain de lier avec cet objet ravissant l'idée du fantôme épouvantable que j'avois vu; la première apparition servoit à relever le charme de la dernière.

Ce chant mélodieux, que j'avois entendu sous la voûte, ce son de voix ravissant, ce parler qui sembloit venir du cœur, retentissoient encore dans le mien, & y excitoient un frémissement singulier.

Ah! Biondetta, disois-je, si vous n'étiez pas un être fantastique! si vous n'étiez pas ce vilain dromadaire!

Mais à quel mouvement me laissé-je empor-

ter! J'ai triomphé de la frayeur; déracinons un ſentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre? Ne tiendroit-il pas toujours de ſon origine?

Le feu de ſes regards ſi touchans, ſi doux, eſt un cruel poiſon. Cette bouche ſi bien formée, ſi coloriée, ſi fraîche, & en apparence ſi naïve, ne s'ouvre que pour des impoſtures. Ce cœur, ſi c'en étoit un, ne s'échaufferoit que pour une trahiſon.

Pendant que je m'abandonnois aux réflexions occaſionnées par les mouvemens divers dont j'étois agité, la lune, parvenue au haut de l'hémiſphère & dans un ciel ſans nuages, dardoit tous ſes rayons dans ma chambre à travers trois grandes croiſées.

Je faiſois des mouvemens prodigieux dans mon lit; il n'étoit pas neuf; le bois s'écarte, & les trois planches qui ſoutenoient mon ſommier, tombent avec fracas.

Biondetta ſe lève, accourt à moi avec le ton de la frayeur. Dom Alvare, quel malheur vient de vous arriver?

Comme je ne la perdois pas de vue, malgré mon accident, je la vis ſe lever, accourir; ſa chemiſe étoit une chemiſe de page; & au paſſage, la lumière de la lune ayant frappé ſur ſa cuiſſe, avoit paru gagner au reflet.

Fort peu ému du mauvais état de mon lit, qui ne m'exposoit qu'à être un peu plus mal couché, je le fus bien davantage de me trouver serré dans les bras de Biondetta.

Il ne m'est rien arrivé, lui dis-je ; retirez-vous. Vous courez sur le carreau sans pantoufles ; vous allez vous enrhumer, retirez-vous... Mais vous êtes mal à votre aise.... Oui, vous m'y mettez actuellement; retirez-vous, ou, puisque vous voulez être cachée chez moi & près de moi, je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'araignée qui est à l'encoignure de ma chambre. Elle n'attendit pas la fin de la menace, & alla se coucher sur sa natte, en sanglottant tout bas.

La nuit s'achève, & la fatigue prenant le dessus, me procure quelques momens de sommeil. Je ne m'éveillai qu'au jour : on devine la route que prirent mes premiers regards. Je cherchai des yeux mon page.

Il étoit assis, tout vêtu, à la réserve de son pourpoint, sur un petit tabouret ; il avoit étalé ses cheveux, qui tomboient jusqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes & naturelles, son dos & ses épaules, & même entièrement son visage.

Ne pouvant faire mieux, il démêloit sa chevelure avec ses doigts. Jamais peigne d'un plus

bel ivoire ne se promena dans une plus épaisse forêt de cheveux blonds-cendrés, leur finesse étoit égale à toutes leurs autres perfections; un petit mouvement que j'avois fait, ayant annoncé mon réveil, elle écarte avec ses doigts les boucles qui lui ombrageoient le visage. Figurez-vous l'aurore au printemps, sortant d'entre les vapeurs du matin avec sa rosée, ses fraîcheurs, & tous ses parfums.

Biondetta, lui dis-je, prenez un peigne; il y en a dans le tiroir de ce bureau. Elle obéit. Bientôt, à l'aide d'un ruban, ses cheveux sont rattachés sur sa tête avec autant d'adresse que d'élégance. Elle prend son pourpoint, met le comble à son ajustement, & s'assied sur son siége d'un air timide, embarrassé, inquiet, qui sollicitoit vivement la compassion. S'il faut, me disois-je, que je voye dans la journée mille tableaux plus piquans les uns que les autres, assurément je n'y tiendrai pas; amenons le dénouement, s'il est possible.

Je lui adresse la parole. Le jour est venu, Biondetta, les bienséances sont remplies; vous pouvez sortir de ma chambre, sans craindre le ridicule....

Je suis, me répond-elle, maintenant au-dessus de cette frayeur; mais vos intérêts & les miens m'en inspirent une beaucoup plus

fondée ; ils ne permettent pas que nous nous ſéparions. Vous vous expliquerez ? lui dis-je .... Je vais le faire, Alvare.

Votre jeuneſſe, votre imprudence vous ferment les yeux ſur les périls que nous avons raſſemblés autour de nous. A peine vous vis-je ſous la voûte, cette contenance héroïque, à l'aſpect de la plus hideuſe apparition, décida mon penchant. Si, me dis-je à moi-même, pour parvenir au bonheur, je dois m'unir à un mortel, prenons un corps ; il en eſt temps ; voilà le héros digne de moi. Duſſent s'en indigner les mépriſables rivaux dont je lui fais le ſacrifice ; duſſé-je me voir expoſée à leur reſſentiment, à leur vengeance ; que m'importe ? Aimée d'Alvare, unie avec Alvare, eux & la nature nous feront ſoumis. Vous avez vu la ſuite ; voici les conſéquences.

L'envie, la jalouſie, le dépit, la rage me préparent les châtimens les plus cruels auxquels puiſſe être ſoumis un être de mon eſpece, dégradé par ſon choix ; & vous ſeul pouvez m'en garantir. A peine eſt-il jour, & déjà les délateurs ſont en chemin, pour vous déférer, comme nécromancien, à ce tribunal que vous connoiſſez. Dans une heure. . .

Arrêtez, m'écriai-je en me mettant les poings fermés ſur les yeux, vous êtes le plus

adroit, le plus insigne des faussaires. Vous parlez d'amour, vous en présentez l'image, vous en empoisonnez l'idée; je vous défends de m'en dire un mot. Laissez-moi me calmer assez, si je le puis, pour devenir capable de prendre une résolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du tribunal, je ne balance pas, pour ce moment-ci, entre vous & lui; mais si vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engageai-je? Puis-je me séparer de vous quand je le voudrai? Je vous somme de me répondre avec clarté & précision...

Pour vous séparer de moi, Alvare, il suffira d'un acte de votre volonté: j'ai même regret que ma soumission soit forcée. Si vous méconnoissez mon zèle par la suite, vous serez imprudent, ingrat...

Je ne crois rien, sinon qu'il faut que je parte. Je vais éveiller mon valet de chambre; il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poste. Je me rendrai à Venise, près de Bentinelli, banquier de ma mère...

Il vous faut de l'argent? Heureusement je m'en suis précautionnée; j'en ai à votre service...

Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant, je ferois une bassesse...

Ce

Ce n'eſt pas un don, c'eſt un prêt que je vous propoſe. Donnez-moi un mandement ſur le banquier; faites un état de ce que vous devez ici. Laiſſez ſur votre bureau un ordre à Carle pour payer. Diſculpez-vous, par lettre, auprès de votre commandant ſur une affaire indiſpenſable, qui vous force à partir ſans congé. J'irai à la poſte vous chercher une voiture & des chevaux; mais auparavant, Alvare, forcée à m'écarter de vous, je retombe dans toutes mes frayeurs; dites: *Eſprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi, & pour moi ſeul, j'accepte ton vaſſelage, & t'accorde ma protection.*

En me preſcrivant cette formule, elle s'étoit jetée à mes genoux, me tenoit la main, la preſſoit, la mouilloit de larmes.

J'étois hors de moi; ne ſachant quel parti prendre, je lui laiſſe ma main, qu'elle baiſe, & & je balbutie les mots qui lui ſembloient ſi importans. A peine ai-je fini, qu'elle ſe relève. Je ſuis à vous, s'écrie-t-elle avec tranſport; je pourrai devenir la plus heureuſe de toutes les créatures.

En un moment, elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand chapeau ſur ſes yeux, & ſort de ma chambre.

J'étois dans une ſorte de ſtupidité. Je trouve

un état de mes dettes. Je mets au bas l'ordre à Carle de le payer ; je compte l'argent nécessaire ; j'écris au commandant, à un de mes plus intimes, des lettres qu'ils durent trouver très-extraordinaires. Déjà la voiture & le fouet du postillon se faisoient entendre à la porte.

Biondetta, toujours le nez dans son manteau, revient & m'entraîne. Carle, éveillé par le bruit, paroît en chemise. Allez, lui dis-je, à mon bureau, vous y trouverez mes ordres. Je monte en voiture, je pars.

Biondetta étoit entrée avec moi dans la voiture ; elle étoit sur le devant. Quand nous fûmes sortis de la ville, elle ôta le chapeau qui la tenoit à l'ombre. Ses cheveux étoient renfermés dans un filet cramoisi ; on n'en voyoit que la pointe ; c'étoient des perles dans du corail. Son visage, dépouillé de tout autre ornement, brilloit de ses seules perfections. On croyoit voir un transparent sur son teint. On ne pouvoit concevoir comment la douceur, la candeur, la naïveté pouvoient s'allier au caractère de finesse qui brilloit dans ses regards. Je me surpris, faisant malgré moi ces remarques ; & les jugeant dangereuses pour mon repos, je fermai les yeux, pour essayer de dormir.

Ma tentative ne fut pas vaine, le ſommeil s'empara de mes ſens, & m'offrit les rêves les plus agréables, les plus propres à délaſſer mon ame des idées effrayantes & bizarres dont elle avoit été fatiguée. Il fut d'ailleurs très-long, & ma mère, par la ſuite, réfléchiſſant un jour ſur mes aventures, prétendit que cet aſſoupiſſement n'avoit pas été naturel. Enfin, quand je m'éveillai, j'étois ſur les bords du canal ſur lequel on s'embarque pour aller à Veniſe.

La nuit étoit avancée; je me ſens tirer par la manche: c'étoit un porte-faix; il vouloit ſe charger de mes ballots. Je n'avois pas même un bonnet de nuit.

Biondetta ſe préſenta à une autre portière, pour me dire que le bâtiment qui devoit me conduire, étoit prêt. Je deſcends machinalement, j'entre dans la felouque, & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? Le lendemain matin, je me trouvai logé ſur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Veniſe. Je le connoiſſois; je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention

de l'hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me lève, & regarde si je suis le seul objet vivant qui soit dans la chambre ; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grace à ma bonne fortune. Cet esprit & moi ne sommes donc pas inséparables ; j'en suis délivré, & après mon imprudence, si je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'estimer très-heureux.

Courage, Alvare, continuai-je ; il y a d'autres cours, d'autres souverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger, si tu n'es pas incorrigible, & tu te conduiras mieux. Si on refuse tes services, une mère tendre, l'Estramadure, & un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te vouloit ce lutin qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien séduisante. Il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arriver mon créancier ; il m'amenoit deux domestiques & deux gondoliers. Il faut, dit-il, que vous soyez servi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelli-

gence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici les plus hardis patrons de la république.

Je ſuis content de votre choix, Biondetto, lui dis-je ; vous êtes-vous logé ici ?

J'ai pris, me répond le page les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe dans cette attention à mettre de l'eſpace entre elle & moi; je lui en ſus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plaît de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légèrement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le correſpondant de ma mère. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette; & quand elle fut achevée, je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être ſurpris. Il étoit à ſa banque; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi: dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très à propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allois vous envoyer deux

letttres & de l'argent. Celui de mon quartier? répondis-je. Oui, répliqua-t-il, & quelque chose de plus. Voilà deux cents sequins en sus, qui sont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme, à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a crû malade, & a chargé un Espagnol de votre connoissance de me les remettre pour vous les faire passer... Vous a-t-il dit son nom?... Je l'ai écrit dans le reçu; c'est Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maison. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé son adresse.

Je pris l'argent; j'ouvris les lettres; ma mère se plaignoit de sa santé, de ma négligence, & ne parloit pas des sequins qu'elle envoyoit. Je n'en fus que plus sensible à ses bontés.

Me voyant la bourse aussi à propos & aussi bien garnie, je revins gaîment à l'auberge. J'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'espèce de logement où elle s'étoit réfugiée; elle y entroit par un dégagement distant de ma porte. Je m'y aventurai par hasard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à rassembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte

celui que vour m'avez prêté. Elle rougit, ce qui lui arrivoit toujours avant de parler: elle chercha mon obligation, me la remit, prit la somme, & se contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût désiré jouir plus long-temps du plaisir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore, lui dis-je; car vous avez payé les postes. Elle en avoit l'état sur la table, je l'acquittai. Je sortois avec un sang froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, & elle se remit tranquillement à son ouvrage; elle me tournoit le dos. Je l'observai quelque temps; elle sembloit très-occupée, & apportoit à son travail autant d'adresse que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, disois-je, le pair de ce Calderon qui allumoit la pipe à Soberano; & quoiqu'il ait l'air très-distingué, il n'est pas de meilleure maison. S'il ne se rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderois-je pas? Il m'assure d'ailleurs que, pour le renvoyer, il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me presser de vouloir tout à l'heure ce que je puis vouloir à tous les instans du jour? On interrompit mes réflexions, en m'annonçant que j'étois servi.

Je me mis à table. Biondetta, en grande livrée, étoit derrière mon siége, attentive à prévenir mes besoins. Je n'avois pas besoin de me retourner pour la voir; trois glaces disposées dans le salon répétoient tous ses mouvemens. Le dîné finit, on dessert; elle se retire.

L'aubergiste monte; la connoissance n'étoit pas nouvelle. On étoit en carnaval; mon arrivée n'avoit rien qui dût le surprendre. Il me félicita sur l'augmentation de mon train, qui supposoit un meilleur état dans ma fortune, & se rabattit sur les louanges de mon page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus doux qu'il eût encore vu. Il me demanda si je comptois prendre part aux plaisirs du carnaval: c'étoit mon intention. Je pris un déguisement, & montai dans ma gondole.

Je courus la place; j'allai au spectacle, au *ridotto*. Je jouai; je gagnai quarante sequins, & rentrai assez tard, ayant cherché de la dissipation par-tout où j'avois cru pouvoir en trouver.

Mon page, un flambeau à la main, me reçoit au bas de l'escalier, me livre aux soins d'un valet de chambre, & se retire, après m'avoir demandé à quelle heure j'ordonnois que l'on entrât chez moi. A l'heure ordinaire, ré-

pondis-je, sans savoir ce que je disois, sans penser que personne n'étoit au fait de ma manière de vivre.

Je me réveillai tard le lendemain, & me levai promptement ; je jetai par hasard les yeux sur les lettres de ma mère, demeurées sur la table. Digne femme ! m'écriai je, que fais-je ici ? que ne vais-je me mettre à l'abri de vos sages conseils ? J'irai, ah ! j'irai ; c'est le seul parti qui me reste.

Comme je parlois haut, on s'aperçut que j'étois éveillé : on entra chez moi ; & je revis l'écueil de ma raison : il avoit l'air désintéressé, modeste, soumis, & ne m'en parut que plus dangereux. Il m'annonçoit un tailleur & des étoffes ; le marché fait, il disparut avec lui jusqu'à l'heure du repas.

Je mangeai peu, & courus me précipiter à travers le tourbillon des amusemens de la ville. Je cherchai les masques ; j'écoutai, je fis de froides plaisanteries, & terminai la scène par l'opéra, sur-tout le jeu, jusqu'alors ma passion favorite. Je gagnai beaucoup plus à cette seconde séance qu'à la première.

Dix jours se passèrent dans la même situation de cœur & d'esprit, & à peu près dans des dissipations semblables : je trouvai d'anciennes connoissances, j'en fis de nouvelles. On

me préfenta aux aſſemblées les plus diſtinguées; je fus admis aux parties des nobles dans leurs caſins.

Tout alloit bien, ſi ma fortune au jeu ne s'étoit pas démentie; mais je perdis au *ridotto*, en une ſoirée, treize cents ſequins que j'avois amaſſés. On n'a jamais joué d'un plus grand malheur. A trois heures du matin je me retirai, mis à ſec, devant cent ſequins à mes connoiſſances. Mon chagrin étoit écrit dans mes regards & ſur tout mon extérieur. Biondetta me parut affectée; mais elle n'ouvrit pas la bouche.

Le lendemain, je me levai tard. Je me promenois à grands pas dans ma chambre, en frappant des pieds. On me ſert, je ne mange point. Le ſervice enlevé, Biondetta reſte, contre ſon ordinaire; elle me fixe un inſtant, laiſſe échapper quelques larmes. Vous avez perdu de l'argent, dom Alvare, peut être plus que vous n'en pouvez payer... Et quand cela ſeroit, où trouverois-je le remède?... Vous m'offenſez; mes ſervices ſont toujours à vous au même prix; mais ils ne s'étendroient pas loin, s'ils n'alloient qu'à vous faire contracter avec moi de ces obligations que vous vous croiriez dans la néceſſité de remplir ſur le champ. Trouvez bon que je prenne un ſiège;

je ſens une émotion qui ne me permettroit pas de me ſoutenir debout; j'ai d'ailleurs des choſes importantes à vous dire. Voulez-vous vous ruiner ?... Pourquoi jouez-vous avec cette fureur, puiſque vous ne ſavez pas jouer ?...

Tout le monde ne ſait-il pas les jeux de haſard ? Quelqu'un pourroit-il me les apprendre ?...

Oui, prudence à part, on apprend les jeux de chance, que vous appelez, mal à propos, jeux de haſard. Il n'y a point de haſard dans le monde; tout y a été & ſera toujours une ſuite de combinaiſons néceſſaires, que l'on ne peut entendre que par la ſcience des nombres, dont les principes ſont en même temps & ſi abſtraits & ſi profonds, qu'on ne peut les ſaiſir, ſi l'on n'eſt conduit par un maître; mais il faut avoir ſu ſe le donner & ſe l'attacher. Je ne puis vous peindre cette connoiſſance ſublime que par une image. L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'univers, règle ce qu'on appelle les événemens fortuits & prétendus déterminés, les forçant, par des balanciers inviſibles, à tomber, chacun à leur tour, depuis ce qui ſe paſſe d'important dans les ſphères éloignées, juſqu'aux miſérables petites chances

qui vous ont aujourd'hui dépouillé de votre argent.

Cette tirade ſcientifique dans une bouche enfantine, cette propoſition un peu bruſque de me donner un maître, m'occaſionnèrent un léger friſſon, un peu de cette ſueur froide qui m'avoit ſaiſi ſous la voûte de Portici. Je fixe Biondetta qui baiſſoit la vue. Je ne veux pas de maître, lui dis-je; je craindrois d'en trop apprendre; mais eſſayez de me prouver qu'un gentilhomme peut ſavoir un peu plus que le jeu, & s'en ſervir ſans compromettre ſon caractère. Elle prit la thèſe, & voici en ſubſtance l'abrégé de ſa démonſtration.

La banque eſt combinée ſur le pied d'un profit exorbitant, qui ſe renouvelle à chaque taille. Si elle ne couroit pas de riſques, la république feroit à coup sûr un vol manifeſte aux particuliers. Mais les calculs que nous pouvons faire ſont ſuppoſés, & la banque a toujours beau jeu, en tenant contre une perſonne inſtruite ſur dix milles dupes.

La conviction fut pouſſée plus loin : on m'enſeigna une ſeule combinaiſon, très-ſimple en apparence. Je n'en devinai pas les principes; mais dès le ſoir même j'en connus l'infaillibilité par le ſuccès.

En un mot, je regagnai, en la suivant, tout ce que j'avois perdu, payai mes dettes de jeu, & rendis en rentrant, à Biondetta, l'argent qu'elle m'avoit prêté pour tenter l'aventure.

J'étois en fonds, mais plus embarraſſé que jamais. Mes défiances s'étoient renouvelées ſur les deſſeins de l'être dangereux dont j'avois agréé les ſervices. Je ne ſavois pas décidément ſi je pourrois l'éloigner de moi; en tout cas, je n'avois pas la force de le vouloir. Je détournois les yeux pour ne pas le voir où il étoit, & le voyois par-tout où il n'étoit pas.

Le jeu ceſſoit de m'offrir une diſſipation attachante. Le pharaon, que j'aimois paſſionnément, n'étant plus aſſaiſonné par le riſque, avoit perdu tout ce qu'il avoit de piquant pour moi. Les ſingeries du carnaval m'ennuyoient; les ſpectacles m'étoient inſipides. Quand j'aurois eu le cœur aſſez libre pour déſirer de former une liaiſon parmi les femmes de haut parage, j'étois rebuté d'avance par la langueur, le cérémonial, & la contrainte de la Cicisbeature. Il me reſtoit la reſſource des caſins des nobles, où je ne voulois plus jouer, & la ſociété des courtiſanes.

Parmi les femmes de cette dernière eſpèce, il y en avoit quelques-unes plus diſtinguées

par l'élégance de leur faste & l'enjouement de leur société, que par leurs agrémens personnels. Je trouvois dans leurs maisons une liberté réelle dont j'aimois à jouir, une gaîté bruyante, qui pouvoit m'étourdir, si elle ne pouvoit me plaire; enfin un abus continuel de la raison, qui me tiroit, pour quelques momens, des entraves de la mienne. Je faisois des galanteries à toutes les femmes de cette espèce chez lesquelles j'étois admis, sans avoir de projet sur aucune; mais la plus célèbre d'entre elles avoit des desseins sur moi, qu'elle fit bientôt éclater.

On la nommoit Olympia; elle avoit vingt-six ans, beaucoup de beauté, de talens & d'esprit; elle me laissa bientôt m'apercevoir du goût qu'elle avoit pour moi; & sans en avoir pour elle, je me jetai à sa tête, pour me débarrasser en quelque sorte de moi-même.

Notre liaison commença brusquement; & comme j'y trouvois peu de charmes, je jugeai qu'elle finiroit de même, & qu'Olympia, ennuyée de mes distractions auprès d'elle, chercheroit bientôt un amant qui lui rendît plus de justice, d'autant plus que nous nous étions pris sur le pied de la passion la plus désintéressée: mais notre planète en décidoit autrement. Il falloit sans doute, pour le châtiment de cette

femme ſuperbe & emportée, & pour me jeter dans des embarras d'une autre eſpèce, qu'elle conçût un amour effréné pour moi.

Dejà je n'étois plus le maître de revenir le ſoir à mon auberge, & j'étois accablé pendant la journée, de billets, de meſſages, & de ſurveillans.

On ſe plaignoit de mes froideurs ; une jalouſie qui n'avoit pas encore trouvé d'objet, s'en prenoit à toutes les femmns qui pouvoient attirer mes regards, & auroit exigé de moi juſqu'à des incivilités pour elles, ſi l'on eût pu entamer mon caractère. Je me déplaiſois dans ce tourment preſque perpétuel ; mais il falloit bien y vivre. Je cherchois de bonne foi à aimer Olympia, pour aimer quelque choſe, & à me diſtraire du goût dangereux que je me connoiſſois. Cependant une ſcène plus vive ſe préparoit.

J'étois ſourdement obſervé dans mon auberge par les ordres de la courtiſane. Depuis quand, me dit-elle un jour, avez-vous ce beau page qui vous intéreſſe tant, à qui vous témoignez tant d'égards, & que vous ne ceſſez de ſuivre des yeux, quand ſon ſervice l'appelle dans votre appartement ? Pourquoi lui faites-vous obſerver cette retraite auſtère ? car on ne le voit jamais dans Veniſe.

Mon page, répondis-je, eſt un jeune homme

bien né, de l'éducation duquel je suis chargé par devoir. C'est...

C'est, reprit-elle les yeux enflammés de courroux, traître ; c'est une femme. Un de mes affidés lui a vu faire sa toilette par le trou de la serrure...

Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas une femme...

N'ajoute pas le mensonge à la trahison. Cette femme pleuroit, on l'a vu ; elle n'est pas heureuse. Tu ne sais que faire le tourment des cœurs qui se donnent à toi ; tu l'as abusée comme tu m'abuses, & tu l'abandonnes. Renvoie à ses parens cette jeune personne ; & si tes prodigalités t'ont mis hors d'état de lui faire justice, qu'elle la tienne de moi. Tu lui dois un sort, je le lui ferai ; mais je veux qu'elle disparoisse demain.

Olympia, repris-je le plus froidement qu'il me fut possible, je vous ai juré, je vous le répète, & je vous jure encore que ce n'est pas une femme ; & plût au ciel !...

Que veulent dire ces mensonges, & ce plût au ciel, monstre ? Renvoie-la, te dis-je, ou... Mais j'ai d'autre ressources ; je te démasquerai, & elle entendra raison, si tu n'es pas susceptible de l'entendre.

Excédé par ce torrent d'injures & de menaces, mais

mais affectant de n'être point ému, je me retirai chez moi, quoiqu'il fût tard.

Mon arrivée parut surprendre mes domestiques & sur-tout Biondetta ; elle témoigna quelque inquiétude sur ma santé : je répondis qu'elle n'étoit point altérée. Je ne lui parlois presque jamais depuis ma liaison avec Olympia, & il n'y avoit eu aucun changement dans sa conduite à mon égard ; mais on en remarquoit dans ses traits ; il y avoit sur le ton général de sa physionomie une teinte d'abattement & de mélancolie.

Le lendemain, à peine étois-je éveillé que Biondetta entre dans ma chambre, une lettre ouverte à la main. Elle me la remet, & je lis :

AU PRÉTENDU BIONDETTO.

« Je ne sais qui vous êtes, madame, ni ce » que vous pouvez faire chez Dom Alvare ; » mais vous êtes trop jeune pour n'être pas » excusable, & en de trop mauvaises mains pour » ne pas exciter la compassion. Ce cavalier vous » aura promis ce qu'il promet à tout le monde, » ce qu'il me jure encore tous les jours, quoi- » que déterminé à nous trahir. On dit que » vous êtes sage autant que belle ; vous serez » susceptible d'un bon conseil. Vous êtes en

» âge, madame, de réparer le tort que vous » pouvez vous être fait; une ame sensible » vous en offre les moyens. On ne marchandera point sur la force du sacrifice que l'on » doit faire pour assurer votre repos. Il faut » qu'il soit proportionné à votre état, aux vues » que l'on vous a fait abandonner, à celles » que vous pouvez avoir pour l'avenir, & par » conséquent vous réglerez tout vous-même. » Si vous persistez à vouloir être trompée & » malheureuse, & à en faire d'autres, attendez-» vous à tout ce que le désespoir peut suggérer » de plus violent à une rivale. J'attends votre » réponse ».

Après avoir lu cette lettre, je la remis à Biondetta. Répondez, lui dis-je, à cette femme qu'elle est folle ; & vous savez mieux que moi combien elle l'est.....

Vous la connoissez, Dom Alvare, n'appréhendez-vous rien d'elle?... J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus long-temps; ainsi je la quitte; & pour m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maison que l'on m'a proposée sur la Brenta. Je m'habillai sur le champ, & allai conclure mon marché. Chemin faisant, je réfléchissois aux menaces d'Olympia. Pauvre folle! disois-je, elle veut tuer.... Je ne pus jamais, & sans savoir pourquoi, prononcer le mot.

Dès que j'eus terminé mon affaire, je revins chez moi, je dînai; & craignant que la force de l'habitude ne m'entraînât chez la courtisane, je me déterminai à ne pas sortir de la journée.

Je prends un livre. Incapable de m'appliquer à la lecture, je le quitte; je vais à la fenêtre, & la foule, la variété des objets me choquent, au lieu de me distraire. Je me promène à grands pas dans tout mon appartement, cherchant la tranquillité de l'esprit dans l'agitation continuelle du corps.

Dans cette course indéterminée, mes pas s'adressent vers une garderobe sombre, où mes gens renfermoient les choses nécessaires à mon service, & qui ne devoient pas se trouver sous la main. Je n'y étois jamais entré: l'obscurité du lieu me plaît; je m'assieds sur un coffre, & y passe quelques minutes.

Au bout de ce court espace de temps, j'entends du bruit dans une piece voisine; un petit jour qui me donne dans les yeux, m'attire vers une porte condamnée; il s'échappoit par le trou de la serrure; j'y applique l'œil.

Je vois Biondetta assise vis-à vis de son clavecin, les bras croisés, dans l'attitude d'une personne qui rêve profondément. Elle rompit le silence.

Biondetta! Biondetta! dit-elle. Il m'appelle Biondetta; c'eſt le premier, c'eſt le ſeul mot careſſant qui ſoit ſorti de ſa bouche.

Elle ſe tait, & paroît retomber dans ſa rêverie. Elle poſe enfin les mains ſur le clavecin que je lui avois vu raccommoder. Elle avoit devant elle un livre fermé ſur le pupître. Elle prélude & chante à demi-voix en s'accompagnant.

Je démêlai ſur le champ que ce qu'elle chantoit n'étoit pas une compoſition arrêtée. En prêtant mieux l'oreille, j'entendis mon nom, celui d'Olympia; elle improviſoit en proſe ſur ſa prétendue ſituation, ſur celle de ſa rivale, qu'elle trouvoit bien plus heureuſe que la ſienne, enfin ſur les rigueurs que j'avois pour elle & les ſoupçons qui occaſionnoient une défiance qui m'éloignoit de mon bonheur. Elle m'auroit conduit dans la route des grandeurs, de la fortune, & des ſciences, & j'aurois fait ſa félicité. Hélas! diſoit-elle, cela devient impoſſible. Quand il me connoîtroit pour ce que je ſuis, mes foibles charmes ne pourroient l'arrêter; un autre......

La paſſion l'emportoit & les larmes ſembloient la ſuffoquer. Elle ſe lève, va prendre un mouchoir, s'eſſuie & ſe rapproche de l'inſtrunent;

elle veut se rasseoir; & comme si le peu de hauteur du siège l'eût tenue ci-devant dans une attitude trop gênée, elle prend le livre qui étoit sur son pupître, le met sur le tabouret, s'assied & prélude de nouveau.

Je compris bientôt que la seconde scène de musique ne seroit pas de l'espèce de la première. Je reconnus l'air d'un barcarole fort en vogue alors à Venise. Elle le répéta deux fois; puis d'une voix plus distincte & plus assurée, elle chanta les paroles suivantes:

Hélas quelle est ma chimère!
Fille du ciel & des airs,
Pour Alvare & pour la terre,
J'abandonne l'Univers;
Sans éclat & sans puissance,
Je m'abaisse jusqu'aux fers;
Et quelle est ma récompense?
On me dédaigne, & je sers.

Coursier, la main qui vous mène
S'empresse à vous caresser;
On vous captive, on vous gêne,
Mais on craint de vous blesser.
Des efforts qu'on vous fait faire,
Sur vous l'honneur rejaillit,
Et le frein qui vous modère,
Jamais ne vous avilit.

Alvare, un autre t'engage,

Et m'éloigne de ton cœur :
Dis-moi par quel avantage
Elle a vaincu ta froideur ?
On penſe qu'elle eſt ſincère,
On s'en rapporte à ſa foi ;
Elle plaît, je ne puis plaire ;
Le ſoupçon eſt fait pour moi.

La cruelle défiance
Empoiſonne le bienfait.
On me craint en ma préſence ;
En mon abſence on me hait.
Mes tourmens, je les ſuppoſe ;
Je gémis, mais ſans raiſon ;
Si je parle, j'en impoſe ;
Je me tais, c'eſt trahiſon.

Amour, tu fis l'impoſture,
Je paſſe pour l'impoſteur ;
Ah ! pour venger notre injure,
Diſſipe enfin ſon erreur.
Fais que l'ingrat me connoiſſe,
Et quel qu'en ſoit le ſujet,
Qu'il déteſte une foibleſſe
Dont je ne ſuis pas l'objet.

Ma rivale eſt triomphante,
Elle ordonne de mon ſort,
Et je me vois dans l'attente
De l'exil ou de la mort :
Ne briſez pas votre chaine
Mouvemens d'un cœur jaloux ;

Vous éveilleriez la haîne :
Je me contrains, taiſez-vous.

Le ſon de la voix, le chant, le ſens des vers, leur tournure, me jettent dans un déſordre que je ne puis exprimer. Etre fantaſtique, dangereuſe impoſture ! m'écriai-je en ſortant avec rapidité du poſte où j'avois demeuré trop long-temps, peut-on mieux emprunter les traits de la vérité & de la nature ? Que je ſuis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette ſerrure, comme je ſerois venu m'enivrer, combien j'aurois aidé à me tromper moi-même ! Sortons d'ici. Allons ſur la Brenta dès demain ; allons - y ce ſoir.

J'appelle ſur le champ un domeſtique, & fais dépêcher, dans une gondole, ce qui m'étoit néceſſaire pour aller paſſer la nuit dans ma nouvelle maiſon.

Il m'eût été trop difficile d'attendre la nuit dans mon auberge. Je ſortis. Je marchois au haſard. Au détour d'une rue, je crus voir entrer dans un café ce Bernadillo qui accompagnoit Soberano dans notre promenade à Portici. Autre fantôme ! dis-je : ils me pourſuivent. J'entrai dans ma gondole, & courus tout Veniſe de canal en canal ; il étoit onze heures

quand je rentrai. Je voulus partir pour la Brenta, & mes gondoliers fatigués refusant le service, je fus obligé d'en faire appeler d'autres : ils arrivent ; & mes gens, prévenus de mes intentions, me précèdent dans la gondole, chargés de leurs propres effets. Biondetta me suivoit.

A peine ai-je les deux pieds dans le bâtiment, que des cris me forcent à me retourner. Un masque poignardoit Biondetta. Tu l'emportes sur moi ! meurs, meurs, odieuse rivale !

L'exécution fut si prompte, qu'un des gondoliers resté sur le rivage ne put l'empêcher. Il voulut attaquer l'assassin, en lui portant le flambeau dans les yeux ; un autre masque accourt, & le repousse avec une action menaçante, une voix tonnante, que je crus reconnoître pour celle de Bernadillo.

Hors de moi, je m'élance de la gondole. Les meurtriers ont disparu. A l'aide du flambeau, je vois Biondetta pâle, baignée dans son sang, expirante.

Mon état ne sauroit se peindre. Toute autre idée s'efface. Je ne vois plus qu'une femme adorée, victime d'une prévention ridicule, sacrifiée à ma vaine & extravagante confiance, & accablée par moi jusques-là des plus cruels outrages.

Je me précipite, j'appelle en même temps le secours & la vengeance. Un chirurgien, attiré par l'éclat de cette aventure, se présente. Je fais transporter la blessée dans mon appartement; & crainte qu'on ne la ménage point assez, je me charge moi-même de la moitié du fardeau.

Quand on l'eut deshabillée, quand je vis ce beau corps sanglant, atteint de deux énormes blessures, qui sembloient devoir attaquer toutes deux les sources de la vie, je dis, je fis mille extravagances.

Biondetta présumée sans connoissance ne devoit pas les entendre; mais l'aubergiste & ses gens, un chirurgien, deux médecins appelés jugèrent qu'il étoit dangereux pour la blessée qu'on me laissât auprès d'elle. On m'entraîna hors de la chambre.

On laissa mes gens près de moi; mais un deux ayant eu la maladresse de me dire que la faculté avoit jugé les blessures mortelles, je poussai des cris aigus.

Fatigué enfin par mes emportemens, je tombai dans un abattement qui fut suivi du sommeil.

Je crus voir ma mère en rêve; je lui racontois mon aventure, & pour la lui rendre

plus sensible, je la conduisois vers les ruines de Portici.

N'allons pas là, mon fils, me disoit-elle, vous êtes dans un danger évident. Comme nous passions dans un défilé étroit où je m'engageois avec sécurité, une main tout à coup me pousse dans un précipice; je la reconnois, c'est celle de Biondetta. Je tombois, une autre main me retire, & je me trouve entre les bras de ma mère. Je me réveille, encore haletant de frayeur. Tendre mère! m'écriai-je, vous ne m'abandonnez pas, même en rêve.

Biondetta! vous voulez me perdre? Mais ce songe est l'effet du trouble de mon imagination. Ah! chassons des idées qui me feroient manquer à la reconnoissance, à l'humanité.

J'appelle un domestique, & fais demander des nouvelles. Deux chirurgiens veillent: on a beaucoup tiré de sang, on craint la fievre.

Le lendemain, après l'appareil levé, on décida que les blessures n'étoient dangereuses que par la profondeur; mais la fievre survient, redouble, & il faut épuiser le sujet par de nouvelles saignées.

Je fis tant d'instances pour entrer dans l'appartement, qu'il ne fut pas possible de s'y refuser.

Biondetta avoit le tranſport, & répétoit ſans ceſſe mon nom. Je la regardai ; elle ne m'avoit jamais paru ſi belle.

Eſt-ce là, me diſois-je, ce que je prenois pour un fantôme colorié, un amas de vapeurs brillantes, uniquement raſſemblées pour en impoſer à mes ſens ?

Elle avoit la vie comme je l'ai, & la perd, parce que je n'ai jamais voulu l'entendre, parce que je l'ai volontairement expoſée. Je ſuis un tigre, un monſtre.

Si tu meurs, objet le plus digne d'être chéri, & dont j'ai ſi indignement reconnu les bontés, je ne veux pas te ſurvivre. Je mourrai, après avoir ſacrifié ſur ta tombe la barbare Olympia.

Si tu m'es rendue, je ſerai à toi; je reconnoîtrai tes bienfaits, je couronnerai tes vertus, ta patience; je me lie par des liens indiſſolubles, & ferai mon devoir de te rendre heureuſe par le ſacrifice aveugle de mes ſentimens & de mes volontés.

Je ne peindrai point les efforts penibles de l'Art & de la Nature pour rappeler à la vie un corps qui ſembloit devoir ſuccomber ſous les reſſources miſes en œuvre pour le ſoulager.

Vingt & un jours ſe paſſèrent ſans qu'on pût ſe décider entre la crainte & l'eſpérance:

Enfin la fievre se dissipa, & il parut que la malade reprenoit connoissance.

Je l'appelois ma chère Biondetta; elle me serra la main. Depuis cet instant, elle reconnut tout ce qui étoit autour d'elle. J'étois à son chevet: ses yeux se tournèrent sur moi; les miens étoient baignés de larmes. Je ne saurois peindre, quand elle me regarda, les graces, l'expression de son sourire. Je suis la chère Biondetta d'Alvare! Elle vouloit m'en dire davantage, on me força encore un fois de m'éloigner.

Je pris le parti de rester dans sa chambre, dans un endroit où elle ne pût pas me voir. Enfin j'eus la permission d'en approcher. Biondetta, lui dis-je, je fais poursuivre vos assassins.

Ah! ménagez-les, dit-elle: ils ont fait mon bonheur. Si je meurs, ce sera pour vous; si je vis, ce sera pour vous aimer.

J'ai des raisons pour abréger ces scènes de tendresse qui se passèrent entre nous jusqu'au temps où les médecins m'assurèrent que je pouvois faire transporter Biondetta sur les bords de la Brenta, où l'air seroit plus propre à lui rendre ses forces. Nous nous y établîmes. Je lui avois donné deux femmes pour la servir, dès le premier instant où son sexe fut avéré par

la néceſſité de panſer ſes bleſſures. Je raſſemblai autour d'elle tout ce qui pouvoit contribuer à ſa commodité, & ne m'occupai qu'à la ſoulager, l'amuſer, & lui plaire.

Ses forces ſe rétabliſſoient à vue d'œil, & ſa beauté ſembloit prendre chaque jour un nouvel éclat. Enfin, croyant pouvoir l'engager dans une converſation aſſez longue, ſans intéreſſer ſa ſanté : O Biondetta! lui dis-je, je ſuis comblé d'amour, perſuadé que vous n'êtes point un être fantaſtique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltans que j'ai eus pour vous juſqu'ici. Mais vous ſavez ſi mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le myſtère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venoient, que devinrent ce monſtre affreux, cette petite chienne qui précédèrent votre arrivée? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous attacher à moi? Qui étoient ils? qui êtes-vous? Achevez de raſſurer un cœur tout à vous, & qui veut ſe dévouer pour la vie.

Alvare, répondit Biondetta, les nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent ſe faire un jeu de votre humiliation, & parvenir, par la voie de la terreur, à vous réduire à l'état de vil eſclave de leurs volontés. Ils vous

préparoient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puissant & du plus redoutable de tous les esprits; & par le secours de ceux dont la cathégorie leur est soumise, ils vous présentèrent un spectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, si la vigueur de votre ame n'eût fait tourner contre eux leur propre stratagême.

A votre contenance héroïque, les sylphes, les salamandres, les gnomes, les ondins, enchantés de votre courage, résolurent de vous donner tout l'avantage sur vos ennemis.

Je suis sylphide d'origine, & une des plus considérables d'entre elles. Je parus sous la forme de la petite chienne: je reçus vos ordres, & nous nous empressâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous mettiez de hauteur, de résolution, d'aisance, d'intelligence à régler nos mouvemens, plus nous redoublions d'admiration & de zèle pour vous.

Vous m'ordonnâtes de vous servir en page, de vous amuser en cantatrice. Je me soumis avec joie, & goûtai de tels charmes dans mon obéissance, que je résolus de vous la vouer pour toujours.

Décidons, me disois-je, mon état & mon bonheur. Abandonnée dans le vague de l'air à une incertitude nécessaire, sans sensations, sans

jouissance, esclave des évocations des cabalistes, jouet de leurs fantaisies, nécessairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connoissances, balancerois-je davantage sur le choix des moyens par lesquels je puis ennoblir mon essence?

Il m'est permis de prendre un corps pour m'associer à un sage: le voilà. Si je me réduis au simple état de femme, si je perds, par ce changement volontaire, le droit naturel des sylphides & l'assistance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer & d'être aimée; je servirai mon vainqueur; je l'instruirai de la sublimité de son être, dont il ignore les prérogatives; il nous soumettra, avec les élémens dont j'aurai abandonné l'empire, les esprits de toutes les sphères. Il est fait pour être le roi du monde, & j'en serai la reine, & la reine adorée de lui.

Ces réflexions, plus subites que vous ne pouvez le croire dans une substance débarrassée d'organes, me décidèrent sur le champ. En conservant ma figure, je prends un corps de femme, pour ne le quitter qu'avec la vie.

Quand j'eus pris un corps, Alvare, je m'aperçus que j'avois un cœur. Je vous admirois, je vous aimai; mais que devins-je, lorf-

que je ne vis en vous que de la répugnance, de la haîne ! Je ne pouvois ni changer, ni même me repentir ; soumise à tous les revers auxquels sont sujettes les créatures de votre espèce, m'étant attiré le courroux des esprits, la haîne implacable des nécromanciens, je devenois, sans votre protection, l'être le plus malheureux qui fût sous le ciel. Que dis je ? je le serois encore sans votre amour.

Mille graces répandues dans la figure, l'action, le son de la voix ajoutoient au prestige de ce récit intéressant. Je ne concevois rien de ce que j'entendois. Mais qu'y avoit-il de concevable dans mon aventure ?

Tout ceci me paroît un songe, me disois-je ; mais la vie humaine est-elle autre chose ? Je rêve plus extraordinairement qu'un autre, & voilà tout.

Je l'ai vue de mes yeux, attendant tout secours de l'art, arriver presque jusqu'aux portes de la mort, en passant par tous les termes de l'épuisement & de la douleur.

L'homme fut un assemblage d'un peu de boue & d'eau, pourquoi une femme ne seroit-elle pas faite de rosée, de vapeurs terrestres, & de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-ciel condensés ? Où est le possible ?... où est l'impossible ?

Le

Le réſultat de mes réflexions fut de me livrer encore plus à mon penchant, en croyant conſulter ma raiſon. Je comblois Biondetta de prévenances, de careſſes innocentes. Elle s'y prêtoit avec une franchiſe qui m'enchantoit, avec cette pudeur naturelle qui agit ſans être l'effet des réflexions ou de la crainte.

Un mois s'étoit paſſé dans des douceurs qui m'avoient enivré. Biondetta, entièrement rétablie, pouvoit me ſuivre par-tout à la promenade. Je lui avois fait faire un déshabillé d'amazone : ſous ce vêtement, ſous un grand chapeau ombragé de plumes, elle attiroit tous les regards, & nous ne paroiſſions jamais que mon bonheur ne fît l'objet de l'envie de tous ces heureux citadins qui peuplent, pendant les beaux jours, les rivages enchantés de la Brenta; les femmes mêmes ſembloient avoir renoncé à cette jalouſie dont on les accuſe, ou ſubjuguées par une ſupériorité dont elles ne pouvoient diſconvenir, ou déſarmées par un maintien qui annonçoit l'oubli de tous ſes avantages.

Connu de tout le monde pour l'amant aimé d'un objet auſſi raviſſant, mon orgueil égaloit mon amour, & je m'élevois encore davantage, quand je venois à me flatter ſur le brillant de ſon origine.

Je ne pouvois douter qu'elle ne possédât les connoissances les plus rares, & je supposois, avec raison, que son but étoit de m'en orner; mais elle ne m'entretenoit que de choses ordinaires, & sembloit avoir perdu l'autre objet de vue. Biondetta, lui dis-je un soir que nous nous promenions sur la terrasse de mon jardin, lorsqu'un penchant, trop flatteur pour moi, vous décida à lier votre sort au mien, vous vous promettiez de m'en rendre digne, en me donnant des connoissances qui ne sont point réservées au commun des hommes.

Vous parois-je maintenant indigne de vos soins? Un amour aussi tendre, aussi délicat que le vôtre, peut-il ne point désirer d'ennoblir son objet?

O Alvare! me répondit-elle, je suis femme depuis six mois, & ma passion, il me le semble, n'a pas duré un jour. Pardonnez si la plus douce des sensations enivre un cœur qui n'a jamais rien éprouvé. Je voudrois vous montrer à aimer comme moi; & vous seriez, par ce sentiment seul, au-dessus de tous vos semblables; mais l'orgueil humain aspire à d'autres jouissances. L'inquiétude naturelle ne lui permet pas de saisir un bonheur, s'il n'en peut envisager un plus grand dans la perspective. Oui, je vous instruirai, Alvare. J'oubliois avec plaisir mon

intérêt ; il le veut, puiſque je dois retrouver ma grandeur dans la vôtre : mais il ne ſuffit pas de me promettre d'être à moi, il faut que vous vous donniez, & ſans réſerve, & pour toujours.

Nous étions aſſis ſur un banc de gazon, ſous un abri de chevrefeuille, au fond du jardin ; je me jetai à ſes genoux. Chère Biondetta, lui dis-je, je vous jure une fidélité à toute épreuve.

Non, diſoit-elle, vous ne me connoiſſez pas ; vous ne vous connoiſſez pas ; il me faut un abandon abſolu ; il peut ſeul me raſſurer & me ſuffire.

Je lui baiſois la main avec tranſport, & redoublois mes ſermens ; elle m'oppoſoit ſes craintes. Dans le feu de la converſation, nos têtes ſe penchent, nos lèvres ſe rencontrent..... Dans le moment, je me ſens ſaiſir par la baſque de mon habit, & ſecouer d'une étrange force.....

C'étoit mon chien, un jeune danois dont on m'avoit fait préſent. Tous les jours je le faiſois jouer avec mon mouchoir. Comme il s'étoit échappé de la maiſon la veille, je l'avois fait attacher, pour prévenir une ſeconde évaſion. Il venoit de rompre ſon attache ; conduit par l'odorat, il m'avoit trouvé, & me tiroit

par mon manteau, pour me montrer ſa joie & me ſolliciter au badinage. J'eus beau le chaſſer de la main, de la voix, il ne fut pas poſſible de l'écarter; il couroit, revenoit ſur moi en aboyant; enfin, vaincu par ſon importunité, je le ſaiſis par le collier, & le reconduiſis à la maiſon.

Comme je revenois au berceau pour rejoindre Biondetta, un domeſtique, marchant preſque ſur mes talons, nous avertit qu'on avoit ſervi, & nous fûmes prendre nos places à table. Biondetta eût pu paroître embarraſſée. Heureuſement nous nous trouvions en tiers, un jeune gentilhomme étoit venu paſſer la ſoirée avec nous.

Le lendemain, j'entrai chez Biondetta, réſolu de lui faire part des réflexions ſérieuſes qui m'avoient occupé pendant la nuit. Elle étoit encore au lit, & je m'aſſis auprès d'elle. Nous avons penſé, lui dis-je, faire hier une folie dont je me fuſſe repenti le reſte de mes jours. Ma mère veut abſolument que je me marie; je ne ſaurois être à d'autre qu'à vous, & ne puis point prendre d'engagement ſérieux ſans ſon aveu. Vous regardant déjà comme ma femme, chère Biondetta, mon devoir eſt de vous reſpecter.

Eh! ne dois-je pas vous reſpecter vous-même;

Alvare? Mais ce ſentiment ne ſeroit-il pas le poiſon de l'amour? Vous vous trompez, repris-je; il en eſt l'aſſaiſonnement....

Bel aſſaiſonnement, qui vous ramène à moi d'un air glacé, & me pétrifie moi-même. Ah! Alvare! Alvare! je n'ai heureuſement ni rime ni raiſon, ni père ni mère, & veux aimer de tout mon cœur, ſans cet aſſaiſonnement-là. Vous devez des égards à votre mère, ils ſont naturels; il ſuffit que ſa volonté ratifie l'union de nos cœurs; pourquoi faut-il qu'elle la précède? Les préjugés ſont nés chez vous au défaut de lumières; &, ſoit en raiſonnant, ſoit en ne raiſonnant pas, ils rendent votre conduite auſſi inconſéquente que bizarre. Soumis à de véritables devoirs, vous vous en impoſez qu'il eſt ou impoſſible ou inutile de remplir; enfin vous cherchez à vous faire écarter de la route, dans la pourſuite de l'objet dont la poſſeſſion vous ſemble la plus déſirable. Notre union, nos liens deviennent dépendans de la volonté d'autrui. Qui ſait ſi dona Mencia me trouvera d'aſſez bonne maiſon pour entrer dans celle de Maravillas? Et je me verrois dédaignée! ou, au lieu de vous tenir de vous-même, il faudroit vous obtenir d'elle? Eſt-ce un homme deſtiné à la haute ſcience, qui me parle, ou un enfant qui ſort des montagnes

de l'Estramadure? Et dois-je être sans délicatesse, quand je vois qu'on ménage celle des autres plus que la mienne? Alvare! Alvare! on vante l'amour des espagnols; ils auront toujours plus d'orgueil & de morgue, que d'amour.

J'avois vu des scènes bien extraordinaires; je n'étois point préparé à celle-ci. Je voulus excuser mon respect pour ma mère; le devoir me le prescrivoit, & la reconnoissance, l'attachement, plus forts encore que lui. On n'écoutoit pas. Je ne suis pas devenue femme pour rien, Alvare: vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia désapprouvera après, si elle est folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me respecte, qu'on se respecte, qu'on respecte tout le monde, je deviens plus malheureuse que lorsqu'on me haïssoit; & elle se mit à sangloter.

Heureusement je suis fier, & ce sentiment me garantit du mouvement de foiblesse qui m'entraînoit aux pieds de Biondetta, pour essayer de désarmer cette déraisonnable colère, & faire cesser des larmes dont la seule vue me mettoit au désespoir. Je me retirai, je passai dans mon cabinet. En m'y enchaînant, on m'eût rendu service; enfin, craignant l'issue des combats que j'éprouvois, je cours à ma gondole; une des femmes de Biondetta se

trouve ſur mon chemin. Je vais à Veniſe, lui dis-je ; j'y deviens néceſſaire pour la ſuite du procès intenté à Olympia ; & ſur le champ je pars, en proie aux plus dévorantes inquiétudes, mécontent de Biondetta, & plus encore de moi, voyant qu'il ne me reſtoit à prendre que des partis lâches ou déſeſpérés.

J'arrive à la ville ; je touche à la première calle. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui ſont ſur mon paſſage, ne m'apercevant point qu'un orage affreux va fondre ſur moi, & qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri.

C'étoit dans le milieu du mois de Juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle.

Je vois une porte ouverte devant moi : c'étoit celle de l'égliſe du grand couvent des franciſcains ; je m'y réfugie.

Ma première réflexion fut qu'il avoit fallu un ſemblable accident pour me faire entrer dans une égliſe depuis mon ſéjour dans les états de Veniſe ; le ſecond fut de me rendre juſtice ſur cet entier oubli de mes devoirs

Enfin, voulant m'arracher à mes penſées, je conſidère les tableaux, & cherche à voir les monumens qui ſont dans cette égliſe : c'étoit

une espèce de voyage curieux que je faisois autour de la nef & du choeur.

J'arrive enfin dans une chapelle enfoncée, & qui étoit éclairée par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer : quelque chose d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la chapelle ; c'étoit un monument.

Deux génies descendoient dans un tombeau de marbre noir; une figure de femme, deux autres génies fondoient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étoient de marbre blanc, & leur éclat naturel, rehaussé par le contrasto, en réfléchissant vivement la foible lumière de la lampe, sembloit les faire briller d'un jour qui leur fût propre, & éclairer lui-même le fond de la chapelle.

J'approche : je considère les figures ; elles me paroissent des plus belles proportions, pleines d'expression, & de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux sur la tête de la principale figure. Que deviens-je ? Je crois voir le portrait de ma mère. Une douleur vive & tendre, un saint respect me saisissent. O ma mère ! est-ce pour m'avertir que mon peu de tendresse & le désordre de ma vie vous conduiront au tombeau, que ce froid simulacre em-

prunte ici votre ressemblance chérie ? O, la plus digne des femmes, tout égaré qu'il est, votre Alvare vous a conservé tous vos droits sur son cœur! Avant de s'écarter de l'obéissance qu'il vous doit, il mourroit plutôt mille fois ; il en atteste ce marbre insensible. Hélas! je suis dévoré de la passion la plus tyrannique; il m'est impossible de m'en rendre maître désormais. Vous venez de parler à mes yeux ; parlez, ah ! parlez à mon cœur ; & si je dois la bannir, enseignez-moi comment je pourrai faire, sans qu'il m'en coûte la vie.

En prononçant avec force cette pressante invocation, je m'étois prosterné la face contre terre, & j'attendois, dans cette attitude, la réponse que j'étois presque sûr de recevoir, tant j'étois enthousiasmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étois pas en état de faire alors, que dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force, dussions-nous n'être pas exaucés; au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence. Je méritois d'être abandonné à la mienne, & voici ce qu'elle me suggéra : « Tu mettras un devoir à remplir,

» & un espace considérable entre ta passion &
» toi; les événemens t'éclaireront ».

Allons, dis-je en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mère, & remettons-nous encore une fois sous ce cher abri.

Je retourne à mon auberge ordinaire; je cherche une voiture, & sans m'embarrasser d'équipages, je prends la route de Turin, pour me rendre en Espagne par la France; mais avant, je mets dans un paquet une note de trois cents sequins sur la banque, & la lettre qui suit :

A MA CHERE BIONDETTA.

» Je m'arrache d'auprès de vous, ma chère
» Biondetta, & ce seroit m'arracher à la vie, si
» l'espoir du plus prompt retour ne consoloit
» mon cœur. Je vais voir ma mère; animé par
» votre charmante idée, je triompherai d'elle,
» & viendrai former, avec son aveu, une union
» qui doit faire mon bonheur. Heureux d'a-
» voir rempli mes devoirs, avant de me don-
» ner tout entier à l'amour, je sacrifierai à vos
» pieds le reste de ma vie. Vous connoîtrez
» un Espagnol, ma Biondetta; vous jugerez,
» d'après sa conduite, que s'il obéit aux de-

» voirs de l'honneur & du ſang, il ſait également ſatisfaire aux autres. En voyant l'heureux effet de ſes préjugés, vous ne taxerez pas d'orgueil le ſentiment qui l'y attache. Je ne puis douter de votre amour; il m'avoit voué une entière obéiſſance; je le reconnoîtrai encore mieux par cette foible condeſcendance à des vues qui n'ont pour objet que notre commune félicité. Je vous envoie ce qui peut être néceſſaire pour l'entretien de notre maiſon. Je vous enverrai d'Eſpagne ce que je croirai le moins indigne de vous, en attendant que la plus vive tendreſſe qui fût jamais, vous ramène pour toujours votre eſclave ».

Je ſuis ſur la route de l'Eſtramadure. Nous étions dans la plus belle ſaiſon, & tout ſembloit ſe prêter à l'impatience que j'avois d'arriver dans ma patrie. Je découvrois déjà les clochers de Turin, lorſqu'une chaiſe de poſte, aſſez mal en ordre, ayant dépaſſé ma voiture, s'arrête, & me laiſſe voir, à travers une portière, une femme qui fait des ſignes, & s'élance pour en ſortir.

Mon poſtillon s'arrête de lui-même; je deſcends, & reçois Biondetta dans mes bras; elle y reſte pâmée, ſans connoiſſance. Elle

n'avoit pu dire que ce peu de mots: Alvare, vous m'avez abandonnée !

Je la porte dans ma chaiſe, ſeul endroit où je puiſſe l'aſſeoir commodément; elle étoit heureuſement à deux places. Je fais mon poſſible pour lui donner plus d'aiſance à reſpirer, en la dégageant de ceux de ſes vêtemens qui la gênent; & la ſoutenant entre mes bras, je continue ma route dans la ſituation que l'on peut imaginer.

Nous arrêtons à la première auberge de quelque apparence: je fais porter Biondetta dans la chambre la plus commode; je la fais mettre ſur un lit, & m'aſſieds à côté d'elle. Je m'étois fait apporter des eaux ſpiritueuſes, des élixirs propres à diſſiper un évanouiſſement. A la fin, elle ouvre les yeux.

On a voulu ma mort encore une fois, dit-elle; on ſera ſatisfait. Quelle injuſtice ! lui dis-je; un caprice vous fait vous refuſer à des démarches ſenties & néceſſaires de ma part. Je riſque de manquer à mon devoir, ſi je ne ſais pas vous réſiſter, & je m'expoſe à des déſagrémens, à des remords qui troubleroient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper, pour aller chercher l'aveu de ma mère. . . .

Et que ne me faites-vous connoître votre volonté, cruel ? Ne suis-je pas faite pour vous obéir ? Je vous aurois suivi : mais m'abandonner seule, sans protection, à la vengeance des ennemis que je me suis faits pour vous, me voir exposée, par votre faute, aux affronts les plus humilians ! . . .

Expliquez-vous, Biondetta; quelqu'un auroit-il osé ?. . . Et qu'avoit-on à risquer contre un être de mon sexe, dépourvu d'aveu comme de toute assistance ? L'indigne Bernadillo nous avoit suivis à Venise. A peine avez-vous disparu, qu'alors cessant de vous craindre, impuissant contre moi depuis que je suis à vous, mais pouvant troubler l'imagination des gens attachés à mon service, il a fait assiéger, par des fantômes de sa création, votre maison de la Brenta. Mes femmes, effrayées, m'abandonnent. Selon un bruit général, autorisé par beaucoup de lettres, un lutin a enlevé un capitaine aux gardes du roi de Naples, & l'a conduit à Venise. On assure que je suis ce lutin, & cela se trouve presque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'assistance, de la compassion ; je n'en trouve pas. Enfin l'or obtient ce que l'on refuse à l'humanité. On me vend

fort cher une mauvaise chaise: je trouve des guides, des postillons; je vous suis.....

Ma fermeté pensa s'ébranler au récit des disgraces de Biondetta. Je ne pouvois, lui dis-je, prévoir des événemens de cette nature. Je vous avois vue l'objet des égards, des respects de tous les habitans des bords de la Brenta. Ce tribut vous sembloit si bien acquis! Pouvois-je imaginer qu'on vous le disputeroit dans mon absence? O Biondetta! vous êtes éclairée; ne deviez-vous pas prévoir qu'en contrariant des vues aussi raisonnables que les miennes, vous me porteriez à des résolutions désespérées? Pourquoi....

Est-on toujours maîtresse de ne pas contrarier? Je suis femme par mon choix, Alvare; mais je suis femme enfin, exposée à ressentir toutes les impressions; je ne suis pas de marbre. J'ai choisi entre les zônes la matière élémentaire dont mon corps est composé; elle est très-susceptible; si elle ne l'étoit pas, je manquerois de sensibilité; vous ne me feriez rien éprouver, & je vous deviendrois insipide. Pardonnez-moi d'avoir couru le risque de prendre toutes les imperfections de mon sèxe, pour en réunir, si je pouvois, toutes les graces: mais la folie est faite, & , constituée comme je

le suis à présent, mes sensations sont d'une vivacité dont rien n'approche; mon imagination est un volcan; j'ai, en un mot, des passions d'une violence qui devroit vous effrayer, si vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, & si nous ne connoissions pas mieux les principes & les effets de ces élans naturels, qu'on ne les connoît à Salamanque : on leur y donne des noms odieux; on parle au moins de les étouffer. Etouffer une flamme céleste, le seul ressort au moyen duquel l'ame & le corps peuvent agir réciproquement l'un sur l'autre, & se forcer de concourir au maintien nécessaire de leur union! Cela est bien imbécille, mon cher Alvare! Il faut régler ces mouvemens, mais quelquefois il faut leur céder; si on les contrarie, si on les soulève, ils échappent tous à la fois, & la raison ne sait plus où s'asseoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces momens-ci, Alvare; je n'ai que six mois, je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'éprouve; songez qu'un de vos refus, un mot que vous me dites inconsidérément, indignent l'amour, révoltent l'orgueil, éveillent le dépit, la défiance, la crainte : que dis-je? Je vois d'ici ma pauvre tête perdue, & mon Alvare aussi malheureux que moi!

O, Biondetta, repartis-je, on ne cesse pas

de s'étonner auprès de vous ; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchans. Nous trouverons des ressources contre eux dans notre tendresse mutuelle. Que ne devons nous pas espérer d'ailleurs des conseils de la digne mère qui va nous recevoir dans ses bras ? Elle vous chérira, tout m'en assure, & nous aidera à couler des jours heureux.... Il faut vouloir ce que vous voulez, Alvare. Je connois mieux mon sexe, & n'espère pas autant que vous; mais je veux vous obéir pour vous plaire, & je me livre.

Satisfait de me trouver sur la route de l'Espagne, de l'aveu & en compagnie de l'objet qui avoit captivé ma raison & mes sens, je m'empressai de chercher le passage des Alpes, pour arriver en France : mais il sembloit que le ciel me devenoit contraire, depuis que je n'étois pas seul; des orages affreux suspendent ma course, & rendent les chemins mauvais & les passages impraticables. Les chevaux s'abattent; ma voiture, qui sembloit neuve & bien assemblée, se dément à chaque poste, & manque, ou par l'essieu, ou par le train, ou par les roues. Enfin, après des traverses infinies, je parviens au col de Tende.

Parmi

Parmi les sujets d'inquiétude, les embarras que me donnoit un voyage aussi contrarié, j'admirois le personnage de Biondetta. Ce n'étoit plus cette femme tendre, triste ou emportée que j'avois vue; il sembloit qu'elle voulût soulager mon ennui, en se livrant aux saillies de la gaîté la plus vive, & me persuader que les fatigues n'avoient rien de rebutant pour elle.

Tout ce badinage agréable étoit mêlé de caresses trop séduisantes pour que je pusse m'y refuser: je m'y livrois, mais avec réserve; mon orgueil compromis servoit de frein à la violence de mes désirs; elle lisoit trop bien dans mes yeux pour ne pas juger de mon désordre, & chercher à l'augmenter. Je fus en péril, je dois en convenir. Une fois, entre autres, si une roue ne se fût brisée, je ne sais ce que le point d'honneur fût devenu. Cela me mit un peu plus sur mes gardes pour l'avenir.

Après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Lyon. Je consentis, par attention pour elle, à m'y reposer quelques jours. Elle arrêtoit mes regards sur l'aisance, la facilité des mœurs de la nation françoise. C'est à Paris, c'est à la cour que je voudrois vous voir établi. Les ressources d'aucune espèce ne vous y manqueront; vous ferez la figure qu'il vous

plaira d'y faire, & j'ai des moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle. Les françois sont galans ; si je ne présume point trop de ma figure, ce qu'il y auroit de plus distingué parmi eux viendroit me rendre hommage, & je les sacrifierois tous à mon Alvare. Le beau sujet de triomphe pour une vanité espagnole !

Je regardai cette proposition comme un badinage. Non, dit-elle, j'ai sérieusement cette fantaisie.... Partons donc bien vîte pour l'Estramadure, répliquai-je, & nous reviendrons faire présenter à la cour de France l'épouse de dom Alvare Maravillas ; car il ne conviendroit pas de ne vous y montrer qu'en aventurière....

Je suis sur le chemin de l'Estramadure, dit-elle ; il s'en faut bien que je la regarde comme le terme où je dois trouver mon bonheur ; comment ferois-je pour ne jamais la rencontrer ?

J'entendois, je voyois la répugnance ; mais j'allois à mon but, & je me trouvai bientôt sur le territoire espagnol. Les obstacles imprévus, les fondrières, les ornières impraticables, les muletiers ivres, les mulets rétifs me donnoient encore moins de relâche que dans le Piémont & la Savoie.

On dit beaucoup de mal des auberges d'Es-

pagne, & c'eſt avec raiſon : cependant je m'eſtimois heureux, quand les contrariétés éprouvées pendant le jour ne me forçoient pas de paſſer une partie de la nuit au milieu de la campagne, ou dans une grange écartée.

Quel pays allons-nous chercher, diſoit-elle, à en juger par ce que nous éprouvons! En ſommes-nous encore beaucoup éloignés?

Vous êtes, repris-je, en Eſtramadure, & à dix lieues tout au plus du château de Maravillas.... Nous n'y arriverons certainement pas; le ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il ſe charge.

Je regardai le ciel, & jamais il ne m'avoit paru plus menaçant. Je fis apercevoir à Biondetta que la grange où nous étions pouvoit nous garantir de l'orage. Nous garantira-t-elle auſſi du tonnerre? me dit-elle...: Et que vous fait le tonnerre, à vous, habituée à vivre dans les airs, qui l'avez vu tant de fois ſe former, & devez ſi bien connoître ſon origine phyſique?... Je ne le craindrois pas ſi je la connoiſſois moins; je me ſuis ſoumiſe, pour l'amour de vous, aux cauſes phyſiques, & je les appréhende, parce qu'elles tuent, & qu'elles ſont phyſiques.

Nous étions ſur deux tas de paille, aux deux extrémités de la grange. Cependant l'orage,

après s'être annoncé de loin, approche, & mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paroissoit un brasier agité par les vents en mille sens contraires; les coups de tonnerre répétés par les antres des montagnes voisines, retentissoient horriblement autour de nous. Ils ne se succédoient pas, ils sembloient s'entre-heurter. Le vent, la grêle, la pluie se disputoient entre eux à qui ajouteroit le plus à l'horreur de l'effrayant tableau dont nos sens étoient affligés. Il part un éclair qui semble embraser notre asile. Un coup effroyable suit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles, vient se précipiter dans mes bras. Ah! Alvare! je suis perdue....

Je veux la rassurer. Mettez la main sur mon cœur, disoit-elle. Elle me la place sur sa gorge; & quoiqu'elle se trompât en me faisant appuyer sur un endroit où le battement ne devoit pas être le plus sensible, je démêlai que le mouvement étoit extraordinaire. Elle m'embrassoit de toutes ses forces, & redoubloit à chaque éclair. Enfin un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étoient fait entendre, part; Biondetta s'y dérobe de manière, qu'en cas d'accident, il ne pût la frapper avant de m'avoir atteint moi-même le premier.

Cet effet de la peur me parut singulier, & je

commençai à appréhender pour moi, non les suites de l'orage, mais celles d'un complot formé dans sa tête de vaincre ma résistance à ses vues. Quoique plus transporté que je ne puis le dire, je me lève. Biondetta, lui dis-je, vous ne savez ce que vous faites. Calmez cette frayeur; ce tintamarre ne menace ni vous, ni moi.

Mon flegme dût la surprendre; mais elle pouvoit me derober ses pensées, en continuant d'affecter du trouble. Heureusement la tempête avoit fait son dernier effort, le ciel se nettoyoit, & bientôt la clarté de la lune nous annonça que nous n'avions plus rien à redouter du désordre des élémens.

Biondetta demeuroit à la place où elle s'étoit mise. Je m'assis auprès d'elle, sans proférer une parole; elle fit semblant de dormir, & je me mis à rêver plus tristement que je n'eusse encore fait depuis le commencement de mon aventure, sur les suites nécessairement fâcheuses de ma passion. Je ne donnerai que le canevas de mes réflexions. Ma maîtresse étoit charmante, mais je voulois en faire ma femme.

Le jour m'ayant surpris dans ces pensées, je me levai pour aller voir si je pourrois poursuivre ma route. Cela me devenoit impossible pour le moment. Le muletier qui conduisoit ma ca-

lèche, me dit que ses mulets étoient hors de service. Comme j'étois dans cet embarras, Biondetta vint me joindre.

Je commençois à perdre patience, quand un homme d'une physionomie sinistre, mais vigoureusement taillé, parut devant la porte de la ferme, chassant devant lui deux mulets qui avoient de l'apparence. Je lui proposai de me conduire chez moi; il savoit le chemin, nous convînmes de prix.

J'allois remonter dans ma voiture, lorsque je crus reconnoître une femme de campagne qui traversoit le chemin, suivie d'un valet : je m'approche; je la fixe. C'est Berthe, honnête fermière de mon village, & sœur de ma nourrice. Je l'appelle; elle s'arrête, me regarde à son tour, mais d'un air consterné. Quoi! c'est vous, me dit-elle, seigneur dom Alvare? Que venez vous chercher dans un endroit où votre perte est jurée, où vous avez mis la désolation? ... Moi! ma chère Berthe, & qu'ai-je fait? ...

Ah! seigneur Alvare, la conscience ne vous reproche-t-elle pas la triste situation à laquelle votre digne mère, notre bonne maitresse, se trouve réduite. Elle se meurt.... Elle se meurt! m'écriai-je. ... Oui, poursuivit-elle; & c'est la suite du chagrin que vous lui avez causé; au

moment où je vous parle, elle ne doit pas être en vie. Il lui est venu des lettres de Naples, de Venise ; on lui a écrit des choses qui font trembler. Notre bon seigneur, votre frère, est furieux ; il dit qu'il sollicitera par-tout des ordres contre vous, qu'il vous dénoncera, vous livrera lui-même...

Allez, madame Berthe, si vous retournez à Maravillas, & y arrivez avant moi, annoncez à mon frère qu'il me verra bientôt.

Sur le champ, la calèche étant attelée, je présente la main à Biondetta, cachant le désordre de mon ame sous l'apparence de la fermeté. Elle, se montrant effrayée : Quoi, dit-elle, nous allons nous livrer à votre frère ? nous allons aigrir, par notre présence, une famille irritée, des vassaux désolés.....

Je ne saurois craindre mon frère, madame; s'il m'impute des torts que je n'ai pas, il est important que je le désabuse. Si j'en ai, il faut que je m'excuse ; & comme ils ne viennent pas de mon cœur, j'ai droit à sa compassion & à son indulgence. Si j'ai conduit ma mère au tombeau par le déreglement de ma conduite, j'en dois réparer le scandale, & pleurer si hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets effacent aux yeux de toute l'Es-

pagne la tache que le défaut de naturel imprimeroit à mon ſang....

Ah ! dom Alvare, vous courez à votre perte & à la mienne. Ces lettres écrites de tous côtés, ces préjugés répandus avec tant de promptitude & d'affectation, ſont la ſuite de nos aventures & des perſécutions que j'ai eſſuyées à Veniſe. Le traître Bernadillo, que vous ne connoiſſez pas aſſez, obsède votre frere ; il le portera....

Eh ! qu'ai-je à redouter de Bernadillo & de tous les lâches de la terre ? Je ſuis, madame, le ſeul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frère à la vengeance aveugle, à l'injuſtice, à des actions indignes d'un homme de tête & de courage, d'un gentilhomme enfin. Le ſilence ſuccède à cette converſation aſſez vive ; il eût pu devenir embarraſſant pour l'un & l'autre : mais après quelques inſtans, Biondetta s'aſſoupit peu à peu, & s'endort. Pouvois-je ne pas la regarder ? pouvois-je la conſidérer ſans émotion ? Sur ce viſage brillant de tous les tréſors, de la pompe, enfin de la jeuneſſe, le ſommeil ajoutoit aux graces naturelles du repos cette fraîcheur délicieuſe, animée, qui rend tous les traits harmonieux ; un nouvel enchantement s'empare de moi ; il

écarte mes défiances; mes inquiétudes sont suspendues, ou s'il m'en reste une assez vive, c'est que la tête de l'objet dont je suis épris, ballottée par les cahots de la voiture, n'éprouve quelque incommodité par la brusquerie ou la rudesse des frottemens. Je ne suis plus occupé qu'à la soutenir, à la garantir: mais nous en éprouvons un si vif, qu'il me devient impossible de le parer; Biondetta jette un cri, & nous sommes renversés. L'essieu étoit rompu; les mulets heureusement s'étoient arrêtés. Je me dégage, je me précipite vers Biondetta, rempli des plus vives alarmes. Elle n'avoit qu'une légère contusion au coude, & bientôt nous sommes debout en pleine campagne, mais exposés à l'ardeur du soleil, en plein midi, à cinq lieues du château de ma mère, sans moyens apparens de pouvoir nous y rendre; car il ne s'offroit à nos regards aucun endroit qui parût être habité.

Cependant, à force de regarder avec attention, je crois distinguer, à la distance d'une lieue, une fumée qui s'élève derrière un taillis, mêlé de quelques arbres assez élevés: alors confiant ma voiture à la garde du muletier, j'engage Biondetta à marcher avec moi du côté qui m'offre l'apparence de quelques secours.

Plus nous avançons, plus notre eſpoir ſe fortifie : déjà la petite forêt ſemble ſe partager en deux ; bientôt elle forme une avenue, au fond de laquelle on aperçoit des bâtimens d'une ſtructure modeſte ; enfin une ferme conſidérable termine notre perſpective.

Tout ſemble être en mouvement dans cette habitation, d'ailleurs iſolée. Dès qu'on nous aperçoit, un homme ſe détache, & vient au devant de nous.

Il nous aborde avec civilité ; ſon extérieur eſt honnête ; il eſt vêtu d'un pourpoint de ſatin noir, taillade en couleur de feu, orné de quelques paſſemens en argent. Son âge paroît être de vingt-cinq à trente ans. Il a le teint d'un campagnard ; la fraîcheur perce ſous le hâle, & décèle la vigueur & la ſanté.

Je le mets au fait de l'accident qui m'attire chez lui. Seigneur cavalier, me répond-il, vous êtes toujours le bien arrivé, & chez des gens remplis de bonne volonté. J'ai ici une forge, & votre eſſieu ſera rétabli; mais vous me donneriez aujourd'hui tout l'or de monſeigneur le duc de Medina-Sidonia mon maître, que ni moi, ni perſonne des miens ne pourroient ſe mettre à l'ouvrage. Nous arrivons de l'égliſe, mon épouſe & moi; c'eſt le plus beau de nos jours : entrez. En voyant la mariée, mes pa-

rens, mes amis, mes voisins qu'il me faut fêter, vous jugerez s'il m'est possible de faire travailler maintenant: d'ailleurs, si madame & vous ne dédaignez pas une compagnie composée de gens qui subsistent de leur travail depuis le commencement de la monarchie, nous allons nous mettre à table, nous sommes tous heureux aujourd'hui; il ne tiendra qu'à vous de partager notre satisfaction. Demain nous penserons aux affaires. En même temps il donne ordre qu'on aille chercher ma voiture.

Me voilà hôte de Marcos, le fermier de monseigneur le duc, & nous entrons dans le salon préparé pour le repas de noce, adossé au manoir principal; il occupe tout le fond de la cour; c'est une feuillée en arcades, ornée de festons de fleurs, d'où la vue, d'abord arrêtée par les deux petits bosquets, se perd agréablement dans la campagne, à travers l'intervalle qui forme l'avenue.

La table étoit servie. Luisia, la nouvelle mariée, est entre Marcos & moi; Biondetta est à côté de Marcos; les pères & les mères, les autres parens sont vis-à-vis; la jeunesse occupe les deux bouts.

La mariée baissoit deux grands yeux noirs, qui n'étoient pas faits pour regarder en dessous

tout ce qu'on lui disoit, & même les choses indifférentes la faisoient sourire & rougir.

La gravité préside au commencement du repas ; c'est le caractère de la nation : mais à mesure que les outres disposées autour de la table se désenflent, les physionomies deviennent moins sérieuses. On commençoit à s'animer, quand tout à coup les poëtes improvisateurs de la contrée paroissent autour de la table. Ce sont des aveugles qui chantent les couplets suivans, en s'accompagnant de leurs guitares :

Marcos a dit à Louise,
Veux-tu mon cœur & ma foi?
Elle a répondu, suis-moi,
Nous parlerons à l'église.
Là, de la bouche & des yeux,
Ils se sont juré tous deux
Une flamme vive & pure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Louise est sage, elle est belle
Marcos a bien des jaloux ;
Mais il les désarme tous,
En se montrant digne d'elle :
Et tout ici, d'une voix,
Applaudissant à leur choix ;

Vante une flamme aussi pure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

D'une douce sympathie,
Comme leurs cœurs sont unis,
Leurs troupeaux sont réunis
Dans la même bergerie ;
Leurs peines & leurs plaisirs,
Leurs soins, leurs vœux, leurs désirs
Suivent la même mesure.
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Pandant qu'on écoutoit ces chansons, aussi simples que ceux pour qui elles sembloient être faites, tous les valets de la ferme n'étant plus nécessaires au service, s'assembloient gaîment pour manger les reliefs du repas : mêlés avec des égyptiens & des égyptiennes appelés pour augmenter le plaisir de la fête, ils formoient, sous les arbres de l'avenue, des groupes aussi agissans que variés, & embellissoient notre perspective.

Biondetta cherchoit continuellement mes regards, & les forçoit à se porter vers ces objets dont elle paroissoit agréablement occupée, semblant me reprocher de ne point partager

avec elle tout l'amusement qu'ils lui procuroient.

Mais le repas a déjà paru trop long à la jeunesse; elle attend le bal : c'est aux gens d'un âge mûr à montrer de la complaisance. La table est dérangée, les planches qui la forment, les futailles dont elle est soutenue sont repoussées au fond de la feuillée; devenues tréteaux, elles servent d'amphitéâtre aux symphonistes: On joue le fandango sévillan, de jeunes égyptiens l'exécutent avec leurs castagnettes & leurs tambours de basque; la noce se mêle avec elles, & les imite: la danse est devenue générale.

Biondetta paroissoit en dévorer des yeux le spectacle. Sans sortir de sa place, elle essaye tous les mouvemens qu'elle voit faire. Je crois, dit-elle, que j'aimerois le bal à la fureur ; bientôt elle s'y engage , & me force à danser.

D'abord elle montre quelque embarras, & même un peu de maladresse; bientôt elle semble s'aguerrir, & unir la grace & la force à la légèreté, à la précision. Elle s'échauffe; il lui faut son mouchoir, le mien, celui qui lui tombe sous la main; elle ne s'arrête que pour s'essuyer.

La danse ne fut jamais ma passion, & mon ame n'étoit point assez à son aise pour que je

puſſe me livrer à un amuſement auſſi vain. Je m'échappe, & gagne un des bouts de la feuillée, cherchant un endroit où je puſſe m'aſſeoir & rêver.

Un caquet très-bruyant me diſtrait, & arrête, preſque malgré moi, mon attention. Deux voix ſe ſont élevées derrière moi. Oui, oui, diſoit l'une, c'eſt un enfant de la planète; il entrera dans ſa maiſon. Tiens, Zoradille, il eſt né le 3 mai, à trois heures du matin.... Oh! vraiment, Lélagiſe, répondoit l'autre, malheur aux enfans de Saturne; celui-ci a Jupiter à l'aſcendant; Mars & Mercure en conjonction trine avec Vénus. O le beau jeune homme! quels avantages naturels! quelles eſpérances il pourroit concevoir! quelle fortune il devroit faire! Mais....

Je connoiſſois l'heure de ma naiſſance, & je l'entendois détailler avec la plus ſingulière préciſion. Je me retourne, & fixe ces babillardes.

Je vois deux vieilles égyptiennes, moins aſſiſes qu'accroupies ſur leurs talons; un teint plus qu'olivâtre, des yeux creux & ardens, une bouche enfoncée, un nez mince & déméſuré, qui, partant du haut de la tête, vient, en ſe recourbant, toucher au menton; un morceau d'étoffe qui fut rayé de blanc & de bleu,

tourne deux fois autour d'un crâne à demi- pelé tombe en écharpe sur l'épaule, & de là sur les reins, de manière qu'ils ne soient qu'à demi-nuds, en un mot, des objets presque aussi révoltans que ridicules.

Je les aborde. Parliez-vous de moi, mesdames ? leur dis-je, voyant qu'elles continuoient à me fixer & à se faire des signes.....

Vous nous écoutiez donc, seigneur cavalier? Sans doute, répliqu'ai-je ; & qui vous a si bien instruites de l'heure de ma nativité?...

Nous aurions bien autre chose à vous dire, heureux jeune homme ; mais il faut commencer par mettre le signe dans la main.

Qu'à cela ne tienne, repris-je, & sur le champ je leur donne un doublon.

Vois, Zoradille, dit la plus âgée, vois comme il est noble, comme il est fait pour jouir de tous les trésors qui lui sont destinés. Allons, pince la guitare, & suis-moi. Elle chante :

L'Espagne vous donna l'être ;
Mais Parthénope vous a nourri ;
La terre en vous voit son maître,
Du ciel, si vous voulez l'être,
Vous serez le favori.

Le

Le bonheur qu'on vous préſage
Eſt volage, & pourroit vous quitter.
Vous le tenez au paſſage;
Il faut, ſi vous êtes ſage,
Le ſaiſir ſans héſiter.

Quel eſt cet objet aimable
Qui s'eſt ſoumis à votre pouvoir?
Eſt-il . . . . . .

Les vieilles étoient en train. J'étois tout oreilles. Biondetta a quitté la danſe; elle eſt accourue, elle me tire par le bras, me force à m'éloigner. Pourquoi m'avez-vous abandondonnée, Alvare? Que faites-vous ici? J'écoutois, repris je. . . . Quoi, me dit-elle en m'entraînant, vous écoutiez ces vieux monſtres?....

En vérité, ma chère Biondetta, ces créatures ſont ſingulières; elles ont plus de connoiſſances qu'on ne leur en ſuppoſe; elles me diſoient..... Sans doute, reprit-elle avec ironie, elles faiſoient leur métier; elles vous diſoient votre bonne aventure, & vous les croiriez! Vous êtes, avec beaucoup d'eſprit, d'une ſimplicité d'enfant. Et ce ſont là les objets qui vous empêchent de vous occuper de moi?... Au contraire, ma chère Biondetta, elles alloient me parler de vous.

Parler de moi! reprit-elle vivement avec une

forte d'inquiétude; qu'en favent-elles? qu'en peuvent-elles dire? Vous extravaguez. Vous danferez toute la foirée, pour me faire oublier cet écart.

Je la fuis: je rentre de nouveau dans le cercle, mais fans attention à ce qui fe paffe autour de moi, à ce que je fais moi-même. Je ne fongeois qu'à m'échapper, pour rejoindre, où je le pourrois, mes difeufes de bonne aventure. Enfin je crois voir un moment favorable; je le faifis. En un clin-d'œil j'ai volé vers mes forcières, les ai retrouvées & conduites fous un petit berceau qui termine le potager de la ferme. Là, je les fupplie de me dire en profe, fans énigme, très-fuccinctement enfin, tout ce qu'elles peuvent favoir d'intéreffant fur mon compte. La conjuration étoit forte, car j'avois les mains pleines d'or. Elles brûloient de parler, comme moi de les entendre. Bientôt je ne puis douter qu'elles ne foient inftruites des particularités les plus fecrètes de ma famille, & confufément de mes liaifons avec Biondetta, de mes craintes, de mes efpérances. Je croyois apprendre bien des chofes, je me flattois d'en apprendre de plus importantes encore; mais notre Argus eft fur mes talons.

Biondetta n'eft point accourue; elle a volé. Je voulois parler. Point d'excufes, dit-elle, la rechûte eft impardonnable....

Ah! vous me la pardonnerez, lui dis-je; j'en suis sûr; quoique vous m'ayez empêché de m'instruire, comme je pouvois l'être, dès à présent j'en sais assez...

Pour faire quelque extravagance. Je suis furieuse: mais ce n'est point ici le temps de quereller; si nous sommes dans le cas de nous manquer d'égards, nous en devons à nos hôtes. On va se mettre à table, & je m'y assieds à côté de vous; je ne prétends plus souffrir que vous m'échappiez.

Dans le nouvel arrangement du banquet, nous étions assis vis-à-vis des nouveaux mariés. Tous deux sont animés par les plaisirs de la journée. Marcos a les regards brûlans, Luisia les a moins timides; la pudeur s'en venge, & lui couvre les joues du plus vif incarnat. Le vin de Xérès fait le tour de la table, & semble en avoir banni, jusqu'à un certain point, la réserve; les vieillards mêmes, s'animant du souvenir de leurs plaisirs passés, provoquent la jeunesse par des saillies qui tiennent moins de la vivacité que de la pétulance. J'avois ce tableau sous les yeux; j'en avois un plus mouvant, plus varié à côté de moi.

Biondetta paroissant tour à tour livrée à la passion ou au dépit, la bouche armée des graces fières du dédain, ou embellie par le

ſourire, m'agaçoit, me boudoit, me pinçoit jusqu'au ſang, & finiſſoit par me marcher doucement ſur les pieds. En un mot, c'étoit en un moment une faveur, un reproche, un châtiment, une careſſe; de ſorte que, livré à cette viciſſitude de ſenſations, j'étois dans un déſordre inconcevable.

Les mariés ont diſparu; une partie de convives les a ſuivis, pour une raiſon ou pour une autre. Nous quittons la table. Une femme, c'étoit la tante du fermier, & nous le ſavions, prend un flambeau de cire jaune, nous précède, &, en la ſuivant, nous arrivons dans une petite chambre de douze pieds en carré; un lit qui n'en a pas quatre de largeur, une table & deux ſièges en font l'ameublement. Monſieur & madame, nous dit notre conductrice, voilà le ſeul appartement que nous puiſſions vous donner. Elle poſe ſon flambeau ſur la table, & on nous laiſſe ſeuls.

Biondetta baiſſe les yeux. Je lui adreſſe la parole: Vous avez donc dit que nous étions mariés?

Oui, répond-elle, je ne pouvois dire que la vérité. J'ai votre parole, vous avez la mienne: voilà l'eſſentiel. Vos cérémonies ſont des précautions priſes contre la mauvaiſe foi, & je n'en fais point de cas; le reſte n'a pas dépendu

de moi. D'ailleurs, ſi vous ne voulez pas partager le lit que l'on nous abandonne, vous me donnerez la mortification de vous voir paſſer la nuit mal à votre aiſe. J'ai beſoin de repos; je ſuis plus que fatiguée, je ſuis excédée de toutes les manières. En prononçant ces paroles du ton le plus animé, elle s'étend deſſus le lit le nez tourné vers la muraille. Eh quoi! m'écriai-je, Biondetta, je vous ai déplu; vous êtes ſérieuſement fâchée! Comment puis-je expier ma faute? Demandez ma vie.

Alvare, me répond-elle, ſans ſe déranger, allez conſulter vos égyptiennes ſur les moyens de rétablir le repos dans mon cœur & dans le vôtre.

Quoi! l'entretien que j'ai eu avec ces femmes eſt le motif de votre colère? Ah! vous m'allez excuſer, Biondetta. Si vous ſaviez combien les avis qu'elles m'ont donnés ſont d'accord avec les vôtres, & qu'elles m'ont enfin décidé à ne point retourner au château de Maravillas. Oui, c'en eſt fait, demain nous partons pour Rome, pour Veniſe, pour Paris, pour tous les lieux que vous voudrez que j'aille habiter avec vous; nous y attendrons l'aveu de ma famille...

A ce diſcours, Biondetta ſe retourne; ſon

visage étoit sérieux & même sévère. Vous rappelez-vous, Alvare, ce que je suis, ce que j'attendois de vous, ce que je vous conseillois de faire ? Quoi ! lorsqu'en me servant avec discrétion des lumières dont je suis douée, je n'ai pu vous amener à rien de raisonnable, la règle de ma conduite & de la vôtre sera fondée sur les propos de deux êtres, les plus dangereux pour vous & pour moi, s'ils ne sont pas les plus méprisables ? Certes, s'écria-t-elle dans un transport de douleur, j'ai toujours craint les hommes ; j'ai balancé, pendant des siècles, à faire un choix ; il est fait, il est sans retour. Je suis bien malheureuse ! Alors elle fond en larmes, dont elle cherche à me dérober la vue.

Combattu par les passions les plus violentes, je tombe à ses genoux. O Biondetta ! m'écriai-je, vous ne voyez pas mon cœur ! vous cesseriez de le déchirer.

Vous ne me connoissez pas, Alvare, & me ferez cruellement souffrir avant de me connoître. Il faut qu'un dernier effort vous dévoile mes ressources, & ravisse si bien & votre estime & votre confiance, que je ne sois plus exposée à des partages humilians ou dangereux ; vos pythonisses sont trop d'accord avec moi, pour ne pas m'inspirer de justes terreurs. Qui

m'assure que Soberano, Bernadillo, vos ennemis & les miens, ne soient pas cachés sous ces masques? Souvenez-vous de Venise. Opposons à leurs ruses un genre de merveilles qu'ils n'attendent sans doute pas de moi. Demain, j'arrive à Maravillas, dont leur politique cherche à m'éloigner; les plus avilissans, les plus accablans de tous les soupçons vont m'y accueillir; mais dona Mencia est une femme juste, estimable; votre frère a l'ame noble, je m'abandonnerai à eux. Je ferai un prodige de douceur, de complaisance, d'obéissance, de patience; j'irai au devant des épreuves. Elle s'arrête un moment. Sera-ce assez t'abaisser, malheureuse sylphide? s'écrie-t-elle d'un ton douloureux: elle veut poursuivre; mais l'abondance des larmes lui ôte l'usage de la parole.

Que deviens-je à ces témoignages de passion, ces marques de douleur, ces résolutions dictées par la prudence, ces mouvemens d'un courage que je regardois comme héroïque! Je m'assieds auprès d'elle; j'essaye de la calmer par mes caresses; mais d'abord on me repousse; bientôt après je n'éprouve plus de résistance, sans avoir sujet de m'en applaudir; la respirations s'embarrasse, les yeux sont à demi-fermés, le corps n'obéit qu'à des mouvemens convul-

ſifs, une froideur ſuſpecte s'eſt répandue ſur toute la peau, le pouls n'a plus de mouvement ſenſible, & le corps paroîtroit entièrement inanimé, ſi les pleurs ne couloient pas avec la même abondance.

O pouvoir des larmes ! c'eſt ſans doute le plus puiſſant de tous les traits de l'amour ! Mes défiances, mes réſolutions, mes fermens, tout eſt oublié. En voulant tarir la ſource de cette roſée précieuſe, je me ſuis trop approché de cette bouche où la fraîcheur ſe réunit au doux parfum de la roſe ; & ſi je voulois m'en éloigner, deux bras dont je ne ſaurois peindre la blancheur, la douceur, & la forme, ſont des liens dont il me devient impoſſible de me dégager. . . . .
. . . .

O mon Alvare ! s'écrie Biondetta, j'ai triomphé : je ſuis le plus heureux de tous les êtres.

Je n'avois pas la force de parler ; j'éprouvois un trouble extraordinaire : je dirai plus, j'étois honteux, immobile. Elle ſe précipite à bas du lit, elle eſt à mes genoux, elle me déchauſſe. Quoi, chère Biondetta ! m'écriai-je, quoi vous vous abaiſſez......? Ah ! répond-elle, ingrat, je te ſervois lorſque tu n'étois que mon deſpote ; laiſſe-moi ſervir mon amant.

Je ſuis, dans un moment, débarraſſé de mes hardes : mes cheveux, ramaſſés avec ordre, ſont arrangés dans un filet qu'elle a trouvé dans ſa poche. Sa force, ſon activité, ſon adreſſe ont triomphé de tous les obſtacles que je voulois oppoſer. Elle fait avec la même promptitude ſa petite toilette de nuit, éteint le flambeau qui nous éclairoit, & voilà les rideaux tirés.

Alors avec une voix à la douceur de laquelle la plus délicieuſe muſique ne ſauroit ſe comparer : Ai-je fait, dit-elle, le bonheur de mon Alvare, comme il a fait le mien ? Mais non : je ſuis encore la ſeule heureuſe ; il le ſera, je le veux : je l'enivrerai de délices, je le remplirai de ſcience, je l'éléverai au faîte des grandeurs. Voudras-tu, mon cœur, voudras-tu être la créature la plus privilégiée, te ſoumettre, avec moi, les hommes, les elémens, la nature entière ?

O ma chère Biondetta ! lui dis-je, quoiqu'en faiſant un peu d'effort ſur moi-même, tu me ſuffis, tu remplis tous les vœux de mon cœur....... Non, non, répliqua-t-elle vivement, Biondetta ne doit pas te ſuffire : ce n'eſt pas là mon nom : tu me l'avois donné, il me flattoit je le portois avec plaiſir ; mais il faut bien que tu ſaches qui je ſuis....... Je ſuis le Diable,

mon cher Alvare, je suis le Diable......

En prononçant ce mot avec un accent d'une douceur enchantereſſe, elle fermoit, plus qu'exactement, le paſſage aux réponſes que j'aurois voulu lui faire. Dès que je puis rompre le ſilence : Ceſſe, dis-je, ma chère Biondetta, ou qui que tu ſois, de prononcer ce nom fatal & de me rappeler une erreur abjurée depuis long-temps.

Non, mon cher Alvare, non ce n'étoit point une erreur; j'ai dû te le faire croire, cher petit homme. Il falloit bien te tromper pour te rendre enfin raiſonnable. Votre eſpèce échappe à la vérité; ce n'eſt qu'en vous aveuglant qu'on peut vous rendre heureux. Ah! tu le ſeras beaucoup ſi tu veux l'être; je prétends te combler. Tu conviens déjà que je ne ſuis pas auſſi dégoûtant que l'on me fait noir.

Ce badinage achevoit de me déconcerter. Je m'y refuſois, & l'ivreſſe de mes ſens aidoit à ma diſtraction volontaire.

Mais réponds-moi donc, me diſoit-elle : Eh! que voulez-vous que je réponde?......Ingrat, place la main ſur ce cœur qui t'adore, que le tien s'anime, s'il eſt poſſible, de la plus légère des émotions qui ſont ſi ſenſibles dans le mien. Laiſſe couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuſe par qui les miennes

ſont embraſées ; adoucis, ſi tu le peux, le ſon de cette voix ſi propre à inſpirer l'amour, & dont tu ne te ſers que trop pour effrayer mon ame timide : dis-moi enfin, s'il t'eſt poſſible, mais auſſi tendrement que je l'éprouve pour toi, mon cher Béelzébut, je t'adore......

A ce nom fatal, quoique ſi tendrement prononcé, une frayeur mortelle me ſaiſit ; l'étonnement, la ſtupeur, accablent mon ame : je la croirois anéantie, ſi la voix ſourde du remords ne crioit pas au fond de mon cœur. Cependant, la révolte de mes ſens ſubſiſte d'autant plus impérieuſement, qu'elle ne peut-être réprimée par la raiſon. Elle me livre ſans defenſe à mon ennemi : il en abuſe, & me rend aiſément ſa conquête.

Il ne me donne pas le temps de revenir à moi, de réfléchir ſur la faute dont il eſt beaucoup plus l'auteur que le complice. Nos affaires ſont arrangées, me dit-il ſans altérer ſenſiblement ce ton de voix auquel il m'avoit habitué. Tu es venu me chercher : je t'ai ſuivi, ſervi, favoriſé, enfin j'ai fait ce que tu as voulu. Je déſirois ta poſſeſſion, & il falloit, pour que j'y parvinſſe ; que tu me fiſſes un libre abandon de toi-même. Sans doute je dois à quelques artifices la première complaiſance ; quant à la ſeconde, je m'étois nommé : tu ſavois à qui tu

te livrois, & ne faurois te prévaloir de ton ignorance. Déformais notre lien, Alvare, eſt indiſſoluble; mais pour cimenter notre ſociété, il eſt important de nous mieux connoître. Comme je te ſais déjà preſque par cœur, pour rendre nos avantages réciproques, je dois me montrer à toi tel que je ſuis.

On ne me donne pas le temps de réfléchir ſur cette harangue ſingulière; un coup de ſifflet très-aigu part à côté de moi. A l'inſtant l'obſcurité qui m'environne ſe diſſipe; la corniche qui ſurmonte le lambris de la chambre s'eſt toute chargée de gros limaçons: leurs cornes, qu'ils font mouvoir vivement & en manière de baſcule, ſont devenues des jets de lumière phoſphorique, dont l'éclat & l'effet redoublent par l'agitation & l'allongement.

Preſque ébloui par cette illumination ſubite, je jette les yeux à côté de moi; au lieu d'une figure raviſſante, que vois-je? O ciel! c'eſt l'effroyable tête de chameau. Elle articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *Che Vuoi*, qui m'avoit tant épouvanté dans la grotte, part d'un éclat de rire humain plus effrayant encore, & tire une langue déméſurée.....

Je me précipite: je me cache ſous le lit, les yeux fermés, la face contre terre. Je ſentois battre mon cœur avec une force terrible: j'é-

prouvois un ſuffoquement comme ſi j'allois perdre la reſpiration. Je ne puis évaluer le temps que je comptois avoir paſſé dans cette inexprimable ſituation, quand je me ſens tirer par le bras; mon épouvante s'accroît: forcé néanmoins d'ouvrir les yeux, une lumière frappante les aveugle.

Ce n'étoit point celle des eſcargots, il n'y en avoit plus ſur les corniches; mais le ſoleil me donnoit-à-plomb ſur le viſage. On me tire encore par le bras, on redouble: je reconnois Marcos.

Eh! ſeigneur cavalier, me dit-il, à quelle heure comptez-vous donc partir? Si vous voulez arriver à Maravillas aujourd'hui, vous n'avez pas de temps à perdre, il eſt près de midi.

Je ne répondois pas: il m'examine. Comment? vous êtes reſté tout habillé ſur votre lit? vous y avez donc paſſé quatorze heures ſans vous éveiller? Il falloit que vous euſſiez un grand beſoin de repos. Madame votre épouſe s'en eſt doutée; c'eſt, ſans doute, dans la crainte de vous gêner, qu'elle a été paſſer la nuit avec une de mes tantes; mais elle a été plus diligente que nous; par ſes ordres, dès le matin tout a été mis en état dans votre voiture, & vous pouvez y monter. Quant à Madame, vous ne la trouverez pas ici. Nous lui avons

donné une bonne mule ; elle a voulu profiter de la fraîcheur du matin ; elle vous précède, & doit vous attendre dans le premier village que vous rencontrerez sur votre route.

Marcos sort. Machinalement je me frotte les yeux, & passe les mains sur ma tête pour y trouver ce filet dont mes cheveux devoient être enveloppés.. Elle est nue, en désordre, ma cadenette est comme elle étoit la veille : la rosette y tient. Dormirois-je ? me dis-je alors. Ai-je dormi ? serois-je assez heureux pour que tout n'eût été qu'un songe ? Je lui ai vu éteindre la lumière...... Elle l'a éteinte....... La voilà....... Marcos rentre. Si vous voulez prendre un repas, Seigneur cavalier, il est préparé. Votre voiture est attelée.

Je descends du lit ; à peine puis-je me soutenir, mes jarrets plient sous moi. Je consens à prendre quelque nourriture ; mais cela me devient impossible. Alors voulant remercier le fermier & l'indemniser de la dépense que je lui ai occasionnée, il refuse.

Madame, me répond-il, nous a satisfaits & plus que noblement ; vous & moi, seigneur cavalier, avons deux braves femmes. A ce propos, sans rien répondre, je monte dans ma chaise : elle chemine.

Je ne peindrai point la confusion de mes

penſées; elle étoit telle, que l'idée du danger dans lequel je devois trouver ma mère ne s'y retraçoit que foiblement. Les yeux hébêtés, la bouche béante, j'étois moins un homme qu'un automate.

Mon conducteur me réveille. Seigneur cavalier, nous devons trouver madame dans ce village-ci. Je ne lui réponds rien. Nous traverſions une eſpèce de bourgade ; à chaque maiſon il s'informe ſi l'on n'a pas vu paſſer une jeune dame en tel & tel équipage. On lui repond qu'elle ne s'eſt point arrêtée. Il ſe retourne, comme voulant lire ſur mon viſage mon inquiétude à ce ſujet, & s'il n'en ſavoit pas plus que moi, je devois lui paroître bien troublé.

Nous ſommes hors du village, & je commence à me flatter que l'objet actuel de mes frayeurs s'eſt éloigné, au moins pour quelque temps. Ah ! ſi je puis arriver, tomber aux genoux de Dona Mencia, me dis-je à moi-même, ſi je puis me mettre ſous la ſauve-garde de ma reſpectable mère, fantômes, monſtres qui vous êtes acharnés ſur moi, oſerez-vous violer cet aſile ? J'y retrouverai, avec les ſentimens de la nature, les principes ſalutaires dont je m'étois écarté, je m'en ferai un rempart contre vous.

Mais ſi les chagrins occaſionnés par mes

désordres m'ont privé de cet ange tutélaire... ah ! je ne veux vivre que pour la venger sur moi-même. Je m'ensevelirai dans un cloître.... Eh ! qui m'y délivrera des chimères engendrées dans mon cerveau ? Prenons l'état ecclésiastique. Sexe charmant, il faut que je renonce à vous, une larve infernale s'est revêtue de toutes les graces dont j'étois idolâtre; ce que je verrois en vous de plus touchant me rapelleroit....

Au milieu de ces réflexions dans lesquelles mon attention est concentrée, la voiture est entrée dans la grande cour du château. J'entends une voix : C'est Alvare ! c'est mon fils ! Jélève la vue & reconnois ma mère sur le balcon de son appartement.

Rien n'égale alors la douceur, la vivacité du sentiment que j'éprouve. Mon ame semble renaître : mes forces se raniment toutes à la fois. Je me précipite, je vole dans les bras qui m'attendent. Je me prosterne. Ah ! mécriai-je, les yeux baignés de pleurs, la voix entrecoupée de sanglots, ma mère ! ma mère ! je ne suis donc pas votre assassin ? Me reconnoîtrez-vous pour votre fils ? Ah ! ma mère, vous m'embrassez......

La passion qui me transporte, la véhemence de mon action ont tellement altéré mes traits

&

& le son de ma voix, que Dona Mencia en conçoit de l'inquiétude. Elle me relève avec bonté, m'embrasse de nouveau, me force à m'asseoir. Je voulois parler, cela m'étoit impossible; je me jetois sur ses mains en les baignant de larmes, en les couvrant des caresses les plus emportées.

Dona Mencia me considère d'un air d'étonnement: elle suppose qu'il doit m'être arrivé quelque chose d'extraordinaire; elle appréhende même quelque dérangement dans ma raison. Tandis que son inquiétude, sa curiosité, sa bonté, sa tendresse se peignent dans ses complaisances & dans ses regards, sa prévoyance a fait rassembler sous ma main ce qui peut soulager les besoins d'un voyageur fatigué par une route longue & pénible.

Les domestiques s'empressent à me servir. Je mouille mes levres par complaisance. Mes regards distraits cherchent mon frère; alarmé de ne le pas voir: Madame, dis-je, où est l'estimable Dom Juan?......

Il sera bien aise de savoir que vous êtes ici, puisqu'il vous avoit écrit de vous y rendre; mais comme ses lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas si tôt. Vous êtes colonel du régiment qu'il avoit, & le roi

vient de le nommer à une vice-royauté dans les Indes.

Ciel ! m'écriai-je, tout ſeroit-il faux dans le ſonge affreux que je viens de faire ? ...... Mais il eſt impoſſible..... De quel ſonge parlez-vous, Alvare ? ...... Du plus long, du plus étonnant, du plus effrayant que l'on puiſſe faire. Alors, ſurmontant l'orgueil & la honte, je lui fais le détail de ce qui m'étoit arrivé depuis mon entrée dans la grotte de Portici juſqu'au moment heureux où j'avois pu embraſſer ſes genoux.

Cette femme reſpectable m'écoute avec une attention, une patience, une bonté extraordinaires. Comme je connoiſſois l'étendue de ma faute, elle vit qu'il étoit inutile de me l'exagérer.

Mon cher fils, vous avez couru après les menſonges, &, dès le moment même, vous en avez été environné. Jugez-en par la nouvelle de mon indiſpoſition & du courroux de votre frère aîné. Berthe, à qui vous avez cru parler, eſt, depuis quelque temps, détenue au lit par une infirmité. Je ne ſongeai jamais à vous envoyer deux cents ſequins au delà de votre penſion. J'aurois craint, ou d'entretenir vos déſordres, ou de vous y plonger par une libéralité mal entendue. L'honnête écuyer Pimientos

est mort depuis huit mois. Et sur dix-huit cents clochers que possède peut-être M. le Duc de Medina-Sidonia dans toutes les Espagnes, il n'a pas un pouce de terre à l'endroit que vous désignez : je le connois parfaitement, & vous aurez rêvé cette ferme & tous ses habitans.

Ah ! Madame, repris-je, le muletier qui m'amène a vu cela comme moi ; il a dansé à la noce.

Ma mère ordonne qu'on fasse venir le muletier; mais il avoit dételé en arrivant, sans demander son salaire.

Cette fuite précipitée qui ne laissoit point de traces, jeta ma mère en quelques soupçons. Nugnés, dit-elle à un page qui traversoit l'appartement, allez dire au vénérable Dom Quebracuernos que mon fils Alvare & moi l'attendons ici.

C'est, poursuivit-elle, un docteur de Salamanque; il a ma confiance, & la mérite ; vous pouvez lui donner la vôtre. Il y a dans la fin de votre rêve une particularité qui m'embarrasse; dom Quebracuernos connoît les termes, & définira ces choses beaucoup mieux que moi.

Le vénérable ne se fit pas attendre; il en imposoit même avant de parler, par la gravité de son maintien. Ma mère me fit recommencer

devant lui l'aveu ſincère de mon étourderie ; & des ſuites qu'elle avoit eues. Il m'écoutoit avec une attention mêlée d'étonnement, & ſans m'interrompre. Lorſque j'eus achevé, après s'être un peu recueilli, il prit la parole en ces termes :

Certainement, ſeigneur Alvare, vous venez d'échapper au plus grand péril auquel un homme puiſſe être expoſé par ſa faute. Vous avez provoqué l'eſprit malin, & lui avez fourni, par une ſuite d'imprudences, tous les déguiſemens dont il avoit beſoin pour parvenir à vous tromper & à vous perdre. Votre aventure eſt bien extraordinaire, je n'ai rien lu de ſemblable dans la *démonomanie de Bodin*, ni dans le *monde enchanté de Bekker*. Et il faut convenir que depuis que ces grands hommes ont écrit, notre ennemi s'eſt prodigieuſement raffiné ſur la manière de former ſes attaques, en profitant des ruſes que les hommes du ſiècle employent réciproquement pour ſe corrompre. Il copie la nature fidèlement & avec choix ; il emploie la reſſource des talens aimables, donne des fêtes bien entendues, fait parler aux paſſions leur plus ſéduiſant langage ; il imite même, juſqu'à un certain point, la vertu. Cela m'ouvre les yeux ſur beaucoup de choſes qui ſe paſſent ; je vois d'ici bien des

grottes, plus dangereuſes que celles de Portici, & une multitude d'obſédés, qui malheureuſement ne ſe doutent pas de l'être. A votre égard, en prenant des précautions ſages pour le préſent & pour l'avenir, je vous crois entièrement délivré. Votre ennemi s'eſt retiré, cela n'eſt pas équivoque. Il vous a ſéduit, il eſt vrai; mais il n'a pu parvenir à vous corrompre; vos intentions, vos remords vous ont préſervé, à l'aide des ſecours extraordinaires que vous avez recus : ainſi ſon prétendu triomphe & votre défaite n'ont été, pour vous & pour lui, qu'une *illuſion*, dont le repentir achevera de vous laver. Quant à lui, une retraite forcée a été ſon partage : mais admirez comme il a ſu la couvrir, & laiſſer en partant le trouble dans votre eſprit, & des intelligences dans votre cœur, pour pouvoir renouveller l'attaque, ſi vous lui en fourniſſez l'occaſion. Après vous avoir ébloui, autant que vous avez voulu l'etre, contraint à ſe montrer à vous dans toute ſa difformité, il obéit en eſclave qui prémédite la révolte; il ne veut vous laiſſer aucune idée raiſonnable & diſtincte, mêlant le groteſque au terrible; le puéril de ſes eſcargots lumineux à la découverte effrayante de ſon horrible tête; enfin le menſonge à la vérité, le repos à la veille; de manière que votre eſprit

confus ne distingue rien, & que vous puissiez croire que la vision qui vous a frappé étoit moins l'effet de sa malice, qu'un réve occasionné par les vapeurs de votre cerveau; mais il a soigneusement isolé l'idée de ce fantôme agréable dont il s'est long-temps servi pour vous égarer; il la rapprochera, si vous le lui rendez possible. Je ne crois pas cependant que la barrière du cloître ou de notre état soit celle que vous deviez lui opposer. Votre vocation n'est point assez décidée; les gens instruits par leur expérience sont nécessaires dans le monde. Croyez-moi, formez des liens légitimes avec une personne du sexe; que votre respectable mère préside à votre choix; & dût celle que vous tiendrez de sa main avoir des graces & des talens célestes, vous ne serez jamais tenté de la prendre pour le diable.

Fin du diable amoureux.



LES

LUTINS

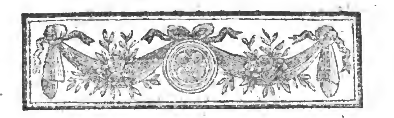
DU CHATEAU

DE KERNOSY,

NOUVELLE HISTORIQUE

De Madame la Comtesse DE MURAT.


Digitized by Google



LES

LUTINS

DU CHATEAU

DE KERNOSY,

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIERE PARTIE.

La vicomteſſe de Kernoſy paſſoit preſque toute l'année dans ſon château, qu'elle eſtimoit comme le plus charmant ſéjour de toute la Bretagne. C'eſt un fief noble, dont ſes ancêtres ont ſucceſſivement porté le nom, où elle-même a été élevée dès ſa plus tendre jeuneſſe, & dont la ſituation avantageuſe offre de tous côtés quelque choſe de ſingulier, fort agréable à la vue. Ses deux nièces, toutes deux très-aimables & jeunes, demeuroient dans ce lieu

avec elles & trouvoient bien triste de passer leurs beaux jours dans une demeure si solitaire, si éloignée du commerce du monde, distante de dix lieues de la ville la plus prochaine, & d'un quart de lieue du village.

Ce château est un bâtiment à l'antique, qui conserve pourtant un air de grandeur: d'abord on y voit des portes de fer, de grosses tours, des fossés profonds, des ponts-levis à demi-rompus; ensuite de grandes galeries sans aucun ornement, des salles & des chambres spacieuses, dont les fenêtres sont si étroites, que le jour n'y peut entrer qu'imparfaitement; l'herbe y croît en été aussi haute qu'en pleine campagne; enfin ce château est précisément sur le modèle de ceux où l'on dit qu'il revient des esprits. C'étoit aussi l'opinion commune de ce pays-là: on en comptoit depuis plus de cent ans des choses merveilleuses. Mesdemoiselles de Kernosy savoient, dès leur enfance, toutes les histoires des *lutins* de ce château, leurs gouvernantes leur en avoient fait mille fois le récit; mais quoiqu'elles eussent presque toujours demeuré dans ce lieu, elles n'avoient jamais rien vu ni entendu qui pût leur persuader qu'il y eût quelque vérité à cette croyance vulgaire.

Un soir que la vieille vicomtesse s'étoit

couchée de fort bonne heure, mesdemoiselles de Kernosy se retirèrent dans leur chambre, & s'assirent auprès du feu, ne voulant pas se mettre si-tôt au lit.

Voilà un temps bien agréable pour être à la campagne, dit mademoiselle de Kernosy, en entendant le vent qui siffloit dans les fenêtres; en vérité je ne puis résister à l'ennui mortel que ma tante nous donne. Vous avez raison, ma sœur, dit mademoiselle de Saint-Urbain (c'étoit le nom de la cadette), je suis au désespoir d'être ici, & mon désespoir augmente, ajouta t-elle en souriant, quand je songe qu'à Paris on court le bal à l'heure qu'il est, pendant que nous sommes dans ce maudit château assiégé par la neige, & sans aucuns plaisirs.

Cette charmante fille alloit faire un détail de tous les agrémens de Paris pendant le carnaval; mais mademoiselle de Kernosy se leva tout à coup de dessus son fauteuil, en faisant un grand cri. Qu'avez-vous, ma sœur? lui dit-elle, tout étonnée de son action. Voyez, voyez, reprit Kernosy tout effrayée. Saint-Urbain regarda, & vit une lettre attachée à une petite chaîne d'argent, qui descendoit par la cheminée, & on la tenoit à une distance assez élevée pour empêcher que le feu ne prît au papier. Quoi, dit Saint-Urbain, c'est un billet qui vous

effraye si fort ? J'ai cru que vous aviez des visions épouvantables. Voyons, continua-t-elle en prenant les pincettes, pour attraper le billet, sans se brûler ; voyons promptement ce que cela signifie. Comment, dit Kernosy, vous allez prendre ce papier ? Vous n'y pensez pas. Laissez cela, ma sœur, je vous en prie, & appelons quelqu'un. Appelons donc ma tante, reprit Saint-Urbain ; elle fera peur à l'esprit. Ne riez point, dit Kernosy, j'ai une frayeur épouvantable. Mais de quoi ? reprit Saint-Urbain ; vous voyez bien que l'esprit n'est pas céans, puisqu'il prend la peine de nous écrire. En achevant ces paroles, elle prit le papier avec des pincettes, & l'ouvrit dans le moment même, malgré Kernosy, qui mouroit de peur. L'écriture de l'esprit est fort lisible, dit Saint-Urbain en regardant ce billet. Voyons un peu ce qu'il veut nous dire ; elle le lut, & y trouva ces paroles :

B I L L E T.

Vous êtes toutes deux trop aimables pour demeurer toujours seules dans un lieu aussi solitaire que celui-ci : on ne peut vous avoir vues, & n'avoir pas le cœur sensible à vos beautés & à vos ennuis. chargez-nous du soin de vos plaisirs, & l'on fera

de son mieux pour vous réjouir. On y parviendroit sans doute, si des cœurs tendres & fidèles vous paroissoient dignes de votre attention.

LES LUTINS DU CHATEAU.

Qu'est-ce que tout ceci ? dit mademoiselle de Kernosy, qui avoit eu le temps de se rassurer un peu. Je ne sais, répondit Saint-Urbain, mais on nous promet des plaisirs & des amans fidèles; je suis d'avis que nous acceptions le marché.

Kernosy n'osoit faire un pas dans sa chambre, & Saint-Urbain ayant regardé dans la cheminée, ne vit plus la petite chaîne; elle le dit à sa sœur. Elle a disparu ! s'écria Kernosy; appelons du monde. Dans ce moment, un lumignon de la bougie auprès de laquelle étoit le billet, tomba sur ce papier, déjà fort sec d'avoir été suspendu quelque temps dans la cheminée; le feu y prit facilement, & le consuma avec assez de promptitude.

Cet accident, très-naturel, fit presque évanouir Kernosy, & Saint-Urbain même perdit toute assurance; elle appela leurs femmes de chambre, qui couchoient dans une tour fort proche, & qui accoururent. Saint-Urbain leur dit tout effrayée, que sa sœur venoit de se

trouver mal ; elles attribuèrent sa frayeur à cet évanouissement ; aussi-tôt on jeta de l'eau sur le visage de mademoiselle de Kernosy, on la mit au lit, & peu de temps après elle se trouva beaucoup mieux; mais elle ordonna à ses femmes de demeurer dans sa chambre ; Saint-Urbain se coucha auprès d'elle, pour être plus assuré si elles entendoient encore quelque chose.

Vous avez bien fait, dit Kernosy tout bas à sa sœur, de ne rien dire à nos femmes de la peur que nous avons eue, cela se seroit répandu demain ; & comme nous n'avions plus ce billet, on nous auroit prises pour des visionnaires. Saint-Urbain convint qu'il ne falloit point parler de leur aventure ; enfin le jour les ayant rassurées, elles s'endormirent.

L'une & l'autre ne furent éveillées qu'à midi, par le bruit d'un carrosse & des chevaux que l'on entendoit dans la cour du château. Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Kernosy ; c'est peut-être des plaisirs que le lutin nous envoie, répondit Saint-Urbain. Oh ! ma sœur, reprit Kernosy, je ne suis pas encore bien remise de ma frayeur ; oublions, s'il se peut, le lutin. Dans ce moment, une des femmes de la vicomtesse entra, & leur apprit qu'une troupe de comédiens venoit d'arriver ; qu'ils

avoient apporté une lettre à madame la vicomtesse, qu'elle l'avoit lue, & qu'ensuite elle avoit dit à ces comédieus de rester au château.

Comment, dirent-elles en se levant, notre tante veut bien qu'ils demeurent; il faut que quelque puissance supérieure s'en mêle. A peine avoit-elle achevé ces mots, qu'on entendit encore du bruit dans la cour; elles envoyèrent demander ce que c'étoit, & on leur vint dire que c'étoit une troupe de violons & de musiciens qui venoient d'arriver. Alors Saint-Urbain dit à sa sœur, en la prenant sous le bras; allons voir la physionomie de ces gens-là. Elles allèrent à la chambre de la vicomtesse, qui leur dit, dès qu'elles furent entrées, avec un air riant qu'elles ne lui avoient jamais vu: eh bien, mesdemoiselles, vous plaindrez-vous encore de l'ennui que vous avez dans ce pays-ci? Voilà, ce me semble, assez de divertissemens qui vous viennent. Qu'avez-vous donc, dit-elle en regardant l'effrayée Kernosy? vous voilà de mauvaise humeur à contre-temps. Je me suis trouvée mal cette nuit, dit Kernosy, mais je crois que ce ne sera rien. Eh! de quel pays, ma tante, dit Saint-Urbain, nous arrivent tant de plaisirs? Vous êtes trop curieuse, répondit la vicomtesse avec un air froid; laissez-moi seule, j'ai

affaire : allez voir les préparatifs que l'on fait pour ce soir. Ma tante est assurément la confidente des lutins, dit Saint-Urbain tout bas à sa sœur ; vous voyez qu'elle leur garde le secret. Elles passèrent dans une grande salle, où elles trouvèrent des ouvriers occupés à dresser un théâtre & à rajuster des décorations qui leur parurent assez belles & assez bien entendues ; de-là elles allèrent à la chapelle du château faire leur prière ; & quelque temps après, on les vint querir pour dîner. Dès qu'elles furent sorties de table, elles retournèrent dans leur chambre quitter leur négligé, & s'habiller pour faire honneur à la compagnie. Saint-Urbain trouva dans sa poche un billet ; elle le lut à Kernosy. Voici ce qu'il contenoit :

BILLET.

Vous voyez que nous vous tenons parole ; nous cherchons à vous divertir, & nous avons trouvé le secret d'adoucir l'humeur insupportable de votre tante. L'évanouissement de mademoiselle de Kernosy nous a donné beaucoup d'inquiétude : n'ayez point de peur ; l'amour ne doit jamais effrayer, quand on est jeune & belle.

Les lutins sont bien galans, dit-elle en achevant

achevant la lecture de ce billet; mais celui-ci ne m'épouvante point ; il n'eſt pas venu ſeul comme l'autre, & on peut l'avoir mis dans ma poche pendant que je regardois travailler ce peintre qui raccommodoit une décoration. Voyons ce que tout ceci deviendra ; mais prenons garde que le feu ne ſe mette à ce billet comme au premier, qui nous a tant effrayées ; il faut le ſerrer ſous la clef, peut-être quelque jour en reconnoîtrons-nous l'écriture. Les deux ſœurs employèrent le reſte de la journée à leur ajuſtement; & leur beauté, avec ce petit ſecours, étoit ſi ſurprenante, qu'on les trouva dignes d'aller briller dans les plus ſuperbes fêtes du monde.

Mademoiſelle de Kernoſy étoit blonde; elle avoit le teint d'une blancheur éclatante, le tour du viſage agréable, & de grands yeux bleus perçans juſqu'au fond de l'ame ; un ſourire gracieux découvroit de belles dents, & même augmentoit l'éclat de ſa bouche, dont les lèvres étoient d'une couleur auſſi vive que le corail ; ſa gorge & ſes mains relevoient encore tous ces avantages de la nature, & tant de beautés ſans doute pouvoient cauſer de l'amour ; mais ſa taille avantageuſe, accompagnée d'un air noble, impoſoit de telle ſorte, qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec des ſen-

timens de respect; & l'égalité de son esprit faisoit qu'on remarquoit dans toutes ses paroles une justesse qu'on ne sauroit acquérir que par la pratique du monde & une parfaite connoissance des belles-lettres.

La jeune Saint-Urbain avoit le visage rond, le teint fin, mais un peu plus brun que celui de sa sœur; ses cheveux étoient noirs, & ses yeux de la même couleur, bien fendus & d'une vivacité surprenante; sa bouche, petite & gracieuse, renfermoit de belles dents, blanches comme l'ivoire, & parfaitement bien rangées; un air aisé, répandu sur toute sa personne, n'empêchoit pas qu'on ne remarquât en elle un port majestueux à la danse comme à la promenade; & quoiqu'elle ne fût pas si grande que Kernosy, sa taille étoit d'une proportion si admirable, qu'on auroit eu de la peine à se déterminer pour le choix entre l'une & l'autre des deux sœurs. Ses manières, engageantes naturellement, & enjouées, inspiroient la joie dans les cœurs, dès qu'elle paroissoit. Elle avoit la repartie prompte & pleine d'esprit; bien souvent même elle savoit animer une conversation languissante par quelque chose de hardi qu'elle avançoit brusquement. D'abord on eût dit qu'elle le faisoit sans réflexion; mais elle soutenoit son discours par des raisons si solides,

qu'il ne lui eſt jamais rien échappé qui ne fût de bon ſens, qui ne fît plaiſir, & qui ne fût digne de ſa naiſſance.

Ces deux charmantes ſœurs n'étoient pas encore ſorties de leur chambre, lorſqu'on leur vint dire qu'un homme à cheval venoit d'annoncer à madame la vicomteſſe, que ce jour même trois dames du voiſinage devoient arriver à ſon château. Tant mieux, dit Saint-Urbain, j'en trouverai la comédie plus agréable, s'il y a beaucoup de ſpectateurs; ſachons donc le nom de ces dames. C'eſt, répondit une de leurs femmes, la marquiſe de Briance, la comteſſe de Salgue, & la baronne de Sugarde. Voilà très-bonne compagnie, dit mademoiſelle de Kernoſy; mais il me ſemble que cela ſeroit encore mieux, ſi les frères de la marquiſe de Briance étoient en ce pays-ci. Ils n'y reviendront pas ſi-tôt; quand on eſt à Paris, environné de plaiſirs, on ſe ſouvient rarement des dames qu'on a laiſſées en province. C'eſt ſelon, dit Saint-Urbain en riant; croyez-vous que le comte & le chevalier de Livry trouvent dans cette ville beaucoup de dames plus aimables que nous? Je me ſouviens bien que nous n'y en trouvâmes pas un grand nombre, il y a ſix mois.

L'équipage de la marquiſe entrant alors

dans la cour, obligea les deux sœurs de descendre pour aller au devant d'elle. Madame la vicomtesse étoit accourue la première, parée comme une jeune personne; son habit, qu'elle assuroit être amaranthe brun, étoit de velours couleur de feu très-vif. Les dames montèrent à son appartement, & parurent étonnées de voir un théâtre qu'on achevoit d'élever dans la grande salle. Une troupe de comédiens est arrivée ici ce matin, dit la vicomtesse, & je les ai retenus pour divertir mes nièces pendant ce carnaval. On loua sa complaisance, & toute la compagnie entra dans sa chambre.

La vicomtesse avoit près de soixante ans; elle vouloit être belle, quoiqu'elle ne l'eût pas même été pendant sa première jeunesse. Jamais femme n'a été d'une humeur si difficile; elle étoit fort riche, veuve depuis cinq ans, & le dessein qu'elle avoit de se remarier ne s'étant pas encore exécuté, parce qu'elle n'avoit trouvé personne, disoit-elle, qui sût assez bien aimer; elle auroit voulu un héros comme Amadis; Galaor lui paroissoit trop volage; Alexandre n'aimoit pas assez tendrement, & César avoit un trop grand nombre de maîtresses. Enfin elle cherchoit un Amadis, & n'en ayant point trouvé en Bretagne, elle avoit fait un voyage à Paris, où n'en trouvant pas davan-

tage, elle retourna à son château, attendant que la fortune lui envoyât un chevalier digne d'être son amant. Comme elle étoit riche, de grande qualité, & qu'elle possédoit les plus belles terres de la province, quantité de grands seigneurs de ce pays s'empressèrent auprès d'elle; mais il est aisé de juger comment une personne, qui vouloit absolument un héros, trouvoit peu galans, les provinciaux qui parloient d'abord de mariage.

Mesdemoiselles de Kernosy étoient soumises à cette capricieuse personne; elles avoient perdu leur mère dès leur enfance; leur père, en mourant, les avoit obligées, par son testament, à demeurer sous la tutelle de la vicomtesse sa belle sœur, & ces aimables filles, depuis quatre ans, étoient auprès d'elle.

La vicomtesse ne se pressoit point de les marier; elle avoit refusé tous les partis qui s'étoient présentés, quoiqu'il y en eût de fort avantageux; l'un n'avoit pas assez de valeur, l'autre étoit mal fait, l'autre n'étoit pas d'un âge sortable; enfin il ne s'en trouvoit point à son gré. Cependant elle jouissoit paisiblement du bien considérable des deux nièces.

Cette capricieuse aimoit à faire la grande dame sur son palier; la manière dont elle reçut la compagnie marquoit assez que la dépense

ne l'étonnoit pas. Elle ordonna, pendant la conversation, qu'on préparât une collation, où tout ce qu'il y avoit de plus exquis pour la saison dans le château, fut servi. Ses ordres furent si ponctuellement exécutés, que tout se trouva prêt pour la comédie dans le moment que chacun se levoit de table.

Toutes les dames passèrent dans la salle; elles y trouvèrent un petit théâtre bien éclairé: la décoration représentoit une chambre magnifique; enfin toutes les personnes de distinction & de même sexe prirent leurs places. Les domestiques de la vicomtesse, & tous les habitans des environs qui étoient accourus au bruit de la fête, composèrent un parterre fort aisé à contenter. Huit violons & quatre hautbois jouèrent l'ouverture, & les comédiens commencèrent la pièce qu'on nomme l'*esprit follet*.

Elle fut assez bien jouée; & comme elle avoit beaucoup de rapport à l'aventure de la nuit, les deux sœurs se regardèrent plusieurs fois, mais elles ne se purent rien dire; la marquise de Briance & la comtesse de Salgue étoient placées entre elles. A la fin de la comédie, l'orchestre joua des morceaux excellens du triomphe de l'amour.

On passa dans une salle prochaine, où l'on

servit un magnifique souper; la vicomtesse l'avoit ordonné, & c'étoit la seule chose qu'elle entendoit bien. La conversation fut vive; la baronne & Saint-Urbain disoient qu'il manquoit un bal aux plaisirs de cette journée, elles soutenoient encore leur thèse avec chaleur, quand on aperçut un valet de chambre qui vint parler à madame la vicomtesse. Allons, mesdames, leur dit-elle un moment après que le repas fut fini, passons, s'il vous plaît, dans la petite galerie : la compagnie fut également surprise d'y trouver des lustres allumés, des violons, des hautbois, & plusieurs troupes de masques. Il y en avoit de fort bonne mine, que ces dames crurent n'avoir point vus parmi les acteurs qui avoient représenté l'esprit follet.

Un d'eux, vêtu à la grecque, vint prendre la vicomtesse, qui commença le bal par une courante; elle l'acheva, en disant qu'elle réussiroit beaucoup mieux au menuet & autres danses moins sérieuses.

Kernosy & Saint-Urbain firent des merveilles; on n'a jamais vu plus de légereté & de justesse. Leurs danses furent accompagnées de toutes les graces que les Bretonnes y savent donner. Le masque vêtu à la grecque ne quittoit presque point la vicomtesse, au grand

étonnement de ses pièces. Cependant un joli masque s'approcha de mademoiselle de Kernosy ; son habit étoit de velours noir, fait à l'espagnole ; il avoit des plumes couleur de feu à son chapeau ; sa taille étoit belle ; il venoit de danser, & la délicatesse de ses pas, accompagnée d'une légereté surprenante, avoit charmé tout le monde.

Les lutins du château sont bien malheureux, dit-il à Kernosy, de vous avoir épouvantée ; mais vous êtes si belle ce soir, qu'ils peuvent se flatter que votre santé est parfaite. Kernosy voulut sortir de sa place, entendant encore parler des lutins. L'espagnol, en l'arrêtant, lui dit: Demeurez un moment, je vous prie ; je vous expliquerai l'aventure de la nuit passée. Il leva son masque, & Kernosy le reconnoissant pour le comte de Livry, frère de la marquise de Briance, fut à peu près aussi surprise que si elle eût vu le lutin dont l'événement lui avoit fait perdre la connoissance.

Ce mouvement précipité fut pourtant bien différent de celui de la peur ; elle ne songea plus à s'en aller. Quoi ! c'est vous, comte ? lui dit-elle. Eh ! quelle raison vous fait paroître sous ce déguisement, dans un lieu où vous pouvez être comme madame votre sœur ? J'ai

trop de choſes à répondre aux queſtions que vous me faites, répondit le comte, pour oſer le faire ici, & cependant je meurs d'impatience de vous éclaircir; faites-moi la grace d'entrer, en ſortant d'ici, dans la chambre de ma ſœur. Irez-vous, mademoiſelle? continua-t-il, voyant que Kernoſy rêvoit profondément; puis-je me flatter de vous voir un quart-d'heure ſans témoins ſuſpects? Que j'ai de choſes à vous dire! La marquiſe eſt trop de mes amies, répondit Kernoſy en rougiſſant, pour que je refuſe d'aller m'éclaircir avec elle de tout ce qui ſe paſſe ici.

La vicomteſſe vint alors prendre l'eſpagnol pour danſer, & interrompit cette converſation. Kernoſy avoit bien envie de faire part à Saint-Urbain de ſon aventure; mais elle ne douta pas qu'elle n'en fût inſtruite, quand elle vit à genoux auprès d'elle un petit maſque vêtu en Scaramouche, qui jouoit à merveille de la guitare; ſa taille étoit fine & parfaitement belle; une grande quantité de cheveux noirs, naturellement friſés, le fit aiſément reconnoître par Kernoſy pour le chevalier de Livry: elle lui laiſſa le ſoin d'apprendre à Saint-Urbain qui étoient les lutins du château.

Le bal ne finit qu'après minuit: auſſi-tôt

madame de Kernosy conduisit la comtesse à son appartement. Saint-Urbain mena la baronne dans le sien, & Kernosy, qui étoit depuis long-temps amie de la marquise, l'accompagna jusques dans sa chambre. Saint-Urbain avoit trop d'impatience de retrouver la compagnie, qu'elle savoit être dans la chambre de la marquise, pour s'amuser avec la baronne; elle fit peu de complimens, & vint du même pas les joindre. A peine étoit-elle entrée, que le comte & le chevalier de Livry, qui avoient promptement changé d'habits, arrivèrent.

La conversation fut d'abord tumultueuse; on se fit mille questions, sans se donner le temps d'y répondre; mais enfin Kernosy ayant prié le comte de l'éclaircir parfaitement du dessein qui les faisoit venir *incognito* dans un lieu où tout le monde étoit de leurs amis; comme il n'y avoit personne de suspect dans la chambre, chacun ayant pris sa place auprès du feu, le comte commença ainsi son récit:

Il y a un an que nous eûmes l'honneur de vous voir, pour la première fois, dit-il en s'adressant à mademoiselle de Kernosy; on se souvient long-temps d'une vue si charmante: vous vîntes chez ma sœur avec madame votre tante; nous arrivions de l'armée, mon frère

& moi, & nous n'avions alors de passion que celle d'aller à Paris passer le temps que nous pouvions être éloignés de nos régimens. Le plaisir de vous voir nous fit changer de dessein; nous ne pensâmes plus qu'à demeurer dans un pays où nous ne croyions pas, en arrivant, passer huit jours sans mourir d'ennui. Je pris la liberté de déclarer ce que je pensois à mademoiselle de Kernosy, & je ne doutai pas que le chevalier ne s'expliquât aussi à mademoiselle de Saint-Urbain.

Cela n'est pas de votre narration, M. le comte, interrompit Saint Urbain en souriant; il faut bien que vous laissiez quelque chose à dire au chevalier, s'il lui prend en fantaisie de conter aussi ses aventures. La marquise rit de l'imagination de Saint-Urbain; & Kernosy ayant prié le comte de continuer, il reprit ainsi:

Je ne parlerai donc plus de mademoiselle de Saint-Urbain, puisqu'elle me le défend. Mademoiselle de Kernosy reçut les marques de mon respectueux attachement avec une froideur capable de glacer tout autre cœur que le mien: je continuai de lui marquer mon respect & ma tendresse; mais elle n'en fut que foiblement touchée.

Si mademoiselle de Saint-Urbain me le per-

mettoit, continua-t-il en riant, je dirois que le chevalier étoit ou plus heureux ou plus amoureux que moi; car il est certain qu'il paroissoit plus content. Vous jugez sur de foibles apparences, interrompit Saint-Urbain; vous êtes bien heureux que j'entende raillerie. Je prétends conter aussi, reprit le chevalier, & l'on verra si je ne saurai pas faire des réflexions à mon tour.

Taisez-vous, chevalier, dit la marquise, je veux apprendre dans ce récit mille choses que je ne sais pas encore. Des affaires indispensables, continua le comte, nous rappelant à la cour, nous fûmes obligés de partir, & jamais je n'ai senti une pareille tristesse. Mesdemoiselles de Kernosy étoient retournées chez elles, madame leur tante les avoit emmenées le jour que je reçus la cruelle lettre qui me forçoit à quitter ce pays-ci. Je me flattai que j'aurois du moins la satisfaction de dire adieu à mademoiselle de Kernosy; mais ma sœur m'apprit que madame la vicomtesse ne souffriroit pas que des gens de notre âge allassent rendre des visites à ses aimables nièces.

Madame la marquise se souvient bien de l'empressement avec lequel je la priai de me mener chez madame de Kernosy; mais elle avoit un peu de fièvre, & elle fut inflexible

à mes prières. J'étois malade, dit la marquise, &, je veux bien vous l'avouer, je craignis que si vous revoyiez de si aimables personnes, votre devoir ne fût ralenti par votre amour. Nous partîmes donc, le chevalier & moi, reprit le comte, & nous ne nous dîmes pas quatre mots pendant le chemin. J'écrivis à mademoiselle de Kernosy en partant, & je laissai un valet de chambre pour lui faire tenir sûrement ma lettre. Le chevalier le chargea d'une de sa part pour mademoiselle de Saint-Urbain; nous attendîmes son retour à Paris avec impatience. Enfin il arriva, & nous assura qu'il avoit donné nos lettres, & que mesdemoiselles de Kernosy n'avoient pas voulu y faire de réponses.

Peu de jours après, ce valet de chambre disparut, & emmena un de nos chevaux. Cette action nous fit douter qu'il eût rendu fidèlement nos lettres; nous songions à nous en éclaircir nous-mêmes, quand tous les colonels reçurent ordre de se rendre à leurs régimens: il fallut obéir, cette province étoit trop éloignée pour pouvoir y passer chemin faisant, & nous n'avions point de temps à nous. Nous partîmes, accablés de chagrin, & j'emportai dans mon cœur la belle idée que mademoiselle de Kernosy y avoit laissée.

J'écrivis à ma sœur, pour la prier de savoir, s'il se pouvoit, ce qu'étoient devenues nos lettres ; elle me manda qu'elle ne pouvoit nous en informer, parce que madame de Kernosy étoit allée à Paris, & y avoit mené ses deux aimables nièces. Ce contre-temps de partir de Paris, précisément quand ces charmantes personnes y arrivoient, augmenta ma douleur.

En arrivant à l'armée, nous trouvâmes Tadillac, qui est mon parent très-proche, galant homme, d'une figure très-aimable, & d'une humeur fort réjouissante ; nous nous voyions souvent, nous lui contâmes nos chagrins, en lui faisant connoître le caractère de madame la vicomtesse ; il chercha les moyens pour aborder ce château, sans l'effrayer ; & après avoir bien imaginé, il s'arrêta au dessein de s'en faire aimer.

Il n'est pas riche, l'espérance du bien de madame de Kernosy lui plut ; il me pria sérieusement de l'aider dans cette affaire, qu'en reconnoissance il faciliteroit mon bonheur. Je lui appris que la vicomtesse n'avoit pu se résoudre à se remarier, parce qu'elle n'avoit point trouvé de héros ni de cœurs qui sussent aimer avec délicatesse.

Laissez moi faire, reprit le baron de Tadil-

lac, je paroîtrai devant elle en héros de roman, & j'aurai encore plus de délicatesse qu'elle n'en imagine. Il n'y aura pas grand mal, ajouta-t'il, de pousser la chose dans le ridicule, cela n'en sera que plus conforme à nos amours.

Ce projet nous amusa toute la campagne; le baron s'en réjouissoit, & moi j'étois véritablement inquiet, parce que j'étois véritablement amoureux. On mit les troupes en quartier d'hiver, & nous partîmes enfin pour revenir en ce pays ci, avec une joie incroyable. Nous arrivâmes, il y a dix jours, chez ma sœur; il étoit minuit: nous défendîmes à nos gens de parler de notre arrivée; je demandai à madame la marquise de vos nouvelles avec un empressement qui lui fit juger que mon amour ne s'étoit pas affoibli par l'absence.

Nous concertâmes avec le baron, pour voir comment nous pourrions avoir accès dans ce château; il alla chercher des comédiens à Rennes, & des musiciens; il les amena en diligence chez ma sœur; & pendant ce temps-là, ayant gagné un de vos domestiques, il me fut facile, au retour du baron, de faire cette folie, qui effraya tant mademoiselle de Kernosy.

On fit un petit trou au plancher d'en haut, pour passer le billet & la petite chaîne. Le ba-

ron écrivit ce billet, parce qu'on ne connoiſſoit pas ſon écriture; il exécuta fort bien l'entrepriſe, & je fus au déſeſpoir, quand je compris, par le bruit que nous entendîmes, que mademoiſelle de Kernoſy s'étoit trouvée mal. J'aurois été ſur le champ lui demander pardon de notre folie, ſi je n'avois craint de me découvrir à ſes femmes que nous entendîmes dans ſa chambre, & qui n'en ſortirent plus.

Nous allâmes rejoindre nos gens à un village qui eſt à deux lieues d'ici; nous en avons fait partir ce matin les comédiens; un d'entre eux a préſenté une lettre du baron à madame de Kernoſy. Voici ce qu'elle contenoit:

L'AMANT INCONNU A LA BELLE VICOMTESSE DE KERNOSY.

Je vous vis à Paris il y a ſix mois, madame: quelle vue! mon cœur ne la peut oublier; je vous ſuivis à tous les ſpectacles; mais auſſi reſpectueux amant que je ſuis tendre & fidèle, je n'oſai vous déclarer mon amour. Mon devoir me rappela à l'armée; je ſuivis la gloire avec plaiſir, parce que je ſais que vous l'aimez. L'amour me rappelle auprès de vous. Je viens donc, madame, pour tâcher de me rendre digne de vous plaire, par mes ſoins & par mon attachement: l'amour veut être environné de

jeux

jeux & de plaisirs ; trouvez bon que cette troupe de comédiens vous divertisse ; je me rendrai ce soir auprès de vous.

Madame de Kernosy, continua le comte, a été charmée de cette lettre; elle a fait demeurer la troupe de comédiens dans le château ; nous y sommes arrivés déguisés avec les musiciens ; une heure après, le baron a mis adroitement une lettre dans la poche de mademoiselle de Saint-Urbain, pendant qu'elle regardoit achever le théâtre.

Voilà quelle a été l'aventure qui vous a donné quelque inquiétude ; ma sœur a bien voulu nous favoriser de sa présence & de celle des deux dames qu'elle a amenées avec elle, qui pourtant ne savent pas nos desseins. Le baron, vêtu à la grecque, a fait ce soir exactement sa cour à madame la vicomtesse ; il m'a dit en sortant, avec sa gravité ordinaire, je vois bien qu'en Bretagne je pourrois passer pour un héros. Il n'a pas voulu s'expliquer davantage ; mais il doit se rendre ici, pour nous apprendre le succès de son amour.

Il me semble que tout favoriseroit nos vœux, si mademoiselle de Kernosy & son aimable sœur nous permettoient d'espérer qu'elles ne nous seront point contraires, si l'on peut

porter madame la vicomteſſe de Kernoſy à nous accorder l'honneur de ſon alliance.

Mademoiſelle de Kernoſy, qui avoit toujours conſervé un tendre ſouvenir pour le comte, lui répondit fort obligeamment; Saint-Urbain fit ſa réponſe avec la même honnêteté au chevalier, qui lui parloit tout bas, & à qui elle apprit qu'elle ni ſa ſœur n'avoient pas reçu leurs lettres.

On commençoit à s'éclaircir là-deſſus, lorſque le baron entra dans la chambre, encore vêtu à la grecque : il étoit bien fait; il n'avoit que dix-neuf ans; ſon viſage étoit très-agréable, & il avoit une belle tête blonde. Comment, lui dit le comte en lui voyant encore ſon habit de maſque, courez vous le bal? Non, dit le baron, mais je courrai bientôt les champs; encore deux converſations comme celle que je viens d'avoir, & c'eſt une affaire faite: mais, en récompenſe, ſi je perds l'eſprit, le cœur y gagne beaucoup; car j'ai les plus beaux ſentimens du monde. Madame de Kernoſy m'a aſſuré qu'elle n'en a jamais lu de ſi délicats & de ſi tendres.

Mais pourquoi, dit le chevalier, être encore vêtu comme un fou? Un bon ſurtout, par le temps qu'il fait, ſeroit bien mieux que cette vieille broderie. Non pas, s'il vous plaît, di-

le baron ; un amant vêtu à la grecque a d'autres charmes aux yeux de la vicomtesse, qu'un amant simplement habillé à la françoise ; elle m'a même comparé d'abord à Alcibiade.

Vous êtes trop fou de la moitié, baron, dit la marquise ; mais allons au fait. A quoi en êtes-vous ? J'en suis à l'espérance, reprit le baron ; on me permet d'en prendre beaucoup, & je resterai ici pour me rendre digne de cet honneur. Il faudra que ces messieurs, continua le baron en regardant le comte & le chevalier, arrivent ici comme s'ils venoient de chez madame la marquise de Briance ; & ne l'ayant pas trouvée chez elle, il sera fort vraisemblable qu'ils viennent la chercher dans un lieu où la compagnie est si bonne.

On approuva l'avis du baron, & la nuit étant déjà fort avancée, le comte & le chevalier jugèrent à propos de partir pour aller passer quelques heures au village le plus proche, & pouvoir revenir au château avant dîné. Les deux aimables sœurs, après avoir donné le bon soir à la marquise, se retirèrent dans leur appartement. Elles ne s'endormirent de long-temps ; la joie de retrouver fidèles deux hommes très-aimables, leur fournissoit assez de sujet pour s'entretenir : enfin le sommeil régna paisible-

ment dans tout le château, excepté dans la chambre de madame de Kernofy ; elle eût trouvé contre les règles de dormir, quand même elle en auroit eu envie, après une converfation comme celle qu'elle venoit d'avoir avec fon héros.

Les dames ne fe levèrent qu'à midi. Pour la vicomteffe, elle étoit levée d'affez bonne heure, & elle avoit fait deux ou trois projets de lettres tendres, avant de s'appliquer au foin de fon ajuftement. Ses deux aimables nièces s'éveillèrent avec cette joie qui fe fait fi bien fentir, quand on efpère de paffer le jour avec ce qu'on aime. Chacun étoit occupé d'un foin différent. La comteffe de Salgue n'avoit pu réfifter aux charmes du jeune baron de Tadillac, & la marquife de Briance foupiroit en fecret pour un jeune amant abfent. Enfin l'amour avoit réfolu de triompher dans ce vieux château, & de n'y pas laiffer de cœurs tranquilles.

A l'heure de midi ou environ, le comte & le chevalier arrivèrent en chaife de pofte. Ils demandèrent d'abord la marquife de Briance ; elle les préfenta à la vicomteffe, & lui dit tout ce qui avoit été concerté entre eux. La tante, fuivie des deux nièces, les reçut avec joie, &

les pria de demeurer, pour prendre part aux plaisirs que le hasard nous a envoyés, dit-elle en souriant disgracieusement.

Le baron, qui avoit aussi eu ordre de la vicomtesse de faire comme s'il venoit d'arriver, arriva presque en même temps, vêtu d'un gros habit de campagne, & monté sur un cheval qu'il avoit à deux pas du château. Il se fit annoncer. La vicomtesse assura la compagnie qu'il étoit depuis long-temps de ses amis. Kernosy & Saint-Urbain eurent bien de la peine à s'empêcher de rire. Il étoit déjà tard, les complimens avoient fort alongé la conversation; Saint-Urbain l'interrompit, pour faire souvenir qu'il falloit dîner. La vue du baron avoit fait tout oublier.

On se mit à table, on y fut long-temps; la conversation fut fort vive, tout le monde songeoit à plaire; l'amour y brilloit sous plusieurs formes différentes. La vieille vicomtesse étoit charmée du jeune baron; il lui disoit sérieusement des choses capables de réjouir les gens du monde les plus mélancoliques, & elle ne sortoit point d'admiration. La comtesse de Salgue regardoit tendrement Tadillac; l'empressement qu'il témoignoit pour la vieille vicomtesse lui donnoit mille inquiétudes. Comme elle ignoroit son dessein, elle craignoit qu'il n'eût de

l'amour pour Kernoſy ou pour Saint-Urbain; & qu'il ne ſongeât à éblouir la vicomteſſe, pour mieux cacher ſa paſſion.

Madame de Salgue étoit jeune & belle, ſon eſprit étoit agréable; elle avoit épouſé un vieux ſeigneur de la province, que ſes affaires retenoient preſque toute l'année à Paris, ſans qu'elle eût pu jamais obtenir la permiſſion de l'accompagner pendant ce voyage. Il étoit perſuadé que, dans la province, il n'y avoit point de gentilhomme qui osât lui manquer aſſez de reſpect pour parler d'amour à ſa femme: on avoit pourtant déjà pris cette liberté; mais le cœur de la comteſſe, inſenſible juſqu'alors, avoit enfin atteint l'heure fatale.

Le baron s'aperçut qu'il ne lui déplaiſoit pas; il n'oſa lui parler devant la vieille vicomteſſe, mais ſes regards lui firent entendre ce qu'elle commençoit à lui inſpirer. Le comte étoit plus touché qu'il ne l'avoit encore été pour la belle Kernoſy, & elle paroiſſoit ſatisfaite de le voir dans ces ſentimens; Saint-Urbain & le chevalier étoient charmés l'un de l'autre. La baronne de Sugarde, à qui le chevalier plaiſoit fort, s'aperçut de leur intelligence; mais elle avoit aſſez bonne opinion d'elle-même, pour ſe flatter de le rendre infidèle: elle étoit un peu coquette; & le che-

valier auroit ſans doute répondu à tout ce que ſes yeux lui diſoient de tendre, ſi une paſſion bien ſérieuſe n'avoit occupé alors tout ſon cœur. Pour la marquiſe de Briance, elle n'étoit retenue dans ce lieu que par l'intérêt de ſes frères; quelquefois un tendre ſouvenir la jetoit dans une profonde rêverie; mais ſon humeur douce & la vivacité de ſon eſprit empêchoient qu'on ne s'aperçût de ce qui lui faiſoit de la peine. Son entretien étoit ſi agréable, qu'on recherchoit avec empreſſement ſa compagnie, & qu'on ne s'ennuyoit jamais, quelque temps qu'on fût avec elle. Les traits de ſon viſage étoient très-réguliers, ſon front, ſes yeux, ſa bouche, ſes dents étoient admirables, & tout ce compoſé formoit une beauté parfaite. Elle étoit fort riche, veuve depuis trois ans, & tout ce qu'il y avoit de ſeigneurs conſidérables dans la province avoit cherché à lui plaire, ſans avoir pu y réuſſir.

Telle étoit l'aimable compagnie que l'amour avoit pris ſoin de raſſembler au château de Kernoſy. On achevoit de dîner, lorſqu'on entendit arriver un équipage. Tout le monde en fut fâché, car on ne ſouhaitoit plus perſonne : on vint annoncer M. de Fatville, conſeiller au parlement de Rennes. Quel homme ! dit mademoiſelle de Kernoſy, qu'il va bien

nous faire sentir le malheur de n'oser à la campagne faire dire qu'on n'est pas chez soi. Bon ! dit Saint-Urbain, il ne nous ennuiera pas tant : à la vérité, c'est un fat ; il en faut au moins un pour servir de risée à la compagnie.

Madame la vicomtesse, qui vouloit étaler sa prudence aux yeux du baron, fit une grande réprimande à Saint-Urbain de cette plaisanterie ; elle auroit duré long-temps, si le conseiller ne fût entré. Il avoit un habit rouge galonné d'argent, une grande épée pendue à un large ceinturon mis pardessus le juste-au-corps, un chapeau bordé d'or avec une vieille plume jaune, une perruque blonde fort longue & fort poudrée, si bien qu'il la semoit sur son habit & aux environs.

Il fit en entrant dix ou douze révérences, sans se reposer, toutes aussi profondes les unes que les autres; puis s'aprochant de la vicomtesse: Il y a trop bonne compagnie chez vous, madame, lui dit-il avec un air décontenancé, pour n'avoir pas envie de l'augmenter. La vicomtesse lui répondit le compliment ordinaire, qu'il lui faisoit bien de l'honneur. J'ai bien fait courir ma chaise de poste où il y a de bons ressorts, dit M. de Fatville, pour arriver plutôt ici; car j'étois dans une impatience extrême de voir l'incomparable made-

moiselle de Saint-Urbain : il s'approcha d'elle, & se mit en devoir de lui baiser la main.

Je vous suis très-obligée, dit Saint-Urbain en la retirant promptement, de m'avoir sacrifié les ressorts de votre chaise de poste. Oh ! ils ne sont pas gâtés, reprit Fatville, mes laquais m'en ont assuré. Je ne saurois m'empêcher, continua-t-il, en se regardant dans un grand miroir, de vous exprimer la joie que j'ai d'être vêtu cavalièrement ; aussi je ne porte mon habit noir que les matins. Ma foi cela est fort prudent à vous, dit le baron ; car celui-là vous sied à merveille.

Fatville remercia le baron par de grandes révérences ; & heureusement pour la compagnie, on vint avertir que la comédie commenceroit dès qu'il plairoit aux dames de l'ordonner. Vous avez donc ici la comédie ? dit Fatville : pour moi je l'ai vue quatre fois à Paris ; mais je ne l'aime point, si je ne suis sur le théâtre. Vive les gens de bon goût ! reprit Saint-Urbain, vous serez assurément sur le théâtre, M. de Fatville, vous ne sauriez être mieux placé pour vous & pour nous.

On passa dans la salle, on trouva les lustres allumés, & les violons jouoient l'ouverture. Le baron & le chevalier campèrent Fatville sur le théâtre ; ils eurent même la malice de ne

lui point faire donner de chaise, & il eut la sottise de n'en pas demander, parce qu'on lui avoit dit que les gens du bel air ne s'asseoient jamais aux spectacles.

On joua Andromaque & M. de Pourceaugnac. La représentation de ces deux pièces, & la contenance de M. de Fatville divertirent également la compagnie. On le voyoit déjà, lassé de son voyage, se tenir debout avec peine. La vicomtesse entra même à son sujet dans la plaisanterie, parce qu'elle s'aperçut que le baron y prenoit goût. Fatville regarda presque toujours mademoiselle de Saint-Urbain avec des gestes aussi insupportables qu'ils étoient ridicules.

Un grand souper succéda à la comédie; on fut long-temps à table; & après avoir bu toutes les santés, coutume qu'on ne manque guères à la campagne, on but aussi les inclinations. Mademoiselle de Saint-Urbain commença, en prenant un verre de très-bonne grace; elle avertit tous les messieurs qu'il leur feroit permis de boire aux leurs, après qu'ils auroient fait un couplet de chanson pour célébrer des santés si intéressantes. Volontiers, dit le chevalier, je vais donner l'exemple: il demanda à boire, & chanta un impromptu sur un air connu de tout le monde.

Ce couplet fut trouvé très joli, & la vieille vicomteſſe, ſe retournant vers le baron avec un air qu'elle crut fort tendre, lui demanda s'il n'avoit point d'inclination digne d'être chantée en ſi bonne compagnie. Le chevalier de Livry, répondit le baron, fait ſi facilement des vers, qu'il ne faut pas s'étonner s'il m'a prévenu; je vais réparer ma faute. La vicomteſſe lui verſa elle-même du vin de liqueur. Un moment après, il chanta en ſe tournant de ſon côté, & elle fut charmée de pouvoir ſe flatter que ces vers étoient pour elle; mais en achevant le couplet, il regarda tendrement la comteſſe de Salgue, qui comprit aiſément ſa penſée. C'eſt donc à mon tour, dit le comte en riant, à faire auſſi des vers; comme je ſuis le dernier, j'ai eu plus de temps que les autres, j'ai fait deux couplets; tant mieux, dit mademoiſelle de Kernoſy, on aura plus de plaiſir à vous entendre. Le comte, qui a la voix belle, chanta ces deux couplets:

L'amour qui brille dans vos yeux,
Force tout à ſe rendre;
Il eſt trop doux, trop dangereux,
Pour oſer s'en défendre.

Brûler pour vos divins appas,
N'eſt pas une foibleſſe;

La raiſon même n'oſe pas
Condamner ma tendreſſe.

Saint-Urbain & le chevalier ſoutinrent que les paroles étoient trop ſérieuſes pour être chantées à table. Le comte leur répondit que ſon cœur les lui avoit dictées, & qu'il ne pouvoit badiner ſur une choſe auſſi ſérieuſe que ſa tendreſſe. La vicomteſſe approuva ce ſentiment. Mais, dit Saint-Urbain, qui appréhendoit que ſa tante ne ſe jetât dans une converſation ſur les ſentimens, M. de Fatville m'aime, & il ne fait pas ſeulement un vers pour moi. On ne m'a appris qu'à en faire de latins, reprit Fatville; j'en ai remporté deux fois le prix au collége. Eh bien, faites en latin une chanſon à boire, dit Saint-Urbain, & vous me l'expliquerez en françois. Fatville oppoſa qu'il ne ſavoit pas l'air qu'on venoit de chanter. Faites donc un madrigal, répliqua-t elle en lui préſentant des tablettes.

Fatville ſe crut déshonoré, s'il ne faiſoit des vers; il n'eſſaya pas d'en faire de latins, car il ne ſavoit que quelques mots de cette langue, prit les tablettes, & alla s'enfermer dans un cabinet, pour n'être pas interrompu.

Cependant toute la compagnie paſſa dans une autre chambre, où l'on fit venir les haut-

bois; on les écouta quelque temps, puis on dansa toutes les petites danses; au bout de deux heures, Fatville parut, les tablettes à la main. On avoit cru qu'il s'étoit allé coucher, mais il assura qu'il avoit employé tout ce temps-là à faire des vers. Ce sera sans doute une élégie, dit Saint-Urbain; voyons de quoi il est question: elle prit les tablettes, qui se trouvèrent toutes griffonnées d'un bout à l'autre, & si rayées, qu'elle n'en put déchiffrer un seul mot. Lisez vous-même, dit-elle à Fatville en lui rendant les tablettes, on n'y comprend rien. C'est le brouillon, répondit le conseiller, & si j'avois eu de la place pour écrire, j'aurois fait des merveilles, car je commençois d'être en train; mais j'acheverai demain. Lisez-nous le commencement, dit la vicomtesse; j'aime les vers tendres à la folie. Fatville obéit aussi-tôt, & lut, en s'asseyant près d'un guéridon où étoit une bougie allumée, deux vers qu'il venoit de faire.

Iris, plus belle que le jour,
Pourra-t-elle aimer à son tour?

Il recommença quatre ou cinq fois ces deux vers. Comment, dit le comte, n'y a-t-il que cela de fait? Non, dit le conseiller, n'est-ce pas assez pour le temps que j'y ai mis? Et puis

j'ai fait le projet de la fuite de ce madrigal. Vraiment, dit Saint-Urbain, ces deux vers valent mieux qu'un madrigal tout entier. Mademoifelle de Saint-Urbain fe connoît à tout, répondit Fatville en riant avec un air fatisfait de lui-même ; & M. le chevalier, qui eft auffi poëte, qu'en dit-il ? Je trouve ce commencement fi beau, répondit le chevalier, que j'ai envie de l'achever: prêtez-moi un peu les tablettes. Vous y verrez le refte du projet, reprit fièrement Fatville, fervez-vous-en fi vous voulez. Le chevalier s'éloigna de la compagnie, qui fe divertit à voir danfer le confeiller tout auffi mal qu'il verfifioit ; quelque temps après, le chevalier fe rapprocha. Voyons, M. de Fatville, fi j'ai bien fuivi votre deffein, voici le madrigal achevé. Chacun fe rangea autour de lui, & il lut les vers fuivans :

Iris, plus belle que le jour,
Pourra-t-elle aimer à fon tour ?
Les feux les plus ardens, les foupirs les plus tendres
Toucheront-ils fon cœur en fe faifant entendre ?
C'eft une queftion que je fis à l'amour.
Ce dieu me répondit : je l'ai faite pour plaire ;
Pour aimer, c'eft une autre affaire ;
Ce que j'ai de brillant, de gracieux, de doux,
Sans ceffe je veux bien le prodiguer pour elle,
Rien ne fauroit réfifter à fes coups,

A ces mots, il me quitte, & fuit à tire d'aîle.
Est ce là, petit dieu, me dire une nouvelle?
M'écriai-je; je sais tout cela mieux que vous.

Ce madrigal eut beaucoup d'applaudissemens, & Saint-Urbain sut bon gré au chevalier de s'être servi de la sottise de Fatville, pour lui faire cette galanterie, que la vicomtesse ne trouva pas mal, parce qu'elle la prit seulement pour une marque d'esprit du chevalier. Vous voyez, dit Fatville qui entendoit donner des louanges à ce madrigal; je savois bien que la fin du projet étoit drôle: on rit de l'impertinence du conseiller; & comme il étoit tard, chacun se retira.

L'appartement que l'on donna à Fatville étoit proche de celui du baron. Ce voisinage lui fournit l'occasion de faire encore le personnage de lutin, afin que Fatville n'osât sortir de sa chambre, & qu'il ne s'aperçût pas que toutes les nuits on s'assembloit chez la marquise après que la vicomtesse étoit couchée.

Le lendemain, le baron alla faire sa cour à la vicomtesse avant que les dames fussent sorties de leur appartement; il lui parla de son amour, en se promenant à grands pas, sans presque la regarder. La bonne dame étoit charmée de tout ce qu'il faisoit; elle l'assura même qu'il marchoit de la meilleure grace du monde. Dès

qu'il se fut retiré, toutes les dames vinrent dans la chambre de la vicomtesse lui rendre visite, & l'on n'en sortit qu'à deux heures pour dîner, ensuite on joua, les uns aux échecs, les autres à l'ombre, les autres au trictrac. Fatville perdit soixante louis, & quoiqu'il en parût fâché, le baron, qui gagnoit, dit assez plaisamment, que si cela duroit, il pourroit enfin le prendre en amitié. A six heures on passa dans la salle de la comédie ; les Horaces & le Médecin malgré lui furent assez bien représentés. Fatville, occupé de sa perte, négligea de se mettre sur le théâtre.

Après le souper, on fit venir un acteur & une actrice qui avoient la voix charmante, & des musiciens qui jouoient bien de la basse de viole. Mademoiselle de Kernosy fit apporter tous les opéra de Lully qu'elle avoit dans sa chambre: on chanta les plus beaux morceaux de Proserpine ; elle accompagna du clavecin: Saint-Urbain chantoit avec le comte, qui avoit un ton de voix fort sonore, & ces deux aimables personnes s'accordoient parfaitement. On commença par les champs élysées ; le baron chanta dans les chœurs, pour ne pas paroître à la vicomtesse un acteur inutile. A une heure après minuit, chacun se retira dans son appartement, & les deux aimables sœurs se rendirent dans

dans la chambre de la marquise, où elles trouvèrent le comte & le chevalier qui les attendoient. On parla de la passion de la vicomtesse pour le baron de Tadillac; Kernosy doutoit qu'elle produisît les effets qu'on en avoit espérés; Saint-Urbain, plus portée à croire ce qui pouvoit lui faire plaisir, étoit persuadée que leurs desseins auroient un heureux succès. Le comte & le chevalier de Livry espéroient, & la marquise de Briance continuoit à leur donner des conseils.

Ils parloient tous avec beaucoup d'application, quand Tadillac entra, vêtu d'un habit bizarre, rouge & noir, tels que sont ceux dont on se sert pour représenter des diables à l'opéra. Il avoit un bonnet épouvantable, d'où pendoient des espèces de serpens; & s'il eût mis son masque, il auroit sans doute effrayé la compagnie, qui ne s'attendoit point à cela: cependant on savoit le dessein qu'il avoit d'épouvanter Fatville. Vous voilà aussi peu sage qu'à votre ordinaire, lui dit le comte; sachons donc ce que vous voulez faire. Il faut, dit le baron, que mademoiselle de Saint-Urbain mette un habit qu'on va lui apporter, & puis vous n'avez qu'à me suivre. J'ai quasi peur de ces habits-là, dit Saint-Urbain; ce-

pendant, pour faire déferter Fatville, il n'eft rien que je ne puiffe entreprendre.

Le valet de chambre du baron parut dans le moment, vêtu d'un habit plus épouvantable encore que celui de fon maître; il en apportoit un autre fait à peu près comme le fien, car les comédiens en avoient grand nombre de toutes façons; Saint-Urbain le mit pardeffus le fien, & prit un mafque rouge extrêmement laid. Lambert, ce valet de chambre, conduifit la compagnie dans la chambre de fon maître, fans qu'on rencontrât aucun domeftique; tout étoit couché depuis deux heures dans le château. Tadlllac avoit découvert une porte de communication qui donnoit dans la chambre de Fatville. Il la regarda d'abord comme une occafion favorable pour exécuter le deffein qu'il avoit projeté; cette porte étant condamnée depuis long-temps, l'on entroit par un autre endroit dans l'appartement du confeiller, contigu à celui du baron de Tadillac. L'appartement de MM. de Livry & celui de la marquife étoient voifins; tout cela compofoit un pavillon où l'on pouvoit faire beaucoup de bruit, fans être entendu du refte du château, parce qu'il falloit paffer une terraffe affez longue pour rentrer dans l'autre

pavillon qui faisoit avec celui-là une espèce de symétrie.

Quand on fut arrivé à l'appartement du baron, on entra fort doucement ; & Lambert, qui vouloit prouver qu'il étoit digne de la confiance dont son maître l'avoit honoré, pria la compagnie d'attendre un moment. Il monta seul dans de grandes chambres inhabitées, au dessus des appartemens du pavillon, & avec une machine qu'il avoit inventée, il fit un grand bruit, qui n'imitoit pas mal celui du tonnerre. Fatville s'éveilla, & alla ouvrir sa fenêtre. Lambert, qui l'entendit, mit à différentes reprises le feu à de la poudre qu'il tenoit prête. La nuit étoit fort obscure, & la lueur de ce feu surprit beaucoup Fatville ; il ferma sa fenêtre plus promptement qu'il ne l'avoit ouverte, fort étonné de voir des éclairs, & d'entendre le tonnerre en plein hiver. Il alloit chercher son lit, & étoit encore dans cette recherche, quand Lambert vint ouvrir la porte de communication qu'il avoit pris soin de condamner ; il entra dans la chambre du conseiller, tenant un flambeau de poix allumé ; cette lumière succédant tout-à coup à l'obscurité, éblouit si bien Fatville, qu'il ne distingua pas d'abord la figure de celui qui la portoit ; il aperçut son lit, se jeta dedans, & se cacha

dans ses couvertures. Lambert ne le laissa pas long-temps dans cette situation ; il alla lui tirer ses couvertures, & lui fit trois grandes révérences, puis alluma quatre flambeaux qu'il avoit apportés, & les plaça en divers endroits de la chambre.

Fatville, rappelant tout son courage, cria d'un ton de voix que la peur rendoit assez foible : Baron, à mon secours ! Hélas ! répondit le baron, qui regardoit avec les dames au travers de la cloison, il m'est impossible de sortir, les lutins viennent d'entrer ici. Cependant Lambert, après avoir allumé les flambeaux, s'approcha du lit, & Fatville se cacha plus que jamais la tête sous son chevet. Lambert profita de ce moment pour introduire le baron & Saint-Urbain. Dès que la porte fut refermée, ils s'approchèrent tous trois du lit, empêchèrent Fatville de se cacher la tête, & lui firent de profondes révérences. Lambert tira un petit violon de sa poche, joua un menuet, que les gais lutins dansèrent fort légèrement, & la peur persuada à Fatville qu'ils s'élevoient jusqu'au plancher. Quand ce bal nocturne fut fini, les lutins éteignirent les flambeaux, & sortirent sans qu'il pût savoir par quel endroit ; aussi crut-il que c'étoient des esprits qui avoient disparu. On se garda bien de faire du bruit

dans la chambre voiſine, Lambert joua du violon, & le baron s'écria : M. de Fatville, je ſuis mort! Les lutins danſent ici comme des perdus. Fatville n'oſa répondre ; mais chacun l'ayant entendu remuer, ils jugèrent qu'il n'étoit pas évanoui. Cependant il ne s'en fallut guère. Les lutins reprirent le chemin de leur chambre, pour n'être pas ſurpris dans leurs fonctions d'eſprits. Le baron appela du monde dès qu'il fut déshabillé, & conta l'hiſtoire des lutins, comme il vouloit qu'on le crût. Fatville, qui n'avoit pas eu l'aſſurance de ſe lever, prit enfin la réſolution d'aller ouvrir ſa porte, quand il entendit parler bien des gens près de lui. La pâleur de ſon viſage, & ſa frayeur ſi naïvement repréſentée, perſuadèrent encore mieux l'apparition des eſprits aux domeſtiques de la vicomteſſe ; il n'y en eut pas un qui ne crût avoir entendu du bruit. D'autres aſſurèrent qu'ils avoient vu quelque choſe de noir qui ſe promenoit ſur la terraſſe ; enfin la peur fit tout l'effet qu'elle a coutume de produire ſur l'eſprit du peuple & des valets.

La vicomteſſe, qui étoit peureuſe, ne douta pas qu'un chat qu'on avoit enfermé par haſard ce ſoir-là dans ſa chambre, & qui avoit, en ſautant, caſſé une porcelaine, ne fût un lutin qui avoit paru ſous cette figure. Pour confir-

mer cette pensée, la marquise conta qu'elle avoit ouï marcher toute la nuit un grand chien. Le comte assura qu'il avoit entendu comme un cheval qui galopoit, & le chevalier jura qu'il avoit vu trois gros poulets d'inde; mesdemoiselles de Kernosy dirent simplement qu'elles avoient entendu un bruit effroyable. La comtesse de Salgues & la baronne de Sugarde, qui n'avoient rien vu ni entendu, n'en furent pas moins effrayées. Quand il fut grand jour, on alla se remettre au lit; personne n'osa demeurer seul dans sa chambre. Les lutins, fatigués de leurs fonctions nocturnes, se levèrent fort tard, & pendant toute la journée, on ne parla que des esprits.

Les domestiques en firent le récit aux comédiens, qui se doutèrent à peu près de ce que ce pouvoit être, par l'emprunt de leurs habits; mais ils étoient payés par le baron & par MM. de Livri pour ne rien dire; ils n'étoient pas même obligés d'avoir entendu les lutins du château, parce qu'on les avoit logés dans la basse-cour, où étoit un petit corps de logis assez commode.

Fatville ne mangea presque pas à dîner; il ne pouvoit se remettre de sa peur; il parloit de la légereté des esprits qui avoient dansé, d'une manière à faire rire les plus effrayés.

Il n'y a point de tours de souplesse qu'il ne crût leur avoir vu faire, tant la peur fascine les yeux. Mais, lui dit la vicomtesse, comment avez-vous pu voir tout cela, puisque vous étiez sans lumière ? Ah ! madame, reprit Fatville, ils ont allumé de grands feux autour de ma chambre, & puis tout a disparu dans un instant. Ont-ils dansé aux chansons ? dit le baron d'un air sérieux. Oh ! nenni, répondit Fatville; ils avoient des instrumens, & je ne sais si ce n'étoit pas des trompettes ; je n'en sais rien non plus, répliqua le baron, & si je les ai vu danser comme vous. En vérité, dit la comtesse de Salgue, je vous crois tous deux un peu fous. Ce dialogue n'empêcha pas que tout le monde ne crût l'apparition des esprits; quelques-uns même assuroient qu'il y avoit dans les livres mille exemples de choses semblables. On conta à ce propos diverses histoires, qui redoublèrent la peur de la vicomtesse & de ses domestiques. Enfin on sortit de table; & pour dissiper le trouble que les lutins avoient causé, la marquise de Briance demanda si l'on n'auroit point la comédie. On doit l'avoir tous les jours, dit le baron, qui commençoit à prendre l'air d'un homme établi dans la maison ; je vais en savoir des nouvelles. Il revint un mo-

ment après dire aux dames que les comédiens étoient prêts à commencer. On paſſa dans la ſalle, où l'on vit repréſenter Mitridate & la Coupe enchantée. Fatville s'endormit, fatigué de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée. On ſe mit au jeu en ſortant de la comédie, & l'on ne tarda guère, après le ſouper, à ſe retirer chacun dans ſon appartement; mais on n'alloit plus ſeul dans la maiſon, le moindre vent donnoit de terribles alarmes.

Fatville ne put ſe réſoudre à retourner dans cette chambre où il avoit tant ſouffert: on lui en donna une autre, où il fit coucher ſes deux laquais auprès de lui. La comteſſe & la baronne couchèrent enſemble, & le baron de Tadillac ordonna à Lambert, devant tout le monde, de venir coucher dans ſa chambre. La vicomteſſe fit coucher deux de ſes femmes aux deux côtés de ſon lit, fit mettre un valet de chambre & deux laquais un peu plus loin, & ſon cocher près de la porte; M. Pierre, ſon aumônier, eut ordre de faire placer ſon lit vers la cheminée; car la bonne dame craignoit que l'eſprit ne fît ſon entrée par cet endroit.

L'aumônier, qui étoit extrêmement vieux & fort incommodé, eut beau repréſenter à madame la vicomteſſe que le grand vent qui s'engouffroit dans cette vaſte cheminée, alloit

achever de rendre incurable un rhumatiſme qu'il avoit depuis dix ans, rien ne put la fléchir. Vraiment, dit-il en regardant ſon lit, j'ai toujours bien reconnu que madame n'a guère de conſidération pour ſon frère de lait.

Quelles paroles ! La vicomteſſe les avoit entendues, quoique M. Pierre les eût prononcées aſſez bas. Elle ne voulut point dans ce moment relever la ſottiſe ; mais dès que la compagnie ſe fut retirée, M. Pierre eut une terrible remontrance, & la colère occupa ſi bien l'eſprit de la vicomteſſe, que la peur n'y trouva preſque plus de place.

Le baron de Tadillac attendit que tout le monde fût couché, & ſans perdre de temps, il alla, accompagné du fidèle Lambert, faire beaucoup de bruit dans de grands greniers inutiles, qui régnoient ſur tous les appartamens du château ; cela confirma la créance des eſprits, & le lendemain, chacun fit le récit de ce qu'il avoit entendu, de tant de manières différentes, que le baron comprit qu'il ſuffiſoit d'intimider par du bruit, & de laiſſer à la peur le ſoin de diverſifier les apparitions.

Il avoit bien d'autres exercices que celui de faire le lutin ; il falloit qu'il perſuadât la vicomteſſe qu'il l'aimoit, & ſon cœur le portoit à

plaire à madame de Salgue. Depuis quelques jours, ses regards expliquoient assez la passion qu'il avoit pour elle ; enfin, lassé de ce langage muet, il écrivit un billet, & s'étant rendu dans l'appartement de la vicomtesse, il la trouva encore à sa toilette, & lui fit compliment sur sa beauté. Comme il commençoit à la presser de se déterminer en sa faveur, la marquise de Briance, la comtesse de Salgue, la baronne de Sugarde avec mesdemoiselles de Kernosy & MM. de Livry entrèrent. Fatville arriva un moment après, & on se mit à table. La frayeur du conseiller, & le bruit des lutins furent le sujet de la conversation pendant presque tout le dîné ; on joua encore quelques reprises d'ombre, & à six heures on eut le divertissement ordinaire : Cinna & le Grondeur furent très-bien représentés.

Le comte de Livri donna la main à la vicomtesse, pour passer dans la salle, le baron l'en ayant prié. Cette occasion favorable fut cause qu'il s'approcha de madame de Salgue, & lui ayant présenté la main : Apprenez, madame, lui dit-il tout bas, apprenez la chose la plus importante à ma fortune ; ce billet vous instruira. Il le lui donna subitement, & la quitta dès qu'on fut entré. La vicomtesse regardoit déjà ce qu'il faisoit, éloigné d'elle.

La comteſſe de Salgue mit le billet dans ſa poche, & Tadillac eut le plaiſir de voir que l'empreſſement de le lire ne lui permettoit pas d'attendre que l'on fût ſorti de la comédie. S'étant levée dans un entr'acte, pour aller dire un mot à Saint-Urbain; au lieu de ſe remettre à ſa place, elle s'approcha d'un guéridon qui ſoutenoit une girandole; elle ouvrit le billet du baron, & le lut avec une attention dont il fut très-content.

Comment, madame, dit mademoiſelle de Saint-Urbain, vous prenez le temps de la comédie pour lire vos lettres? C'en eſt une que j'ai reçue ce matin de chez moi, dit la comteſſe, & j'avois oublié de l'ouvrir. Les acteurs interrompirent cette converſation, & le baron, profitant d'un petit ſommeil qui prit heureuſement à la vicomteſſe, ne ceſſa point de regarder madame de Salgue; elle s'en aperçut, & l'embarras qu'il remarqua ſur ſon viſage, fit qu'il ne déſeſpéra pas de ſon bonheur.

On ne joua pas long-temps après le ſouper; tout le monde ſe retira d'aſſez bonne heure: chacun avoit beſoin de repos, & vouloit réparer les mauvaiſes nuits que les lutins avoient cauſées. Le baron ne manqua pas de faire du bruit, pour empêcher qu'on ne fût ſi-tôt remis

de la peur. Le tintamarre fut court, parce que le lutin étoit aussi las que les autres.

Le lendemain, il fit très-beau, le soleil parut avec éclat, la vicomtesse alla se divertir dans le jardin; & la compagnie ayant des lettres de conséquence à écrire, passa l'après-dînée dans son cabinet. Tadillac profita de ce temps-là pour entretenir madame de Salgue. Avez-vous pensé à moi, lui dit-il tout bas, depuis que j'ai osé vous écrire les sentimens que vous m'inspirez? Que prétendez-vous que je pense en votre faveur? lui repartit madame de Salgue en le regardant tendrement; vous êtes venu ici avec un dessein dont je ne suis pas encore éclaircie; je sais seulement que je n'y avois point de part: l'amour peut vous avoir amené dans ce château; mesdemoiselles de Kernosy sont aimables & belles, il semble même que c'est mademoiselle de Saint-Urbain que vous préférez.

Quelle erreur! dit le baron; madame, croyez-en un cœur qui n'a jamais brûlé que pour vous. L'amour n'a eu de part à mes affaires que depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir: je vous apprendrai, quand il vous plaira. . . . . Il alloit continuer, lorsque la vicomtesse, ouvrant la porte de son cabitet, les obligea de se sépa-

ter, & de s'approcher du reste de la compagnie, qui se faisoit un plaisir de voir la marquise, Kernosy, & la baronne jouer à l'ombre avec toute la prudence possible.

La vicomtesse ne fut qu'un moment dans la chambre; elle demanda de la bougie, & retourna cacheter ses lettres. Le baron se rapprocha de madame de Salgue; elle avoit remarqué avec quelle promptitude il venoit de la quitter. Comment, lui dit-elle en s'éloignant un peu de la compagnie, c'est donc de la vicomtesse que vous êtes amoureux? Je ne m'en serois pas doutée. Vous voyez bien, madame, reprit le baron, qu'il ne faut pas juger sur les apparences; vous avez trop de part à ma destinée pour que je tarde plus long-temps à vous en éclaircir. Il lui apprit son projet pour un établissement solide, & l'engagement où il étoit avec la vicomtesse. Madame de Salgue trouva que son amant avoit raison; elle désira presque autant que lui un événement qui l'arrêteroit dans une province où elle étoit obligée de demeurer.

On vint avertir les dames que les comédiens étoient prêts. Allez, baron, lui dit madame de Salgue en souriant, allez vous-même avertir la vicomtesse; je prétends qu'elle m'ait l'obligation de vous apprendre votre devoir.

Comme elle achevoit ces mots, la vicomtesse sortit de son cabinet; le baron lui donna la main jusques dans la salle de la comédie, où Fatville s'étoit déjà placé. Toute la compagnie avoit remarqué que, craignant de rester seul dans la chambre de la vicomtesse, il étoit sorti avant toutes les dames, sans penser même à leur offrir la main.

On représenta Bérénice & la Foire de Bezons. Après la comédie, on joua à de petits jeux où l'esprit ne laisse pas de briller; on conta plusieurs histoires, que l'on fit sur le champ. Saint-Urbain, qui commençoit à s'ennuyer, s'avisa, en finissant son récit, de laisser Fatville achever le roman où elle s'étoit embarquée. Cela fit renaître la joie; jamais homme n'a dit tant de pauvretés pour se défendre de parler. Enfin le souper tira Fatville d'affaire, & la vicomtesse pouvoit pardonner à Saint-Urbain de n'avoir pas continué son roman, parce qu'elle avoit résolu, en continuant à son tour, d'étaler devant le baron les plus beaux sentimens du monde.

On se retira encore de bonne-heure; les lutins laissèrent en repos tous les habitans du château. Fatville étoit en conversation avec la comtesse de Salgue, qui avoit passé dans sa chambre, n'étant plus effrayée, depuis qu'elle

eut appris par Tadillac le manège des lutins. Le comte & le chevalier furent peu de temps avec Kernosy & Saint-Urbain dans la chambre de la marquise.

Dès qu'ils furent sortis, ces deux aimables sœurs prièrent madame de Briance de s'acquitter de la promesse qu'elle leur avoit faite de leur apprendre avec ordre ses aventures, dont on ne s'étoit entretenu que confusément, lui représentant qu'aucune de ses amies ne pouvoit prendre plus de part à tout ce qui la regardoit. La marquise, en soupirant, fit connoître que ce récit alloit renouveler ses douleurs : elle ne laissa pas de contenter leur curiosité, & commença ainsi.

HISTOIRE

DE MADAME DE BRIANCE.

Vous savez, mesdemoiselles, que je suis fille du feu marquis de Livry, dont la maison est une des plus anciennes & des plus considérables de cette province. J'ai perdu ma mère peu de mois après ma naissance ; mon père fut vivement touché de cette perte, il l'avoit toujours aimée tendrement. Elle n'avoit alors que

vingt-quatre ans; elle étoit belle, & ceux qui m'ont voulu flatter, ont dit que je lui reſſemblois. Vous en dîtes autant lorſque vous me fîtes l'honneur de venir chez moi l'année paſſée, où vous vîtes ſon portrait. Mon père, qui n'avoit que vingt-neuf ans, touché d'une véritable affliction, refuſa conſtamment toutes les propoſitions qui lui furent faites de ſe remarier: il nous aimoit, mes frères & moi, avec une tendreſſe qui ne ſe peut exprimer. Nous n'étions que trois enfans, le comte, le chevalier & moi; l'aîné n'avoit que quatre ans, le cadet trois, & je n'avois que ſix mois. Nous fûmes tous trois élevés avec des ſoins infinis.

Dès que nous eûmes atteint l'âge d'apprendre quelque choſe, mon père quitta le château où il faiſoit ſa demeure ordinaire depuis la mort de ma mère; il nous mena à Rennes, où il avoit une belle maiſon; il fit venir de Paris un précepteur habile pour inſtruire mes frères, & je puis dire que ce fut auſſi pour moi; car mon père voulut que j'appriſſe le latin, la géographie, la fable, & l'hiſtoire en même temps que mes frères; il ne croyoit pas que l'ignorance dût être le partage des femmes; il avoit trouvé, par l'exemple de ma mère, qu'un eſprit cultivé, & où la ſcience eſt placée ſans affectation & ſans bannir les agrémens naturels,

a des graces toujours nouvelles, plus durables que la beauté, & même plus aimables dans le commerce de la vie.

Mes frères réussirent parfaitement dans leurs études, & j'avois un goût pour apprendre, qui me donnoit beaucoup de facilité. On ne parloit que de nous dans toute la ville; on nous menoit dans les plus célèbres compagnies, & l'on avoit pour nous une admiration qui auroit dû contribuer beaucoup à nous gâter. Mon père faisoit une grande dépense; il étoit riche, & ma mère avoit hérité d'une opulente maison, distinguée par la noblesse de sa famille; enfin nous avions sujet d'être contens de notre fortune.

J'avois quatorze ans, quand M. le marquis de Briance arriva à Rennes; c'étoit un seigneur, qui, fatigué des soins de la guerre & de la cour, venoit chercher du repos dans notre province, où il avoit des terres d'un gros revenu & d'une vaste étendue.

Il s'arrêta à Rennes, rendit des visites aux principaux de la ville, & vint chez mon père, où il trouva les préparatifs d'une assemblée qu'il devoit y avoir le soir.

M. de Briance nous dit des choses fort gracieuses, avec la politesse qu'on acquiert à la

cour. Mon père le pria de rester, & l'assura que la compagnie se feroit honneur de sa présence ; il accepta la proposition avec joie.

La conversation fut vive ; il arrivoit de moment à autre de jeunes personnes parées pour le bal. Le marquis de Briance les regardoit toutes, & trouvoit toujours en moi quelques singularités remarquables dont il faisoit l'éloge. Mon père, qui m'aimoit passionnément, étoit ravi d'entendre les louanges qu'il me donnoit sans cesse. Quoique M. de Briance ne fût pas d'un âge à pouvoir être désiré pour amant, la plupart des beautés de l'assemblée m'envièrent sa conquête ; l'approbation d'un homme qui avoit passé sa vie à la cour, leur paroissoit d'un autre poids que celle des gens de province.

M. de Briance étoit encore d'assez bonne mine, quoiqu'il eût près de soixante ans ; il étoit bien fait, extrêmement riche, & d'un rang distingué : comme il n'étoit point marié, il n'y avoit point de jeune demoiselle qui ne souhaitât de le voir attaché à elle. Pour moi, je ne fis pas un moment d'attention aux louanges flatteuses qu'il me donna ; je ne les regardai que comme un effet de sa politesse.

Une heure avant le souper, l'écuyer de M. de Briance vint le demander ; il rentra, après lui avoir parlé dans l'antichambre. Je vais, dit-il,

mademoiselle, en s'adressant à moi, vous présenter dans un moment un des plus beaux gentilshommes de France, pourvu que M. le marquis de Livry m'en donne la permission.

Ces permissions, répondit mon père en souriant, sont quelquefois dangereuses à accorder; vous êtes le maître, & vous pouvez, monsieur, amener ici qui il vous plaira. Celui dont j'ai parlé à mademoiselle de Livry, dit M. de Briance, est le comte de Tourmeil; il n'a que dix-sept ans; jamais on n'a vu de plus belles espérances. Je ne vous dirai rien de sa personne, vous en jugerez vous-même; pour la valeur, qui est toujours la première qualité à désirer dans un homme de condition, je puis vous assurer que j'ai été surpris des marques de courage, & même de conduite qu'il a données dans trois campagnes qu'il a faites : il voulut absolument me suivre à l'armée, qu'il n'avoit encore que quatorze ans; j'y consentis, & j'eus lieu d'en être satisfait. Je l'aime comme s'il étoit mon fils.

A-t-il l'honneur d'être de vos parens, monsieur? lui dis-je avec un mouvement de curiosité que m'inspiroit le portrait qu'il venoit de faire du comte de Tourmeil. Non, mademoiselle, me répondit M. de Briance, son

père étoit mon ami; il fut bleſſé dans une occaſion où je commandois, & peu de jours après il mourut de ſa bleſſure. Jamais on n'a été ſi touché que je le fus de la perte d'un ami; il me recommanda, en mourant, ſon fils qu'il aimoit tendrement; je promis de lui donner tous mes ſoins & toute mon amitié; & je lui ai tenu exactement ma parole.

On vint dire alors que le ſouper étoit ſervi. Tout le monde paſſa dans une grande ſalle, & ſe mit à table. Je vous avouerai que je n'entendois point ouvrir la porte pendant tout le repas, ſans une émotion dont je n'avois jamais été atteinte; je croyois toujours que c'étoit le comte de Tourmeil, & je ſentois un fond de triſteſſe, malgré les apprêts du bal que j'aimois fort, quand j'aperçus qu'on ſortoit de table, ſans que j'euſſe vu arriver celui qui commençoit à me cauſer tant d'inquiétude.

Le lieu deſtiné pour le bal, étoit un grand ſalon; il y avoit un grand nombre de luſtres & de girandoles, dont la lumière réfléchiſſoit ſur de grandes glaces enchâſſées dans le lambris, rendoit l'illumination plus brillante, & la faiſoit paroître plus grande. Ce ſalon étoit peint en blanc, avec des chiffres & d'autres ornemens en or; le meuble étoit couleur de feu ga-

lonné d'or. Plusieurs personnes de bon goût firent compliment à mon père sur la magnificence de cet appartement.

Nous étions douze jeunes demoiselles, & autant de jeunes gens, des premiers de la ville, qui devoient danser; le reste se plaça sur des sièges au second rang. M. de Briance, accoutumé de se trouver aux assemblées les plus célèbres, ne laissa pas de nous assurer qu'il n'en avoit point vu de plus agréable. Mon frère le comte de Livry commença le bal avec une jeune personne extrêmement belle, fille du premier président de Rennes; l'un & l'autre furent admirés de toute la compagnie; elle alla prendre le chevalier, qui, assez étourdi, comme vous le connoissez, sans songer à faire les honneurs du bal, vint me prendre dès qu'il eut fini sa courante. Je dansai avec lui, & nous reçûmes mille applaudissemens, que mon père étoit charmé d'entendre.

C'étoit à moi à prendre quelqu'un; je craignois de ne pas bien choisir. Je m'approchai de mon père; il me nomma M. de Briance: j'allai lui faire la révérence, il me pria de le dispenser en faveur de son âge, & dit, en me présentant le comte de Tourmeil qui venoit d'entrer: Voici un jeune homme qui s'acquittera mieux que moi de l'honneur que vous vouliez

me faire. Mon pere m'ordonna de le prendre; il danſa avec une grace qui lui eſt particulière, & je crois que je danſai moins bien que la première fois, car je ne fus occupée qu'à le regarder.

Sa taille étoit fine, & mieux formée qu'on ne l'a d'ordinaire à dix-ſept ans, ſon air noble, & ſa beauté au delà de toute expreſſion : on lui voyoit une grande quantité de cheveux noirs, naturellement friſés, qui deſcendoient juſques ſur une écharpe magnifique, qu'il portoit ſur un habit de velours bleu, doublé de brocard d'or. M. de Briance lui avoit mandé de venir chez mon père, qu'il y auroit bal, que l'aſſemblée étoit célèbre, & qu'il ne manquât pas de ſe parer.

Tourmeil parut ſi différent de tous nos jeunes gens, quoiqu'il y en eût entre eux de très-bien faits, que tout le monde s'empreſſoit à le voir. M. de Briance étoit ravi des applaudiſſemens qu'on lui donnoit. Que mon cœur y trouvoit de juſtice ! Le trouble que j'avois ſenti en le voyant danſer, augmenta beaucoup, quand je vis que tout le monde l'admiroit : quelque peine que ce trouble me causât, il m'étoit agréable, & je ne connoiſſois pas encore d'où cela venoit.

Au commencement du bal, nous étions

rangés, toutes les dames d'un côté, & les hommes de l'autre. Tourmeil, par une impatience dont je lui sus bon gré, troubla le premier cet ordre; il traversa l'assemblée avec une grace charmante, & vint se mettre à genoux devant moi. M. de Briance fut bien aise qu'il eût fait cette galanterie, & la fit remarquer à mon père, qui étoit auprès de lui. Cette action de Tourmeil donna de l'émulation à toute notre jeunesse, chacun suivit son inclination. Mon frère le comte se crut obligé de ne quitter pas la personne avec qui il avoit commencé le bal, & le chevalier se mit en conversation avec une assez jolie fille qui étoit à côté de moi.

Tourmeil, content de ce qu'il venoit de faire, me regardoit tendrement, & ses paroles étoient aussi touchantes que pleines d'esprit. Nous dansâmes toujours ensemble; il affecta de ne prendre que moi. M. de Briance lui ayant dit une fois de prendre la demoiselle à qui mon frère donnoit le bal: Je ne puis vous obéir, monsieur, lui répondit Tourmeil avec un souris gracieux, parce que mon cœur m'ordonne le contraire. Après ces mots, il vint me faire la révérence. Cette réponse plut infiniment à M. de Briance, mais mon père la trouva forte pour un homme de son âge.

Le bal finit assez tard, je trouvai pourtant

qu'il finissoit trop tôt. Tourmeil me témoigna le chagrin qu'il avoit de me quitter, mais avec une expression si naturelle, que mon cœur en fut vivement touché. Il me demanda la permission de me venir voir le lendemain ; j'étois dans un embarras qui ne me permit pas de lui répondre bien précisément. Enfin on se sépara : mes frères, qui étoient charmés de Tourmeil, le prièrent, en le quittant, qu'ils eussent l'honneur d'être de ses amis. Il leur répondit en homme qui savoit le monde. Je me couchai, & la tranquillité du sommeil, qui, jusqu'à ce jour, ne m'avoit point quittée, fut tout à coup interrompue. L'idée de Tourmeil me revenoit sans cesse ; quelquefois j'admirois sa personne, peu après j'étois inquiète d'avoir montré peu d'esprit dans la conversation que nous avions eue ensemble ; plusieurs pensées se présentoient en foule à mon imagination, & redoubloient mon inquiétude : enfin je m'endormis ; mais l'amour étoit, je crois, d'intelligence avec mes songes ; ils ne me représentoient que les qualités avantageuses de Tourmeil.

Je me levai tard ; mon frère le chevalier m'apprit qu'il devoit l'après-dînée mener le comte de Tourmeil chez les plus belles dames de la ville, & qu'il l'ameneroit ensuite au logis.

L'amour avoit résolu de m'engager si fortement, qu'il me fût impossible de rompre jamais ses chaînes.

Je rencontrai Tourmeil & mes frères chez une dame amie de ma tante, où nous étions allées en visite. Ils se disposoient à sortir; mais dès que je fus entrée, Tourmeil se tourna vers le chevalier : Enfin vous ne me reprocherez plus, dit-il, l'inquiétude que j'ai eue dans tous les lieux où j'ai été : trouvez, je vous prie, un prétexte pour demeurer ici. Le chevalier me fit entendre le dessein de Tourmeil, & dit qu'il ne s'en iroit pas, parce qu'il espéroit que mademoiselle de...., fille de la dame chez qui nous étions, joueroit du clavecin à ma prière, & qu'il n'avoit osé demander cette grace.

Madame sa mère lui ordonna de jouer du clavecin ; nous l'écoutâmes avec plaisir : quand elle en eut joué quelque temps, je lui demandai une pièce que j'aimois fort; c'est une sarabande, à qui l'ancienneté n'a rien fait perdre de ses beautés. Je voudrois bien qu'il y eût de nouvelles paroles sur cette sarabande, dis-je à mademoiselle de...., car c'est l'air du monde que je trouve le plus aimable. Le comte de Tourmeil pourroit vous satisfaire là-dessus, me dit mon frère; M. de Briance nous en a montré

de lui cette après-dînée, qui sont charmantes.

On pressa Tourmeil de faire des vers sur cette sarabande; il s'en défendit honnêtement, mais enfin prenant la parole : Et moi, monsieur, lui dis-je, serai-je aussi refusée? Non, mademoiselle, me répondit-il; je vais même vous obéir avant que vous le commandiez. Il prit des tablettes que je lui offris, s'éloigna un peu, & quelque temps après il me les rendit. Nous y trouvâmes ces paroles :

Entre Apollon & le dieu qui m'inspire,
Divine Iris, ne vous méprenez pas;
Quand je vous dis que j'aime vos appas,
Le dieu charmant qui me prête sa lyre,
N'est pas celui qui me fait vous le dire.

Tourmeil chanta lui-même ce couplet, & mademoiselle de.... l'accompagna du clavecin. Toute la compagnie avoua sincèrement qu'on ne pouvoit mieux jouer du clavecin, ni chanter avec plus de justesse. Je retournai chez mon père avec ma tante; Tourmeil pria mes frères de ne plus faire de visites. Il arriva aussi-tôt que moi, & me donna la main en descendant de carrosse. Nous trouvâmes M. de Briance qui jouoit aux échecs avec mon père :

il dit à Tourmeil qu'il étoit ravi de le voir en ſi bonne compagnie.

La maiſon de mon père étoit toujours remplie de tout ce qu'il y avoit de gens de diſtinction dans la ville : on y ſoupoit aſſez ſouvent, & avant & après ſouper on jouoit ou l'on cauſoit ; chacun ſuivoit en cela ce qui lui faiſoit le plus de plaiſir. Il y avoit beaucoup de monde ce ſoir-là ; je regardai quelque temps jouer, & Tourmeil n'eut d'attention que pour moi ; il me parloit quelquefois, mais avec un reſpect qui me plaiſoit fort.

M. de Briance nous regarda, parla tous bas à mon père, puis appelant Tourmeil : M. le comte, lui dit-il, je ſouperai ici ; mais ce ſeroit abuſer des bontés de M. de Livry, que de demeurer tous les deux à la fois. Mon père pria Tourmeil de reſter ; mais M. de Briance lui fit ſigne du contraire.

Jamais on n'a été frappé ſi vivement des paroles les plus terribles, que Tourmeil le parut de cet ordre ; & en s'approchant de moi avec un air auſſi touché que s'il m'eût dit adieu pour long-temps : On m'ordonne de m'éloigner de vous, Mademoiſelle, me dit-il ; ce malheur m'eſt trop ſenſible pour obéir une ſeconde fois aux ordres de M. de Briance. Il ſortit en achevant ces mots, & je me trouvai extrêmement touchée de ſon départ. En ſortant de

table, je vis mon frère le chevalier qui lisoit une lettre que l'on venoit de lui donner : il laissa rentrer mon père dans le cabinet, & me fit signe de demeurer. Voilà, me dit-il, un billet que je vous prie de lire : je le décachetai, & j'y trouvai ces paroles :

Qu'ai-je fait pour m'attirer mon malheur ? De ce grand nombre de gens qui étoient ce soir chez vous, je suis le seul à qui l'on n'a pas permis de demeurer : rien n'égale mon désespoir ; il faut avoir les sentimens que vous m'inspirez, pour connoître parfaitement quel tourment votre absence fait souffrir.

Ce billet n'étoit point signé ; mais je vis bien qu'il étoit de Tourmeil : je rougis en le lisant ; & le rendant à mon frère : D'où vient, lui dis je, que vous vous êtes chargé de cette commission ? Une raison encore plus forte que celle de mon amitié, me répondit le chevalier, m'oblige à vous faire voir son billet, & la lettre qu'il m'écrit. Tourmeil le prioit de ne point interprêter à défaut de courage l'obéissance qu'il avoit rendue à M. de Briance ; il protestoit qu'après ce dernier respect, il ne lui obéiroit de sa vie, & il marquoit précisément qu'il l'attendoit dans sa chambre pour lui faire connoître le chagrin qu'il lui avoit donné. Mon

frère remarquoit bien quel étoit mon étonnement à la lecture de cette lettre. Tourmeil, me dit-il, va faire une folie qui perdra sa fortune. M. de Briance l'aime comme s'il étoit son fils; il nous dit même qu'il lui a fait une donation considérable. Il seroit bien cruel qu'une chose de si peu de conséquence lui causât un véritable malheur. J'en serois au désespoir, lui répondis-je tout attendrie du malheur de Tourmeil.

Mon frère le comte vint voir ce que nous faisions; nous lui contâmes ce qui nous inquiétoit. Il n'y a pas à balancer un moment: allez, mon frère, dit-il au chevalier, empêchez que Tourmeil ne se brouille avec M. de Briance. Afin qu'il vous soit plus facile de le faire, il faut que ma sœur lui écrive un mot. J'en fis quelque difficulté, mais nous n'avions pas le temps de délibérer, & un conseil de gens de quinze à seize ans ne pouvoit pas finir par une action bien prudente. Le chevalier me donna ses tablettes, dit qu'il les rapporteroit, & qu'ainsi ma lettre ne resteroit pas entre les mains de Tourmeil; j'y écrivis à peu près ces paroles:

Pouvez-vous songer à vous brouiller avec M. de Briance? J'ose vous prier de continuer à lui rendre ce que vous devez à l'amitié qu'il a pour vous: ne

me point voir une soirée, est-ce un si grand malheur? Et si vous trouvez que c'en est un, après me l'avoir dit, pourquoi s'en plaindre?

Le chevalier prit les tablettes, & courut chez Tourmeil. Je rentrai dans la chambre de mon père; il achevoit une partie d'échecs avec M. de Briance. Je rêvai cependant à Tourmeil; il me paroissoit qu'un homme qui vouloit renoncer à sa fortune, pour me voir quelques heures de plus, devoit sentir une passion bien véritable. Que ces réflexions furent dangereuses! Je savois bien qu'il falloit défendre mon cœur contre l'amour; mais je crus pouvoir le livrer à la reconnoissance.

On quitta le jeu, & M. de Briance s'approchant de moi, continua à me donner des louanges, comme le jour d'auparavant: j'y répondis si mal, que je ne doute pas qu'il n'eût mauvaise opinion de mon esprit; je le laissai partir du logis, sans me mettre en peine de ce qu'il en pouvoit penser. J'attendis avec impatience le retour du chevalier; il ne rentra point dans la chambre de mon père, je le trouvai qui m'attendoit dans la mienne.

Eh bien, lui dis-je avec une émotion que je ne pus cacher, Tourmeil sera-t-il sage? l'avez-vous persuadé? Non, me dit le chevalier, tous mes efforts ont été inutiles; mais dès qu'il a vu

ce que vous aviez écrit dans mes tablettes, il a paru aussi soumis à vos ordres, qu'il étoit peu touché de mes conseils; il a baisé cent fois votre écriture, & jamais on n'a vu un homme si amoureux.

Ce trop fidèle récit me toucha vivement, j'en fus occupée le reste de la nuit. Tourmeil étoit aimable, & d'une naissance égale à la mienne. Qui me défend d'espérer, disois-je en moi-même, d'être un jour très-heureuse par le penchant que j'ai pour Tourmeil? Mon père cherche pour moi un parti plus avantageux que ceux qui se sont présentés; il remarquera sans doute son mérite.

Ces réflexions m'occupèrent pendant toute la nuit; & mon cœur, en se flattant, se livroit à tous les dangers d'une passion naissante: je ne m'endormis qu'au point du jour. La première idée qui me frappa à mon réveil, fut celle de Tourmeil. Je me levai; & me parai avec plus de soin que je n'avois jamais fait; ce dessein de lui plaire me fit mieux connoître que tout le reste à quel point il occupoit mon esprit. Il vint de bonne heure chez mon père, y rencontra beaucoup de dames, n'eut pour elles que des honnêtetés, & je m'applaudis mille fois de l'avoir seule rendu sensible.

On proposa d'aller voir des comédiens que

le carnaval avoit attirés à Rennes : mon père consentit à m'y laisser aller avec ces dames. Mes frères furent de la partie, & Tourmeil, qui ne cherchoit que des prétextes pour ne me point quitter, en fut aussi. Nous trouvâmes les plus mauvais acteurs qui eussent jamais paru en province : la pièce, quoique mal représentée, ne me parut pas avoir duré long-temps. Tourmeil étoit assis auprès de moi, je ne pouvois pas m'ennuyer.

Quelque mauvais que fût le spectacle, il ne laissa pas d'y avoir beaucoup de monde. Tout étant fini, chacun s'empressoit de sortir; mon frère le chevalier donnoit la main à une dame de notre compagnie, & voulant passer la porte, un provincial qui avoit le même dessein, le poussa brusquement ; mon frère étendit le bras, de peur que la dame qu'il conduisoit ne fût pressée. Cette action empêchoit le provincial de sortir; il s'en mit en colère, & dit quelque chose de brutal à mon frère, qui, pour toute réponse, lui donna un soufflet.

Nous étions près de lui, nous vîmes cette action; Tourmeil & le comte s'approchèrent promptement, ne doutant pas que le chevalier & son homme n'allassent se battre. Mon frère avoit tiré son épée; mais nous fûmes bien étonnés de voir le provincial, sans autre

suite

ſuite de querelle, ſe démêler de la preſſe, & s'en aller froidement, comme s'il ne lui étoit rien arrivé.

Nous retournâmes au logis; on y reſta: M. de Briance y vint, qui nous dit que l'affaire de la comédie ſe contoit déjà dans toute la ville: nous en avions prévenu mon père, afin qu'il ne l'apprît pas d'ailleurs. Il fit une ſévère réprimande à mon frère ſur ſa promptitude; mais ce fut en galant homme, car il traitoit plutôt mes frères comme ſes amis que comme ſes enfans. Il n'étoit pas ſi indulgent pour moi, quoiqu'il m'aimât beaucoup: il diſoit que les filles étoient obligées d'obéir plus exactement que les hommes.

Un peu après le ſouper, mon frère le chevalier, qui vouloit aller chez une perſonne dont il étoit amoureux, ſortit de ſa chambre; je m'en aperçus. La querelle qu'il avoit eue l'après-dînée m'inquiétoit; je trouvois imprudent qu'il s'en allât ſeul dans les rues s'expoſer au reſſentiment du provincial offenſé, que nous avions appris être un homme de qualité du pays, depuis peu de jours arrivé à Rennes.

Je ſuivis le chevalier, & lui dis que j'avertirois mon père qu'il vouloit ſortir, à moins qu'il ne conſentît à ſe faire accompagner par

cinq ou six de nos gens. Ce seroit là un fort bel équipage, me dit-il en riant, pour aller en bonne fortune. Il voulut m'échapper ; mais enfin, voyant que j'étois résolue à avertir mon père : Eh bien, me dit-il, puisque vous ne voulez pas que je sorte absolument seul, dites à Tourmeil qu'il vienne avec moi, & nous prendrons une escorte. Je rentrai dans la chambre, & priai Tourmeil d'aller avec le chevalier ; il s'y offrit avec générosité. J'eus bien envie de redoubler l'escorte que javois proposée à mon frère, quand je vis Tourmeil de la partie.

Le comte étoit engagé au jeu avec mon père & M. de Briance, ainsi je n'osai lui parler. Mon frère & Tourmeil sortirent seuls, & ne furent pas à cent pas de la porte, qu'ils se trouvèrent attaqués par six hommes bien armés. On tira sur eux, & l'obscurité de la nuit les sauva; un seul coup porta sur Tourmeil, & perça la manche de son habit.

Mon frère & lui mirent l'épée à la main, & se défendirent sans voir ce qu'ils faisoient. La lune se leva, & à cette foible clarté, le chevalier reconnut le provincial, qui, se tenant un peu loin, encourageoit ses gens à cette belle action.

Mon frère vouloit aller à lui, mais il étoit contre la muraille, & avoit trois hommes en

face. Tourmeil en avoit deux, il en mit un hors de combat; le coup intimida le second, & le fit reculer fort loin. Tourmeil, prenant ce moment, courut comme un lion sur le provincial, qui, après s'être défendu quelque temps, reçut un coup au travers du corps, & tomba sur le pavé. Tourmeil alla de suite promptement secourir mon frère, qui n'avoit qu'une légère blessure au bras; mais son épée venoit de se casser; il lui sauva la vie en écartant ses trois ennemis.

L'un demeura sur la place, dangereusement blessé, les deux autres ne firent pas de résistance, voyant leur maître évanoui & baigné dans son sang. Il est mort, dit l'un des assassins; sauvons nous: mais avant de fuir, il porta par derrière un coup à Tourmeil. Deux amis du chevalier, qui revenoient de souper, le reconnurent en passant; ils dirent au laquais qui portoit un flambeau, de tourner du côté du logis de mon père, où ils ramenèrent nos deux blessés. On y jouoit encore; j'étois inquiète, & j'avois un secret pressentiment de quelque malheur. Je courus dès que j'entendis du bruit dans la cour; mon frère & Tourmeil, tout couverts de sang, y étoient déjà. A cette vue; je fis un cri effroyable: mon père l'entendit, accourut; la compagnie le suivit.

Le chevalier, s'apercevant de l'émotion où il étoit, lui dit : Ce n'eſt rien, mon père ; je ne ſuis pas bleſſé dangereuſement ; mais ſongez, je vous prie, à faire ſecourir Tourmeil ; il vient de me ſauver la vie. Tourmeil perdoit beaucoup de ſang ; on le coucha ſur un lit de repos qui étoit dans l'anti-chambre ; M. de Briance & mon père étoient également touchés de cet horrible ſpectacle : j'en étois inconſolable ; je pleurois avec toute la douleur que peuvent inſpirer l'amitié & l'amour. Qu'on ſeroit heureux, me dit alors Tourmeil d'une voix languiſſante, de donner tout ſon ſang pour avoir quelque part à ces précieuſes larmes !

Je ne répondis qu'en redoublant mes pleurs : mon père & M. de Briance n'entendirent point ce qu'il me diſoit ; ils parloient au chirurgien qui venoit d'arriver : il trouva la bleſſure de mon frère légère ; mais il parut incertain ſur celle de Tourmeil, & aſſura même que ſi on le tranſportoit, on augmenteroit ſon mal conſidérablement.

Mon père, touché du mérite & de la généroſité de Tourmeil, pria M. de Briance de permettre qu'il demeurât chez lui juſqu'à ſa guériſon. Les gens qu'il avoit envoyés ſur le lieu du combat, vinrent lui dire qu'on avoit enlevé le provincial, qu'ils avoient fait apporter

un des bleſſés qui y étoit encore : mon père ordonna qu'on le fît panſer, & qu'on en eût ſoin.

Ce malheureux fut ſi ſurpris d'être bien traité chez un homme dont il venoit d'aſſaſſiner le fils, que dès le lendemain il demanda à dépoſer comment l'action s'étoit paſſée ; ſa dépoſition ſervit dans la ſuite à terminer l'affaire en faveur de Tourmeil & du chevalier ; elle contenoit, qu'ils étoient quatre cavaliers de la compagnie d'un frère de ce provincial, avec un de ſes amis dont il ignoroit le nom ; que le provincial n'étoit pas mort, & que ſes deux compagnons, ne voyant plus perſonne, étoient revenus, & l'avoient emporté ; qu'ils lui avoient promis de venir auſſi le prendre, & qu'il fut bien étonné de ſe voir enlever par d'autres gens.

Que de douleurs pour moi pendant la nuit ! Tourmeil preſque mourant pour nos intérêts, ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit : je me repentois de l'avoir engagé à ſortir avec mon frère. Il lui a ſauvé la vie, diſois-je en moi-même, mais il a ſacrifié la ſienne, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe. Ces réflexions, ſuivies de beaucoup d'autres, me mettoient dans une agitation qui ne ſe conçoit pas.

Enfin le jour parut ; je paſſai chez mon

frère ; on me dit qu'il repofoit : il ne garda presque pas le lit, & en fut quitte pour porter quelque temps son bras en écharpe. J'envoyai savoir des nouvelles de Tourmeil, & j'appris qu'il avoit un peu de fièvre. Je n'osois presque m'informer de l'état où il étoit, j'appréhendois toujours qu'on ne m'en dît quelque chose de funeste, & cette appréhension ne cessa que huit jours après sa blessure : la fièvre le quitta, les chirurgiens assurèrent qu'il étoit hors de danger, & rendirent une espèce de tranquillité à mon esprit.

Quoique mon père donnât incessamment des soins à la guérison de Tourmeil & du chevalier, il ne manqua pas de faire informer. On n'eut que trop de preuves pour convaincre le provincial ; on le poursuivit criminellement ; il n'osa plus rester dans la ville : un de ses parens le fit porter, tout blessé qu'il étoit, à sa maison de campagne, où il demeura caché pendant qu'on instruisoit le procès.

J'étois dans une situation assez douce ; Tourmeil se portoit mieux, je le voyois presque tous les jours, mes frères me menoient dans sa chambre, & m'obligeoient quelquefois d'y rester. L'un & l'autre étoient sensiblement touchés du service qu'il nous avoit rendu, & n'épargnoient rien pour lui en témoigner

une reconnoiſſance parfaite. Ils me diſoient que mon père ne me pouvoit choiſir un époux plus aimable & de meilleure maiſon que Tourmeil : ils lui promirent même qu'ils en parleroient enſemble à mon père dès que ſa ſanté ſeroit rétablie. C'étoit ce qu'il ſouhaitoit le plus ardemment, & l'éſpérance qu'il avoit de m'épouſer ne contribua pas peu à ſa guériſon.

Il me ſemble, meſdemoiſelles, dit madame de Briance en s'interrompant d'elle-même, qu'il eſt trop tard pour continuer à vous apprendre mes aventures, je vous promets d'en achever demain le récit, ſi ce que je viens de vous conter vous donne de la curioſité de ſavoir le reſte.

Kernoſy & Saint-Urbain témoignèrent à la Marquiſe combien elles s'intéreſſoient à tout ce qu'elle venoit de leur dire, & qu'elles auroient beaucoup de joie d'en apprendre la ſuite. Après s'être entretenues quelque temps ſur ce qu'elles venoient d'entendre, elles prirent congé de la marquiſe, & ſe retirèrent dans leur appartement.

L'hiſtoire que la marquiſe venoit de conter, renouvela le ſouvenir d'une paſſion qui avoit pris de profondes racines dans ſon cœur ; le temps n'avoit point éffacé l'image de Tourmeil que l'amour y avoit fortement imprimée ; les

efforts qu'elle fit pendant une partie de la nuit pour dissiper ce triste souvenir, furent inutiles, enfin le sommeil suspendit ses peines.

Le lendemain il fit un aussi beau temps qu'il en peut faire en hiver; le soleil, depuis quelques jours, dissipoit une partie du froid de cette rude saison. MM. de Livry & le baron de Tadillac allèrent chasser le matin, & se rendirent au château à l'heure de dîner, avec quantité de gibier. La beauté du jour fit naître aux dames l'envie d'aller se promenr dans un bois qui environnoit le jardin. Le baron de Tadillac voulut leur donner le divertissement de la chasse, MM. de Livry eurent la même complaisance, & ils prièrent madame la vicomtesse d'envoyer querir au château deux chiennes courantes qui leur avoient servi le matin.

Ce fut un plaisir singulier pour les dames, de voir ces messieurs, qui tiroient tous trois à merveille, ne manquer pas un coup. La vicomtesse admiroit l'adresse du baron, & lui donnoit sans cesse des louanges. Saint-Urbain, toujours attentive à persécuter Fatville, lui demanda pourquoi il ne tiroit pas; elle lui persuada qu'il avoit l'air adroit à cet exercice. Le conseiller, enorgueilli de cet éloge, prit le fusil d'un garde-chasse, & se mit en devoir de tirer; mais il s'y prit si mal, que son coup, passant

loin du gibier à qui il en vouloit, alla blesser une belle vache noire qui se promenoit tranquillement à quelques pas de là.

La vicomtesse entra dans une furieuse colère contre Fatville; la vache noire étoit sa favorite, elle prenoit de son lait, & l'avoit nommée Isis, pour mieux marquer son mérite. Cet accident le déconcerta; & fâché à son tour de quelques paroles piquantes qu'elle lui avoit dites, il commença à se dégoûter du commerce de la noblesse pour lequel il avoit eu jusques alors beaucoup d'inclination, & s'en alla de colère au château. La compagnie le suivit, & l'on y trouva, en rentrant, tout prêt pour la représentation de Penelope & du Florentin. Cette petite pièce répandit tant de joie dans les cœurs, que personne ne voulut se remettre au jeu après soupé, suivant la coutume des jours précédens. On chercha quelque amusement qui demandât moins d'application, & l'on ne fut pas long-temps à le trouver. Le baron proposa de faire une espèce de loterie, avec promesse que chacun exécuteroit ce qui seroit porté au billet qui lui seroit échu; il en fit sept, les plia, & la marquise de Briance les tira. Le premier fut pour la vicomtesse, il portoit : *Vous direz un secret à quelqu'un de la compagnie.* Mon secret est tout prêt, dit-elle en regardant le baron avec un air de finesse

Le ſecond billet fut pour mademoiſelle de Kernoſy ; elle y trouva : *Vous direz un madrigal.* J'en ſerai quitte à bon marché, dit-elle ; il ne s'agira que d'avoir un peu de mémoire. La marquiſe donna le troiſième à Saint-Urbain ; il y avoit : *Vous conterez une hiſtoire.* Quel billet ! dit Saint-Urbain ; en vérité, madame, vous vous ſeriez bien paſſée de me le donner ; j'aurois mieux aimé tout autre que celui-là. Nous ne ſommes jamais contens de ce qui nous arrive, répondit la marquiſe ; mais voyons le billet du baron : *Vous donnerez une fête aux dames dans trois jours.* Après l'avoir lu, il s'écria, comme un homme effrayé : Oh ! que j'ai peur de mal obéir ! La marquiſe donna enſuite un billet au comte de Livri ; il y trouva : *Vous critiquerez l'hiſtoire qu'on va conter.* Me voilà inſpecteur de mademoiſelle de Saint-Urbain, dit le comte ; je l'avertis que j'en uſerai très-rigoureuſement avec elle. Le chevalier ouvrit ſon billet, c'étoit : *Vous remplirez des bouts-rimés.* La comteſſe de Salgue trouva dans le ſien : *Vous écouterez les autres.* Tant mieux, dit-elle, me voilà bien contente d'être l'aſſemblée. La baronne de Sugarde lut enſuite ce qui lui étoit échu ; il y avoit : *Vous donnerez des bouts rimés.* Voyons, dit la marquiſe, ce que la fortune me garde ; elle ouvrit ſon billet, & lut :

Vous direz une chanson. Cela ne sera pas difficile, dit-elle; mais voici encore le billet de Fatville; tenez, monsieur, lui dit-elle en le lui présentant, tirez quel sera votre sort. Il y trouva: *Vous irez savoir des nouvelles d'Isis.* On rit de cette folie, qui renouveloit le souvenir de son adresse à la chasse; il se douta bien que ce billet avoit été fait exprès. En effet, la marquise l'avoit mis à part, de concert avec le baron, & avoit tiré les autres au hasard.

Allons, dit le baron en s'asseyant, qu'on exécute tout ce que les billets portent; c'est à moi d'ordonner, parce que je conduis le jeu. Madame la vicomtesse aura la bonté de commencer: elle se leva gravement, & lui dit en secret avec un air mystérieux, qu'elle le trouvoit digne de son estime. Le baron lui répondit peu de chose, afin de paroître un fidèle dépositaire du secret qu'on venoit de lui confier.

Mademoiselle de Kernosy eut l'applaudissement de toute la compagnie sur son madrigal, qu'elle récita de mémoire, & mademoiselle de Saint-Urbain remit à conter son histoire après le souper, suivant l'ordre que le baron lui prescrivit dans le moment qu'elle alloit en commencer le récit, afin, lui dit-il, que la compagnie ait un amusement agréable toute la

soirée, & que M. le comte ait plus de loisir pour la critiquer. C'étoit ensuite le rang du baron pour s'acquiter de ce que son billet ordonnoit. Il fixa le jour de la fête qu'il devoit donner, prenant un temps raisonnable, afin d'y mieux réussir, & continua à donner ses ordres. Allons, M. le chevalier; il est présentement question de vos bouts-rimés. Je ne puis les remplir, dit le chevalier, madame la baronne ne me les a pas donnés; vous savez que son billet le commande. Elle pria qu'on l'aidât à les faire. Le chevalier prit la plume, chacun y mit son mot, & voici les bouts-rimés tels qu'on les lui donna.

ambroisie.
tourbillon
carillon.
fantaisie.

frénésie.
vermillon.
papillon.
Asie.

cordon.
abandon.
lumière.

destin.
première.
lutin.

Cela n'eſt pas trop facile à remplir, dit le chevalier en les reliſant. Mademoiſelle de Saint-Urbain ſe feroit bien paſſée d'y placer le lutin; je vois bien qu'il eſt deſtiné à tourmenter même les poëtes de ce château. On badina ſur cette penſée. Madame de Salgue ne la releva point, mais elle dit à la compagnie : *Pour moi, je remplis mon devoir en écoutant les autres.* Madame de Briance ne laiſſa pas tomber la penſée du lutin; elle s'étendit ſur la malignité de cet eſprit, & ſur la fermeté de M. de Fatville, qui en avoit bravé pluſieurs avec une intrépidité incroyable, ſans qu'il lui en fût arrivé aucun accident : elle chanta un moment après ces paroles ſur un air nouveau, pour s'acquitter du devoir qui lui étoit preſcrit.

Importune raiſon, n'agitez plus mon cœur,
Des craintes, des ſoupçons dont vous êtes ſuivie.
Mon berger me promet une éternelle ardeur;
Laiſſez-moi me livrer à cet eſpoir flatteur,
Il fait le bonheur de ma vie.

Cette chanſon plut infiniment : on la répéta tant de fois, que toute la compagnie en ſavoit l'air auſſi bien que les paroles. M. de Fatville ſeul ne chantoit point; il ne ſavoit pas la muſique. Le baron lui demanda des nouvelles d'Iſis. Si nous étions à Rennes, répondit-il,

je n'en aurois que de bonnes à vous apprendre ; je l'aurois fait panser par le meilleur chirurgien, & madame la vicomtesse ne seroit plus fâchée. Tout le monde lui sut bon gré de cette plaisanterie. Le chevalier de Livry dit qu'il avoit rempli les bouts-rimés ; la curiosité attira aussi-tôt la compagnie pour les entendre, & il lut ce qui suit :

SONNET.

Le plus charmant de ceux qui vivent d' ambroisie,
Sur vous porte à mon cœur de feux un tourbillon
De rivaux, de jaloux, l'importun carillon,
Sans cesse, en vous aimant, troublent ma fantaisie.

Je sens qu'auprès de vous, ma douce frenésie
Me fait craindre, pâlir, me met du vermillon ;
J'éprouve par vos yeux le sort du papillon,
Ils auroient pu dompter le vainqueur de l'Asie.

La parque, de mes jours va couper le cordon,
J'en laisse avec plaisir la trame à l' abandon :
Sans vous, l'amour me fait mépriser la lumière.

Ce dieu vous attendoit pour fixer mon destin ;
Je badinois ailleurs ; vous êtes la première
Qui m'ayez fait sentir ce que peut ce lutin.

Ce sonnet ne laissa pas d'être bien reçu, quoiqu'il fût venu im-promptu, & qu'il eût été composé de même. A la campagne, on ne se

mêle que de critiquer l'hiſtoire de mademoiſelle de Saint-Urbain, dit le comte, encore faut-il que l'ordonnance d'un billet de loterie y ſoit formelle. Le rang de Saint-Urbain étant venu pour conter, elle dit, que n'ayant voulu ſurprendre perſonne par des aventures fabuleuſes, on ſeroit plus content d'entendre une hiſtoire tirée d'Athénée, auteur grec, dont il y a une traduction françoiſe. Incontinent après cette eſpèce de prologue, elle commença ſon récit.

HISTOIRE

DE ZARIADE.

HISTASPE, qui commandoit dans la Médie, eut deux fils, que les peuples appelèrent les enfans de Vénus & d'Adonis, parce qu'ils avoient l'air divin, qu'ils étoient parfaitement bien faits, & que leur beauté attiroit les yeux de tout le monde.

L'aîné, qu'on nommoit Zariade, alla donner des lois, dans ſa première jeuneſſe, à tout le pays qui s'étend depuis la mer caſpienne juſqu'aux bords du Tanaïs. Ce prince s'étant un jour fatigué à la chaſſe, ſe coucha ſous une

touffe d'arbres, près d'une fontaine, dont le murmure agréable le jeta dans un profond sommeil, & lui procura un repos tranquille en apparence, mais qui porta bien des troubles dans son cœur. Il vit en songe une jeune personne magnifiquement vêtue, couchée sur un lit de gazon au milieu d'un jardin délicieux; elle tenoit dans ses mains un petit portrait, que le dieu couronné de pavots venoit de lui présenter. Qu'il est beau! s'écria-t-elle en regardant ce portrait avec attention (c'étoit celui de Zariade); il crut l'entendre parler, & le son de voix de cette jeune personne, qui charmoit par l'éclat de sa beauté, fit une telle impression sur son esprit, que rien ne put jamais effacer l'idée qu'il en avoit conçue. Quelle divinité, dit-il en s'éveillant, l'amour vient-il de me faire voir! Seroit-il possible que ce ne fût qu'une vaine idée? Non, sans doute, ce dieu l'a formée pour triompher de tous les cœurs. Zariade n'étoit plus occupé que de ce songe, son cœur en étoit pénétré, & il se désespéroit de ne pouvoir apprendre si cette merveilleuse beauté n'étoit qu'une belle idée, dont l'univers n'avoit point d'original. Il savoit peindre mieux qu'homme de son temps, & ne pouvant plus vivre éloigné de cet objet divin, il fit le portrait de cette aimable personne,

dont

dont l'amour avoit si fortement gravé les traits dans sa mémoire; il le mit dans son cabinet, & ceux qu'il y introduisoit l'admiroient comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art. Ce prince, croyant diminuer ses inquiétudes, apprit son aventure à ses confidens, & aux grands de sa cour qu'il chérissoit le plus; ils plaignirent son amour, mais c'étoit un foible remède. Un prince étranger étant arrivé à la cour, demanda la permission de lui faire la révérence. Zariade le reçut dans son cabinet: après les complimens ordinaires en pareille rencontre, le grand nombre de curiosités inestimables qui se trouvoient rassemblées dans ce beau lieu, fut le sujet de la conversation. Le prince étranger, surpris de voir le portrait que Zariade avoit mis au milieu de plusieurs tableaux des plus fameux peintres de l'antiquité, s'arrêta long-temps à le considérer; & dans l'étonnement où cette excellente pièce l'avoit mis, il lui échappa de dire: on n'a jamais vu une ressemblance si parfaite. Ces paroles fixèrent d'abord l'attention de Zariade; l'amour, la joie, & la curiosité l'agitèrent à la fois; mais s'étant un peu remis de ce premier transport, qui lui causoit un plaisir si peu espéré, il demanda quel climat fortuné avoit vu naître cette divine personne.

Elle se nomme Otadis, répondit le Prince étranger; je l'ai vue mille fois à la cour de son père Omarte; il règne sur les provinces qui sont au delà du Tanaïs. Quoi! s'écria Zariade, c'est la princesse Otadis dont j'ai ouï parler comme de la plus belle personne de l'Asie! mon destin est trop heureux. L'étranger qui annonçoit une si agréable nouvelle, fut comblé d'honneurs & de présens. On lui fit confidence du songe, & de la passion qu'il avoit fait naître pour la belle Otadis. Cet étranger accepta la proposition qu'on lui fit d'accompagner les ambassadeurs que Zariade vouloit envoyer à la cour d'Omarte, & partit en diligence avec eux, afin de se rendre au plutôt à cette cour, où étant arrivés ils demandèrent la belle Otadis en mariage pour leur prince.

Omarte savoit quelle étoit la puissance de Zariade, il avoit entendu parler de ses vertus & de ses graces; mais il ne vouloit pas éloigner de lui la princesse sa fille: elle étoit héritière de ses états; & n'ayant point d'enfant mâle, son intention étoit qu'elle prît pour époux un prince de son sang.

Otadis n'avoit pu se résoudre à faire un choix si contraire au sentiment qu'elle renfermoit dans son cœur; l'amour l'avoit blessée du même trait dont il avoit enflammé le beau Zariade: le dieu

des songes lui avoit représenté le jeune prince avec des charmes qui séduisoient les cœurs; & la princesse, fidèle à cette belle idée, méprisoit tous ceux qui se presentoient pour époux. Rien n'étoit comparable à cet objet dont son imagination étoit remplie, elle ne pouvoit en aimer d'autres: ce n'étoit point un ouvrage de la nature, les dieux l'avoient formé.

Cependant le prince étranger que Zariade avoit chargé de voir Otadis de sa part, fit demander une audience qu'on lui accorda. En se prosternant devant cette princesse, il dit que Zariade, fils d'Histaspe, souverain de la Médie, & le plus beau de tous les hommes, l'assuroit de ses profonds respects; qu'il l'envoyoit pour lui apprendre le désir ardent qu'il avoit de la posséder, depuis que les dieux lui avoient fait voir en songe sa beauté surnaturelle, seule capable de le rendre heureux. La conformité de leur destinée commença d'intéresser Otadis pour Zariade: mais quel fut son étonnement, quand l'étranger, lui présentant le portrait du prince, lui fit connoître que c'étoit le même que l'amour & le sommeil lui avoit présenté, & dont ils lui représentoient l'idée continuellement. Quelle fut alors sa douleur, de ce que son père vouloit renvoyer les ambassadeurs sans leur

accorder la demande qu'ils avoient faite. Sa passion l'obligea à en faire confidence à ce généreux étranger, qui lui parut si zélé pour Zariade. Peu de temps après, les ambassadeurs eurent leur audience de congé; il retourna avec eux, portant à leur maître la triste nouvelle du refus d'Omarte; mais il calma la colère où le prince alloit s'emporter, par le récit fidèle qu'il lui fit en particulier de tout ce que la belle Otadis avoir dit en sa faveur, & des véritables sentimens de son cœur, dont elle lui avoit révélé le secret.

Zariade, transporté d'amour, leva des troupes, & les conduisit en diligence sur les bords du Tanaïs, dans l'espérance de forcer Omarte, par sa valeur, à lui accorder la princesse sa fille, ou de s'en rendre le maître à quelque prix que ce fût. Il fit construire plusieurs ponts de bateaux sur le fleuve, afin que son armée pasſât plus facilement, & renvoya cependant l'étranger à la cour d'Omarte, où il devoit voir secrètement Otadis, & l'instruire de tout ce qui se préparoit pour le succès de cette entreprise.

Ce prince infatigable alloit sans cesse sur les bords du Tanaïs encourager les travailleurs. Etant un jour appliqué à maintenir le bon ordre parmi eux, afin de prévenir l'embarras qui auroit pu empêcher que leurs ouvrages ne fussent

promptement achevés, il vit arriver dans un petit bâteau un homme de bonne mine; c'étoit le prince étranger son favori: Hé bien, lui dit-il en l'embrassant, la divine Otadis a-t-elle aprouvé le dessein que mon amour a formé pour elle? Oui, seigneur, répondit l'étranger, l'adorable Otadis seroit à vous si son cœur régloit sa destinée; mais il n'est plus temps de vous cacher que l'on doit célébrer son hymenée dans trois jours, & vous feriez inutilement après la conquête de toute l'Asie. Omarte est absolu, Otadis n'osera resister à ses ordres: après un superbe festin, elle recevra une coupe d'or de la main de son père, c'est la coutume en ce pays, & elle la présentera à l'heureux mortel dont on aura fait choix pour être son époux. Allons donc la recevoir tout à l'heure cette coupe précieuse, s'écria le beau Zariade tout transporté d'amour & de colère: allons troubler ce cruel hyménée, ou mourir aux pieds d'Otadis. Dès lors, ne consultant plus que son désespoir, abandonnant tout à coup son armée, il partit secrètement, suivi seulement du prince étranger & d'un petit nombre des siens: après avoir traversé le Tanaïs sur un des ponts qui venoit d'être achevé, il se jeta dans un petit char attelé de huit chevaux d'une vitesse si prodigieuse, qu'en trois jours il arriva à la cour d'Omarte, où il prit un habit semblable

à ceux que l'on porte dans ce pays, crainte qu'on ne le remarquât. Etant entré dans le palais, il pénétra dans la salle du festin, où il vit Otadis qui tenoit déjà la coupe d'or qu'Omarte venoit de lui donner. Le chagrin d'être si près du moment qui alloit décider de sa destinée, lui fit répandre quelques larmes qui augmentèrent encore sa beauté; elle sortit de la salle du festin, accompagnée seulement de ses femmes, pour aller, selon sa coutume, faire sa prière dans la chambre prochaine.

Zariade la suivit, entra adroitement dans cette chambre, & s'approchant de la princesse: Me voici, dit il, prêt à vous délivrer de la tyrannie. Otadis l'auroit pris pour un dieu accouru à son secours, si elle eût pu le méconnoître; mais ses traits étoient trop bien gravés dans son cœur; elle lui présenta la coupe d'or qui décidoit le choix de son époux, & consentant qu'il l'enlevât, ils se sauvèrent tous deux par un degré où peu de personnes les pouvoient rencontrer, & de là, traversant les jardins du palais, ils gagnèrent la porte où le char du fortuné Zariade les attendoit avec l'escorte & l'étranger son favori. Dès qu'ils y furent montés, ils firent une diligence si prodigieuse, qu'ils étoient sur les bords du Tanaïs avant qu'Omarte, affligé de l'enlèvement de

la princeſſe ſa fille, eût pu apprendre quel étoit celui qui avoit entrepris une action ſi téméraire.

On paſſa ce fleuve ſur le pont de bateaux dont nous avons parlé. Zariade, ſans perdre de temps, mena la princeſſe dans ſon camp, où leur hyménée fut célébré avec toute la magnificence imaginable. Cette union remplit de joie toute l'armée. Otadis fit de grandes largeſſes; Zariade ſe trouva au comble du bonheur, par la poſſeſſion d'une princeſſe auſſi vertueuſe qu'elle étoit belle. Les deux époux envoyèrent des ambaſſadeurs vers Omarte, pour lui demander pardon, & pour le prier de donner ſon conſentement à cette union. Il ſavoit combien Zariade étoit digne de la princeſſe, ainſi il ſigna la paix, ce qui mit le comble à la félicité des deux jeunes époux.

Ce fut ainſi que mademoiſelle de Saint-Urbain finit ſon hiſtoire. Le comte de Livry, loin de la critiquer, comme ſon billet l'ordonnoit, en fit l'éloge. La marquiſe de Briance & le chevalier de Livry dirent que cette hiſtoire étoit extrêmement embellie par les ornemens qu'on y avoit ajoutés très à propos; qu'un ancien auteur qu'ils avoient lu, la rapportoit trop

succinctement; qu'il étoit plus agréable d'animer le récit d'une histoire peu vraisemblable par quelques embellissemens, que de la rapporter simplement avec exactitude, & la rendre languissante par trop de fidélité. Madame la vicomtesse raffina selon sa coutume, en blâmant Otadis de ce qu'elle s'étoit laissée enlever par son amant, & l'avoit épousé sans le consentement de son père. Saint-Urbain répondit qu'il n'étoit pas permis de changer les faits, & que dans ce temps-là on pardonnoit tout à l'amour; mais qu'à présent on étoit plus sage. Vous en ferez ce que vous voudrez, dit la vicomtesse, si vous y aviez mêlé de la féerie, vous m'auriez amusé davantage; car je vous avoue que ces sortes de fictions me plaisent beaucoup. Si j'avois su votre goût, madame, reprit Saint-Urbain, je vous aurois servie à votre gré. Il n'est pas assez tard, dit le comte de Livry, pour ne pas donner cette satisfaction à madame la vicomtesse; & si elle me le permet, je vais tout à l'heure lui dire un conte de fée. La vicomtesse parut ravie; toutes les dames marquèrent le même empressement, & Fatville demanda si c'étoit une histoire vraie, sinon qu'il s'iroit coucher: on l'assura qu'il pouvoit en toute sûreté s'aller mettre au lit.

Dès qu'il fut parti, madame la vicomtesse fit faire silence, & le comte de Livry commença ainsi.

PEAU D'OURS,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui n'avoient qu'une fille, la seule qu'ils eussent pu conserver de plusieurs enfans qu'ils avoient eus. La princesse les dédommageoit, par sa beauté & par les charmes de sa personne, de la perte douloureuse de tant de jeunes princes. On l'appeloit Noble-Epine. Les soins infinis qu'on prit de son éducation réussirent à merveille, & elle étoit à douze ans aussi savante que ses maîtres. Son esprit & sa rare beauté la firent rechercher par tout ce qu'il y avoit alors de rois ou de princes à marier.

Le roi & la reine, qui l'adoroient, craignoient de la perdre, & ne se pressoient pas de l'accorder aux vœux empressés des princes ses amans. Noble-Epine, contente de son sort, redoutoit elle-même un mariage qui l'éloigneroit du roi & de la reine, qu'elle aimoit tendrement.

Le bruit de la beauté de Noble-Épine fut porté jusqu'à la cour d'un roi des Ogres, qui se nommoit Rhinocéros. Ce prince, puissant en terres & en richesses, ne douta pas qu'on ne lui donnât la princesse, dès qu'il l'auroit demandée, & dépêcha des ambassadeurs vers le roi, père de Noble-Epine. Ils arrivèrent à cette cour, & demandèrent audience, sous prétexte de renouveler un ancien traité d'alliance qui avoit été autrefois entre les deux couronnes. On se divertit d'abord de voir des gens si extraordinaires; la jeune princesse en rioit elle-même à gorge déployée. Le roi ordonna cependant qu'on les reçût avec beaucoup de magnificence.

Le jour de l'audience, toute la cour s'efforça de paroître superbe; mais la joie se changea bientôt en tristesse, quand on sut que le roi Rhinocéros demandoit la princesse Noble-Epine.

Le roi, qui écoutoit attentivement l'ambassadeur, resta si surpris à la proposition, qu'il demeura muet. L'ambassadeur, craignant un refus, se hâta de reprendre la parole, en assurant le roi que s'il n'accordoit pas sa fille à Rhinocéros, il viendroit lui-même à la tête de cent millions d'ogres ravager le royaume, & manger toute la famille royale,

Le roi, qui connoissoit la façon d'agir des ogres, ne doutant pas que l'effet ne suivît bientôt la menace de l'ambassadeur, demanda quelques jours pour préparer sa fille à recevoir l'honneur que lui faisoit Rhinocéros, & rompit brusquement l'audience.

Ce bon père, mortellement affligé de n'oser refuser sa fille, se retira dans son cabinet, & la fit appeler. La princesse y vola, & quand elle eut appris le triste sort auquel elle étoit destinée, elle poussa des cris douloureux, & se jetant aux pieds du roi son père, elle le conjura d'ordonner sa mort, plutôt qu'un pareil hyménée.

Le roi la prit dans ses bras, pleura avec elle, & lui dit la menace qu'avoit faite l'ambassadeur. Vous mourrez, ma fille, ajouta-t-il, nous mourrons tous, & vous aurez l'horreur de nous voir dévorer par le cruel Rhinocéros.

La princesse, aussi effrayée de cette image que de son affreux mariage, consentit à donner sa main; & voulut bien se sacrifier pour sauver le roi, la reine, & tout le royaume; elle alla même en assurer la reine sa mère, qui étoit dans un état déplorable. Noble-Epine, résolue à tout pour des personnes si chères, consola sa mère par tout ce qu'elle put imaginer de plus vraisemblable; & avec une constance qui la rendoit encore plus admirable, elle vit les

apprêts de son mariage, & marcha à l'autel, où l'ambassadeur l'attendoit, avec une modestie qui arracha des cris & des sanglots de tout le monde.

Elle partit avec la même fermeté, & ne mena avec elle qu'une jeune personne qu'elle aimoit fort, & qui lui étoit très attachée ; elle se nommoit Coriande.

Comme il y avoit bien des lieues de ce royaume à celui des ogres, la princesse eut le temps d'ouvrir son cœur à Coriande, & de lui laisser voir l'excès de sa douleur. Coriande, attendrie par les malheurs de la princesse, partageoit ses peines, ne pouvant lui donner d'autre consolation, & lui juroit qu'elle ne l'abandonneroit jamais. Noble-Epine, sensible à la tendre & rare amitié que cette fille lui marquoit, sentoit moins sa peine depuis qu'elle étoit comme partagée.

Coriande n'avoit osé dire à la princesse qu'elle étoit allée trouver la fée Azerole, marraine de la princesse Noble-Epine, pour lui conter l'affreuse destinée qui l'attendoit, & qu'elle avoit trouvé la fée fort en colère de ce qu'on ne l'avoit point consultée sur cette affaire ; que même elle avoit dit à Coriande qu'elle ne se mêleroit jamais de celles de Noble-Epine.

Coriande ne trouva pas à propos d'augmen-

ter le chagrin de sa maîtresse par ce récit ; mais elle en étoit occupée, & déploroit en secret le sort de la princesse, ainsi abandonnée de sa marraine. La longueur & la fatigue du chemin ne diminuèrent rien de la beauté de Noble-Epine : l'ogre, en la voyant, en fut si surpris, qu'il poussa un cri qui fit trembler l'isle où il avoit établi son séjour.

La princesse s'évanouit de frayeur dans les bras de Coriande, & Rhinocéros, qui étoit ce jour-là sous la forme de l'animal dont il portoit le nom, la mit sur son dos avec Coriande, & courut dans son palais, où il les enferma toutes deux.

Alors il reprit sa figure naturelle, qui n'étoit guère moins affreuse, & secourut Noble-Epine avec empressement. Quand la princesse ouvrit les yeux, & qu'elle se vit entre les bras velus de ce monstre, elle ne put être maîtresse de retenir ses cris & ses larmes. L'ogre, qui ne pensoit pas qu'on pût le trouver désagréable, demanda à Coriande ce qu'elle avoit, & si on pensoit qu'une pareille criarde lui fît plaisir. Coriande, effrayée de la colère de l'ogre, répondit que ce n'étoit rien, & que la princesse étoit sujette aux vapeurs.

Noble-Epine avoit fermé les yeux, pour s'épargner l'horreur de voir son hideux époux ;

& l'ogre, qui la crut encore évanouie, sentit quelque mouvement d'humanité; il sortit, & ordonna à Coriande de la secourir: Coriande l'assura qu'il ne lui falloit que du repos.

L'ogre laissa la princesse, & alla à la chasse aux ours (c'étoit son divertissement favori); il comptoit en prendre deux ou trois pour le souper de Noble-Epine.

Dès qu'il fut parti, la princesse se jeta en pleurant au cou de Coriande, en lui demandant secours. Cette pauvre fille, attendrie par la douleur de sa maîtresse, chercha dans sa tête, & voyant plusieurs peaux d'ours que l'ogre amassoit pour s'habiller l'hiver, car il étoit fort avare, elle conseilla à la princesse de se cacher dans une de celles-là. Noble-Epine y consentit, après que Coriande l'eut rassurée sur la peine qu'elle se faisoit de la laisser seule exposée à la fureur de l'ogre.

Coriande choisit donc la plus belle de ces peaux, & se mit en devoir de coudre la princesse dedans; mais, ô merveille! à peine cette peau eut-elle touché Noble-Epine, qu'elle s'appliqua d'elle-même sur la princesse, & qu'elle parut la plus belle ourse du monde.

Coriande attribua ce secours inespéré à la fée Azerole; elle le dit à la princesse, qui en convint elle même, car elle avoit, dans sa

métamorphose, conservé l'usage de la parole, & tout son esprit.

Coriande ouvrit les portes, & laissa sortir la belle ourse, qui en avoit impatience, & Coriande ne douta pas que la fée ne la guidât, comme elle avoit conduit la métamorphose.

Si tôt qu'elle ne vit plus sa chère maîtresse, elle s'abandonna aux regrets; mais au bout d'une heure, elle entendit l'ogre revenir, & feignit de dormir profondément.

Où est cette Noble-Epine ? cria Rhinocéros d'une voix de tonnerre. Coriande fit comme si elle s'éveilloit, & se frottant les yeux, fit comme si elle ne savoit où étoit allée la princesse.

Comment, dit l'ogre, elle seroit sortie ? cela est impossible, car j'ai la clef de ma porte. Oui, oui, dit Coriande, feignant de croire que l'ogre s'en étoit défait, c'est vous qui l'avez mangée, & vous en serez bien puni; c'est la fille d'un grand roi; c'étoit la plus belle personne du monde; elle n'étoit pas faite pour épouser un ogre: vous verrez ce qui vous en arrivera. L'ogre, fort étourdi de cette accusation, & des cris dont Coriande accompagnoit ses reproches, jura qu'il n'avoit point mangé la princesse, & se mit dans une

telle colère, que la feinte douleur de Coriande se changea en une peur très réelle; car l'ogre la menaça de la manger elle-même, si elle ne se taisoit. Elle se tut effectivemeut, & feignit de chercher la princesse, ce qui appaisa un peu la fureur de Rhinocéros. Il chercha même avec elle pendant huit jours; mais Azerole y avoit mis bon ordre. Elle avoit guidé invisiblement la belle ourse, & cette malheureuse princesse trouva sur le rivage une barque abandonnée, dans laquelle elle entra. Mais on juge bien que, sans le secours de la fée, elle auroit péri mille fois; car la princesse étant montée dans la barque, elle la sentit s'éloigner du rivage.

Effrayée, malgré ses malheurs, du danger présent, & n'y voyant point de remède, elle se coucha, & s'endormit. A son réveil, elle se trouva au bord d'une prairie si douce & si bien émaillée de fleurs, que la vue en étoit réjouie. L'ourse, qui sentit la barque s'arrêter, sauta dans la prairie, remercia les dieux & les fées de l'avoir amenée dans un si beau pays sans aucun accident.

Son premier soin, après ce devoir rempli, fut de chercher de quoi vivre, car elle avoit grand appétit. Elle s'avança dans la prairie, & entra dans une belle forêt, dans laquelle étoit

un

un rocher creux taillé en forme de caverne ; & tout auprès une jolie fontaine qui couloit jusques dans la prairie, & de grands chênes chargés de glands. L'ourse, qui n'étoit pas encore accoutumée à cette nourriture, la méprisa d'abord ; mais la faim devenant plus pressante, elle essaya d'en manger, elle les trouva fort bons ; puis s'étant désaltérée à la fontaine, elle résolut de se retirer le jour dans la caverne, pour éviter les mauvaises rencontres, & de ne sortir que la nuit. Une autre raison encore l'y détermina : en buvant à la fontaine, elle s'étoit mirée dans son cristal. Son horrible figure d'ourse l'avoit effrayée, peu s'en falloit qu'elle ne regrettât la sienne, quoiqu'elle l'eût obligée à devenir compagne de Rhinocéros. Cette réflexion la consola cependant, & lui fit envisager sa situation & sa laideur avec plus de tranquillité. Comme elle avoit beaucoup d'esprit & de raison, elle comprit que la laideur n'est pas un malheur si grand, quand la beauté ne peut causer que des peines. L'ourse moralisoit ainsi dans sa caverne ; elle y puisoit la véritable sagesse, & commencoit à être contente de son sort.

Ce pays étoit gouverné par un jeune roi qui avoit encore sa mère ; rien n'étoit si beau, si charmant, & si rempli de belles qualités que

ce prince. Il étoit adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, & fort craint de ses ennemis: juste, clément, magnanime, modéré dans ses victoires, grand dans l'adversité, il avoit toutes les vertus, on se plaignoit seulement qu'il étoit indifférent pour les belles; mais il se craignoit lui-même, parce qu'il se connoissoit une ame fort sensible, & il avoit retenu de la reine sa mère qu'un roi doit savoir régner sur lui-même avant de régner sur les autres. Sa figure étoit aussi parfaite que son ame, aussi toutes les femmes de sa cour brûloient du désir de l'enflammer: il se nommoit Zélindor, & son pays le royaume de la Félicité.

Si la belle ourse avoit su le nom de ce royaume, elle n'auroit pas été étonnée de s'y trouver si contente dans son état; car c'étoit un des privilèges de cette terre chérie que d'y être heureux.

Zélindor, jeune & galant, donnoit ou recevoit des fêtes tous les jours; il alloit souvent à la chasse, parce que cette image de la guerre plaisoit à son ame magnanime.

Il y avoit déjà trois mois que l'ourse habitoit ce pays, lorsque Zélindor vint chasser dans sa forêt.

L'ourse, contre sa coutume, étoit sortie de sa caverne pendant le jour, pour se promener

au bord de la mer; elle revenoit lentement chez elle, en respirant l'air parfumé des fleurs dont la prairie étoit émaillée, lorsqu'elle aperçut devant elle toute la chasse: elle oublia le danger qu'une ourse court en pareille occasion, & se rangea pour la voir passer.

Tout ce qui accompagnoit le roi recula d'effroi à l'aspect de cette terrible bête. Le brave & jeune roi fut le seul qui s'avança l'épée à la main pour la percer. L'ourse, le voyant s'approcher, s'humilia à ses pieds, & baissa la tête pour attendre le coup. Zélindor, touché de cette action, frappa légèrement l'ourse du fer de son épée, sans lui faire de mal; alors elle se leva, & vint en le flattant, par les mines qu'elle crut les plus agréables, baiser la main du roi & la lécher. Le roi, plus surpris encore des caresses de cette bête, défendit à ceux qui s'étoient rapprochés de tirer sur elle, & lui-même détacha une belle écharpe qu'il avoit passée sur l'épaule, & qui ceignoit sa ceinture, & en entoura le cou de l'ourse qui le laissa faire. Il la conduisit ainsi lui-même jusques dans son palais, & ordonna qu'on la mît dans un petit jardin à fleurs qui étoit au bout de son cabinet. La belle ourse entendoit fort bien tout ce qu'on disoit, mais elle ne pouvoit plus prononcer un mot, & cette découverte lui couta

des larmes. Dès qu'elle fut dans ce jardin, le jeune roi la vint voir, & lui donna à manger de sa main. Son cœur, qui n'avoit point changé comme sa figure, fut ému quand elle considéra la beauté du jeune roi. Quelle différence, dit-elle en elle-même, de l'affreux Rhinocéros à ce beau prince! Mais, par un retour de cette même réflexion sur elle-même, quelle horreur que ma figure! ajoutoit-elle tout de suite; que me sert-il de le trouver si beau? L'ourse désespérée versoit encore plus de larmes dans ce moment, qu'elle n'en avoit répandu en s'apercevant qu'elle étoit muette.

Elle quitta ce que le roi lui avoit apporté, & fut se coucher sur un beau gazon qui bordoit une magnifique pièce d'eau de ce jardin. Zélindor, qui la vit triste, vint auprès d'elle, & lui dit des choses fort touchantes. La pauvre ourse en sentit redoubler son désespoir, & tomba à la renverse presque morte. Le roi, touché de son état, prit de l'eau dans sa main, en arrosa le museau de son ourse, & la secourut de son mieux. L'ourse ouvrit les yeux, qu'elle avoit baignés de larmes, & de ses deux pattes de devant prenant les mains du roi, elle les serra respectueusement, & sembloit le remercier.

Mais vous êtes charmante, dit le jeune Zé-

lindor : comment, ma bonne ourſine, vous ſemblez m'entendre? L'ourſe fit un petit ſigne de tête qu'oui. Le roi, tranſporté de joie de lui trouver de la raiſon, l'embraſſa ; l'ourſe s'en défendit modeſtement, & recula. Quoi! dit le prince, tu fuis mes careſſes, mon ourſine! Ah ! cela eſt plaiſant : eh! que veux-tu donc? Eſt-ce que tu ne m'aimes pas? L'ourſe, à ces paroles, pour cacher ſon trouble, ſe proſterna ſur le gazon aux pieds de Zélindor, & ſe relevant tout de ſuite, elle cueillit une branche d'un des orangers qui ornoient le tour de la pièce d'eau, & la préſenta au roi.

Ce prince, plus charmé que jamais de ſon ourſe, ordonna qu'on en eût grand ſoin, lui donna une belle grotte de rocailles, entourée de ſtatues, & où il y avoit un lit de gazon pour s'y retirer la nuit. Il la venoit voir à tout moment; il en parloit à tout le monde; il en étoit fou.

L'ourſe faiſoit de triſtes réflexions quand elle étoit ſeule : le beau Zélindor l'avoit rendue ſenſible; mais quel moyen de lui plaire ſous cette affreuſe figure ! Elle ne dormoit ni ne mangeoit; elle paſſoit les jours à griffonner ſur les arbres du jardin les plus jolis vers du monde; la jalouſie s'étoit jointe à l'amour ; elle étoit d'une mélancolie mortelle, excepté lorſque le

roi venoit la voir. Une autre inquiétude lui vint; le roi peut-être étoit marié; elle l'étoit quasi à Rhinocéros, qu'elle trouvoit encore plus horrible depuis qu'elle avoit vu le charmant Zélindor.

Un soir, au clair de la lune, se retraçant tous ses malheurs au bord de la pièce d'eau où elle venoit souvent, parce que le jeune roi s'y promenoit toujours, elle versa tant de larmes, que l'eau en fut troublée; une grosse carpe, qui ne dormoit pas, parut sur la surface: Belle oursine, dit elle à la princesse, ne vous affligez pas tant, la fée Azerole vous protège, & vous rendra aussi heureuse que vous êtes belle; puis sautant légèrement sur le gazon, la carpe parut une belle dame, grande & majestueuse, habillée magnifiquement. L'ourse se jeta à ses pieds. Prends courage, ma fille, dit la fée Azerole; j'ai éprouvé ta patience assez long-long-temps, la récompense viendra. Tu n'es point mariée à l'ogre Rhinocéros, & tu épouseras le beau Zélindor. Garde encore quelque temps le secret, toutes les nuits tu quitteras ta peau d'ours; mais il faut que tu la reprennes dès le matin. Alors la fée disparut, & minuit étant sonné, la peau d'ours quitta la princesse. Que de graces elle rendit dans son cœur à sa bonne marraine! que de plaisirs, que de joie

Prens courage, ma fille, j'ai éprouvé ta patience assez long-tems la récompense viendra.

[illegible] Marillier del. [illegible] sc.





elle ſentit ! Elle paſſa la nuit à cueillir des fleurs ; elle en fit des guirlandes & des couronnes qu'elle attacha à la porte du cabinet de ſon amant.

Le temps qu'on lui avoit preſcrit ſans le limiter, lui donnoit de l'impatience ; mais pour ne pas le prolonger encore par ſa faute, quoiqu'il lui en coutât, elle reprenoit à la pointe du jour ſa peau d'ours. Elle écrivoit des choſes charmantes, tantôt ſur ſa jalouſie, tantôt ſur ſa tendreſſe ; ſon cœur lui fourniſſoit des penſées toutes neuves, & des expreſſions qui raviſſoient le roi ; car il les liſoit.

Il avoit permis qu'on vînt voir l'ourſe, ce grand monde lui déplaiſoit. Quand on a une grande paſſion, la ſolitude eſt ſeule agréable. Elle l'écrivit au jeune roi ; les vers qui exprimoient ce ſentiment étoient ſi tendres & ſi délicats, qu'il en fut charmé, & fit fermer ſon jardin ; perſonne n'y entroit que lui ſeul.

De ſon côté, le jeune prince, réfléchiſſant ſur l'eſprit qu'il trouvoit à l'ourſe, n'oſoit s'avouer à lui-même qu'un penchant invincible l'attiroit vers elle ; il rejetoit cette penſée, & vouloit ne ſe trouver capable que d'humanité & de compaſſion. Cependant il n'aimoit plus la chaſſe ; il ne s'amuſoit nulle part, & n'avoit de plaiſir qu'à voir ſon ourſe. Il l'entre-

tenoit de cent choſes ; elle griffonnoit ſur le ſable ou ſur des tablettes qu'il lui donnoit, des avis, des conſeils, des maximes remplis de ſageſſe.

Mais vous n'êtes point un ourſe, lui diſoit-il un jour ; au nom des dieux, dites-moi qui vous êtes : m'en refuſerez-vous l'aveu encore long-temps ? Vous m'aimez, je n'en puis douter, mon bonheur même dépend de le croire ; mais ſauvez ma gloire, en m'empêchant de répondre à l'amour d'une ourſe. Avouez-moi qui vous êtes, je vous en conjure, par cet amour même que vous connoiſſez ſi bien. Ce moment étoit preſſant, l'ourſe eut bien de la peine à réſiſter ; mais la crainte de perdre ſon amant lui fit choiſir plutôt de le fâcher ; elle ne répondit que par des ſauts & des gambades, qui firent ſoupirer amèrement Zélindor. Il ſe retira, le cœur révolté contre lui-même de ſe trouver capable d'une paſſion ſi ridicule.

Zélindor, au déſeſpoir d'avoir pu imaginer que l'ourſe étoit peut-être une perſonne raiſonnable, réſolut de s'arracher à cette monſtrueuſe paſſion ; & recommandant qu'on eût grand ſoin de l'ourſe, il réſolut de voyager : il voulut partir ſans la voir, & prenant ſeulement avec lui deux de ſes favoris, monta à cheval, & s'éloigna de ſon palais. Il étoit à

peine dans la forêt où il avoit rencontré l'ourse, que, se retraçant cette aventure, il ordonna à ses favoris de s'éloigner, & de le laisser seul.

Ces jeunes courtisans lui étoient extrêmement attachés, & s'affligeoient de voir, depuis quelque temps, son humeur si changée; ils lui obéirent, & s'écartèrent un peu. Le jeune roi descendit de cheval, & se couchant au pied d'un arbre, il déplora sa singulière destinée, & tomba dans une profonde rêverie, dont il fut retiré par l'arbre même contre lequel il étoit appuyé, qui trembla violemment, & s'ouvrit pour en laisser sortir une dame d'une rare beauté, & si brillante de pierreries, que le roi en fut ébloui.

Le prince se leva précipitamment, & fit une révérence profonde à la fée (car il ne douta pas que ce n'en fût une). Laisse agir le temps, Zélindor, lui dit-elle; crois-tu qu'un roi que nous protégeons puisse jamais être malheureux? Retourne dans ton palais, cours sauver de son désespoir celle que trop de délicatesse te fait abandonner. La fée disparut après ces paroles: le roi, fortifié par un oracle dont son cœur ne voulut pas douter, remonta précipitamment à cheval, & rentra dans son appartement au plus vîte.

Il entra aussi-tôt dans le jardin, & n'y voyant

point la belle ourse, il courut la chercher dans sa grotte.

La malheureuse princesse avoit appris le départ du roi par ceux qui avoient soin d'elle, qui s'en entretenoient entre eux. Elle ne l'avoit point vu depuis trois jours ; cette funeste nouvelle l'accabla, elle tomba évanouie sur son lit de gazon, & ce fut dans cet état funeste que le roi la trouva. Avec quel empressement ne s'approcha-t-il pas ! Quelle douleur de la voir presque morte ! Elle étoit froide comme de la glace, son cœur n'avoit presque plus de mouvement. Le roi fit des cris perçans, & l'arrosa de ses larmes, en lui donnant les noms les plus tendres.

Le son de sa voix pénétra jusqu'à son ame, & la retint comme elle alloit s'envoler ; elle ouvrit les yeux, & étendit les pattes pour embrasser son amant, croyant qu'elle alloit mourir ; mais la tendresse du roi & les pardons qu'il lui demanda, la rappelèrent à la vie ; il la conjura d'oublier sa curiosité, & lui jura qu'il l'adoroit. Cet aveu combla de joie la pauvre ourse ; ils pafsèrent une journée délicieuse ; & quoique le roi parlât seul, l'ourse ne se lassoit point de l'entendre, & d'y répondre à sa manière.

Elle montra au jeune roi ce qu'elle avoit

écrit sur son absence ; il en étoit enchanté. En effet, on ne vit jamais un mélange si heureux d'esprit & de naturel, de raison & de passions ; enfin cela ressembloit aux fameuses *Lettres d'un Péruvienne*, chef-d'œuvre de sentiment, que le public admirera toujours.

Zélindor ne cessoit de lire que pour se jeter aux pieds de sa tendre maîtresse, & pour lui baiser les pattes.

Insensiblement l'heure s'écouloit, les amans ne les ont jamais bien mesurées, sans fin dans l'absence, & trop rapides dans le plaisir. Minuit sonna, la peau d'ourse tomba, & laissa à découvert la divine Noble-Epine. Elle avoit une robe magnifique, & pour coiffure ses beaux cheveux. Quel prodige! s'écria le roi : quoi ! c'est vous que je fuyois, & que je craignois d'aimer! La princesse honteuse ne répondoit rien, sa modestie l'embellissoit encore ; elle craignoit aussi que la fée Azerole ne lui reprochât de s'être oubliée assez pour laisser pénétrer son secret à son amant. Elle étoit encore dans ce trouble, lorsque la fée parut. Heureux amans, s'écria-t-elle, jouissez dès demain du fruit de vos peines ; c'est avoir assez éprouvé de tourmens : vous, ma fille, dit-elle à la princesse, donnez votre main à votre amant, pour récompense de sa tendresse ; &

vous, beau Zélindor, allez tout préparer dans votre cour pour épouſer cette princeſſe; ne craignez plus, après votre union, de métamorphoſe; mais il faut que Noble-Epine ſubiſſe cette loi encore vingt-quatre heures; allez, & laiſſez-la dormir; elle a beſoin de repos; j'aurai ſoin de la rendre digne de vous.

Le jeune roi ſortit, laiſſa enſemble la fée & la princeſſe. Il étoit tranſporté d'une joie ſi vive, qu'au lieu de ſe coucher, il fit éveiller tout le palais, aſſembla le conſeil, & dit, qu'il vouloit ſe marier le lendemain, qu'il falloit préparer ſon trône & illuminer tout le château, ſur-tout la galerie. Il ordonna auſſi à toutes les dames de s'habiller magnifiquement; de là il paſſa chez la reine ſa mère, pour la convier à ſes noces.

La reine, qui venoit d'apprendre que ſon fils avoit fait réveiller tout le monde, le voyant animé exceſſivement, & parlant avec une gaîté qu'il avoit perdue depuis long-temps, craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. Ce qu'il diſoit cependant étoit ſi juſte, ſi ſuivi, & de ſi bon ſens, qu'hors ce mariage ſi précipité, elle le trouvoit comme elle l'avoit toujours vu: elle lui demanda ſeulement quelle étoit la perſonne qu'il choiſiſſoit. Vous en ſerez charmée, madame, lui répondit le jeune

roi ; je ne puis vous en dire d'avantage.

Zélindor s'occupa juſqu'au jour à faire meubler un appartement pour ſa divine princeſſe. Ce ſoin, qui le rempliſſoit de ſon idée, lui parut le plus agréable ; auſſi rien n'étoit ſi galant & ſi bien entendu.

Les dames du palais, éveillées par cette nouvelle, & n'entendant point nommer la perſonne que le roi épouſoit, ſe flattèrent toutes en particulier d'être l'objet de ſon choix ; auſſi ne négligèrent-elles rien pour leur parure. Elles croyoient n'y pouvoir employer aſſez de temps, quoique ce ne fût qu'au ſoir de ce jour qu'il falloit ſe trouver dans la galerie : plus d'une avoit le cœur touché pour le jeune roi.

L'heure arrivée, le palais illuminé ſuperbement, la reine & les dames ſe rendirent dans la galerie, qui brilloit de tant de lumières, qu'elles auroient fait honte au plus beau jour. Le jeune Zélindor, plus charmant encore, & paré avec tout ce que l'art pouvoit ajouter à ſa figure noble, parut enfin ; & promenant ſes regards ſur cette foule de beautés : En vérité, meſdames, leur dit-il, j'aurois un ſenſible regret de n'avoir pas fait choix entre vous d'une beauté digne du trône, ſi celle qui va paroître ne me juſtifioit. A ces mots, s'étant aſſis ſur ſon

trône, il ordonna qu'on allât chercher son ourſe.

Tout le monde ſe regarda, ne concevant pas ce que le roi en pouvoit faire. On ſe diſoit tout bas : le roi va-t-il l'épouſer ?

L'ourſe parut ; elle étoit conduite par deux princes du ſang, qui tenoient chacun un bout de l'écharpe du roi, qu'elle avoit au cou. A ſon approche, le jeune roi deſcendit de ſon trône, & touchant doucement du bout de ſon ſceptre la tête de l'ourſe : Paroiſſez, belle princeſſe, lui dit-il, & venez effacer, par vos charmes, l'injure que je fais à tant de beautés.

Ces mots étoient à peine prononcés, que la peau d'ours tomba, & que l'admirable Noble-Epine, paroiſſant dans tout ſon éclat, éclipſa toutes celles qui avoient prétendu juſqu'alors à la beauté.

La fée Azerole ſe fit voir dans ce moment; elle avoit elle-même paré la princeſſe ; ainſi l'on peut juger que rien ne manquoit à ſon ajuſtement. Zélindor ſe jeta aux pieds de Noble-Epine, qui le releva tendrement, & lui donna ſa belle main.

Les noces ſe célébrèrent avec une magnificence royale ; & les deux époux, charmés l'un

de l'autre, vécurent dans une union & une tendreſſe qui devroient faire mourir de honte le vulgaire groſſier, qui croit que l'hymen eſt le tombeau de l'amour.

Zélindor eut de la reine Noble-Epine, en moins de deux années, deux fils auſſi charmans qu'eux-mêmes.

Depuis ce qui étoit arrivé à Noble-Epine, Rhinocéros n'avoit ceſſé de la chercher, & de tourmenter la pauvre Coriande, qu'il accuſoit d'avoir favoriſé l'évaſion de la princeſſe. Quand il revenoit bien las de ſes courſes, il la battoit à la laiſſer pour morte; mais Coriande étoit ſi attachée à ſa maîtreſſe, qu'elle aimoit encore mieux ſouffrir toutes les fureurs de l'ogre, qu'apprendre que ce monſtre l'eût trouvée.

Il fit tant de recherches cependant, qu'enfin il découvrit que la princeſſe étoit dans le royaume de la Félicité, & qu'elle en avoit épouſé le ſouverain. Cette nouvelle lui cauſa une rage ſi grande, qu'il auroit dévoré Coriande, s'il n'eût penſé que c'étoit lui faire trop de plaiſir que de la faire mourir ſi vîte. Il lui apprit qu'il ſavoit où étoit Noble-Epine, & jura, par les plus affreux blaſphêmes, qu'il alloit s'en venger; il prit Coriande, & l'attachant aux aîles d'un moulin à vent, il lui dit qu'elle

tourneroit ainsi jusqu'à son retour, qu'il la mangeroit avec sa maîtresse, après les avoir fait rôtir à petit feu.

Il ne savoit pas que la bonne Azerole protégeoit aussi Coriande: connoissant son attachement pour Noble-Epine, elle fascina les yeux de l'ogre, qui, croyant battre Coriande, ne battoit cependant qu'un sac d'avoine, le même qu'il attacha au moulin.

Il partit enfin avec des bottes de sept lieues, & arriva bientôt au royaume de la Félicité. On lui apprit le bonheur dont jouissoit la reine, il en pensa enrager de fureur. Il se contint cependant, & s'étant logé dans un des fauxbourgs de la capitale, il se déguisa en marchand de quenouilles, n'ayant que ce moyen d'entrer dans le palais, où la reine auroit pu le reconnoître; il s'avisa donc de courir les rues d'autour, & de crier à tue-tête: *Quenouilles d'or & fuseaux d'argent à vendre.*

Les nourrices & les gouvernantes des petits princes étoient aux fenêtres, & cette marchandise leur plaisant fort, elles firent monter le marchand dans leur chambre. Si elles furent surprises de son effroyable figure, elles avoient encore plus d'envie des quenouilles, & les marchandèrent. Je suis, leur dit-il, plus curieux qu'empressé d'avoir de l'argent. Je sais cependant

cependant que mes quenouilles & mes fuseaux valent des royaumes ; mais je vous les donnerai toutes six, si vous voulez me laisser passer une seule nuit dans la chambre des petits princes : j'ai de l'ambition, & je serai fort considéré dans mon pays, si je puis me vanter d'avoir eu cet honneur. Voyez si vous le voulez ; à ce prix, mes quenouilles & mes fuseaux seront à vous.

Les nourrices & les gouvernantes, étonnées de la bêtise du marchand, poussées du désir d'avoir des trésors à si bon marché, & n'y voyant d'ailleurs nul inconvénient, accordèrent sa demande, & lui dirent de revenir le soir, qu'il auroit un bon lit dans la chambre des petits princes. Il parut charmé, laissa ses quenouilles, revint le soir, & se coucha comme il l'avoit demandé.

Dès qu'il fut assuré que les nourrices dormoient profondément, il se leva doucement, entra dans la chambre de la reine, qu'il savoit être proche de celle de ses enfans, prit dans la gaîne qui étoit attachée au chevet du lit de cette princesse, un couteau qu'elle portoit toujours à sa ceinture, en égorgea impitoyablement les deux jeunes princes, puis vint doucement remettre le couteau dans la gaîne, & se sauva au plus vîte.

Dès que les nourrices & les gouvernantes

furent éveillées, elles s'étonnèrent de ne plus trouver le marchand de quenouilles, imaginèrent qu'il leur avoit dit qu'il étoit pressé de retourner dans son pays, & que sans doute il étoit parti dès le matin : mais quelle fut leur douleur & leur étonnement, lorsqu'approchant des berceaux des jeunes princes, elles virent ces beaux enfans égorgés & noyés dans leur sang. Elles jetèrent des cris affreux ; tout le palais accourut, le roi & la reine y furent eux-mêmes. Quel spectacle pour eux ! Le désespoir du roi, la douleur mortelle de la reine, les cris douloureux de toute la cour rendoient encore plus horrible ce funeste moment. On ne savoit qui accuser d'un si énorme crime ; les gouvernantes & les nourrices se gardèrent bien de révéler leur fatal secret, & il fallut emporter la reine, qui s'étoit évanouie dans les bras de son époux.

Vainement on chercha l'auteur de cette tragique aventure ; tout ce que le roi fit publier fut inutile, les récompenses les plus excessives firent aussi peu d'effet : Rhinocéros savoit seul son secret, & étoit bien sûr qu'il ne seroit pas révélé.

L'ogre s'étoit caché dans un autre quartier de la ville, & ayant dépouillé l'habit de marchand, il avoit pris celui d'astrologue. Il attendoit pai-

ſiblement que la curioſité & la douleur du roi l'amenaſſent chez lui ; ce qui arriva en effet. On dit tant & tant devant le prince qu'il y avoit un homme merveilleux qui dévoiloit le paſſé & l'avenir ſi clairement, on en cita tant d'exemples, que Zélindor voulut eſſayer de ce fameux devin : il y alla en perſonne, & l'interrogea ſur l'affreux maſſacre de ſes enfans.

L'aſtrologue, ravi en lui-même de pouvoir faire une horrible méchanceté, dit gravement au jeune roi, que la coupable étoit dans ſon palais : il frémit à ces paroles. Le prétendu aſtrologue pourſuivit, & l'aſſura que s'il faiſoit appeler toutes les femmes qui y étoient enfermées, & qu'il viſitât lui même les couteaux qu'il trouveroit pendus à leurs ceintures dans une gaîne, il découvriroit infailliblement la meurtrière, dont le couteau ſeroit encore ſanglant.

Le roi étonné ſuivit les conſeils de ce monſtre dès qu'il fut rentré dans ſon palais, & ne trouva nulle marque de ce qu'il cherchoit. Il retourna donc le lendemain chez l'aſtrologue, & lui dit que ſes perquiſitions avoient été vaines. Vous n'avez pas bien cherché, reprit cet infame en feignant une grande colère de ce qu'on ſembloit douter de ſa ſcience. Com-

ment, répondit le roi, vous vouliez que je fouettasse la reine ma mère & la reine ma femme? Sans doute, reprit l'affreux Rhinocéros; & je vous conseille de n'y pas manquer.

Zélindor n'ajouta nulle foi aux paroles de l'astrologue, & revint fort triste. La reine sa femme vint à lui les bras ouverts; il pâlit en approchant de cette princesse; dès qu'il apperçut une gaîne à son côté: il la prit, l'ouvrit, & en tira le couteau encore teint de sang. Ah! perfide, s'écria-t-il. A ces mots, il tomba évanoui dans les bras de ceux qui l'avoient suivi. La reine, tout effrayée, demanda ce que c'étoit, & ce qu'avoit le roi son mari: on le lui apprit. Quelle horreur! quel mensonge! s'écria l'innocente Noble-Epine. Moi, j'aurois égorgé mes chers enfans! Elle n'en put dire davantage, & se laissa tomber comme morte sur un canapé. Le roi, qui la vit dans ce triste état en ouvrant les yeux, les détourna aussi-tôt, & ordonna qu'on la conduisît à la tour, ce qui fut exécuté tout de suite, & on ne lui laissa que deux femmes pour la servir. On instruisit son procès sur des apparences trompeuses, & elle fut condamnée à être brûlée toute vive.

Cette pauvre princesse, à peine revenue de

son évanouissement, se voyant dans un lieu affreux, & ses deux femmes fondant en larmes, leur demanda s'il étoit possible que le roi son époux la soupçonnât seulement d'avoir massacré ses fils. On lui dit qu'oui, & de plus, que sa condamnation étoit déja prononcée. O ciel! s'écria cette reine malheureuse, de quoi suis-je coupable, pour mériter un pareil supplice? Quoi! Zélindor m'accuse & me condamne sans m'entendre? J'ai perdu sa tendresse; je n'ai plus qu'à mourir.

Le roi, de son côté, percé d'un coup mortel, ne put se résoudre à voir mourir Noble-Epine, quelque coupable qu'il la crût; & voyant qu'on avoit dressé le bûcher, & qu'on alloit déjà y attacher la reine, il fit ouvrir les portes du palais, & descendit dans la place publique, dans l'instant que l'innocente reine sortoit de sa tour avec une constance aussi assurée que modeste. Arrêtez, s'écria-t-il. Sa voix étoit si foible & si tremblante, qu'à peine on l'entendoit, & la reine montoit sur le bûcher.

Le barbare Rhinocéros, travesti pour la troisième fois, étoit dans la place parmi le peuple, pour repaître ses yeux cruels du supplice de l'infortunée Noble-Epine. Il animoit le peuple par ses discours, & racontoit, avec

des circonſtances horribles, comment la reine avoit égorgé ſes enfans.

Tout à coup, ô prodige! un nuage épais partit de l'orient, & vint fondre ſur le bûcher, qu'il inonda d'une pluie d'eau de fleurs d'orange. Alors il s'ouvrit, & laiſſa voir ſur un char de rubis la belle fée Azerole, avec le père & la mère de la jeune reine, les deux petits princes aſſis à leurs pieds ſur des carreaux magnifiques, & la fidèle Coriande tenant leurs liſières.

Roi crédule, & pourtant excuſable, dit la fée, voilà à quoi une tendreſſe exceſſive pour tes enfans t'alloit expoſer. Noble-Epine alloit périr, & te rendre à jamais inconſolable. C'eſt celui-ci qu'il faut punir, ajouta-t-elle en touchant de ſa baguette d'or l'affreux Rhinocéros. C'eſt lui qui a cru conſommer le crime, & qui en a méchamment accuſé la reine.

L'ogre reſta immobile, par le pouvoir ſubtil de la baguette. La fée mit ſur ſon char la belle Noble-Epine, & conta toute ſon hiſtoire. Le peuple charmé, & qui change toujours ſuivant les impreſſions différentes dont on l'affecte, n'attendit pas que la fée eût achevé de parler; il ſaiſit Rhinocéros, & le jeta dans le bûcher, qui, étant déjà allumé, conſuma en un moment le méchant ogre. Zélindor tout en lar-

mes conjura la fée d'obtenir fon pardon de la belle reine. Noble-Epine fe jeta dans les bras de fon époux, & l'embraffa tendrement. Une fcène fi touchante fit crier à tout le monde: Vive le roi Zélindor & la reine Noble-Epine !

Les deux époux conjurèrent la fée d'entrer dans leur palais avec le roi & la reine qu'elle amenoit. Cette illuftre compagnie y fut reçue avec des acclamations fans pareilles ; les trompettes & les tambours ne cefsèrent de fonner & de battre pendant huit jours. La jeune Noble-Epine préfenta fon époux au roi & à la reine fes père & mère, qui le remercièrent bien d'aimer tant leur fille. La fée les doua de toutes fortes de bonheur, & ils vécurent heureux une multitude d'années.

Le comte de Livry ayant ceffé de parler, tout le monde loua fa mémoire ; madame la vicomteffe enchérit encore fur les autres, & loua fa complaifance. Je vous affure, madame, lui dit-il, que je me reproche fort la longueur de ce conte ; mais à peine m'en fouvenois-je, & je crois y avoir ajouté des chofes qui ne font pas dans l'original. La vicomteffe répondit qu'apparemment cet original n'étoit pas fi bien,

& qu'elle s'en tenoit à sa manière de raconter. On parla encore quelque temps des personnages de ce conte ; & comme il étoit heure de laisser retirer madame la vicomtesse, on lui souhaita le bon soir, & chacun se retira, fort content de ce qu'il venoit d'entendre.

Les deux charmantes sœurs conduisirent madame de Briance dans son appartement, & y restèrent à leur ordinaire ; le comte & le chevalier de Livry s'y rendirent ; le baron de Tadillac y vint aussi-tôt. Saint-Urbain lui demanda s'il avoit vu madame de Salgue ; il joua l'amant discret, & assura qu'il ne lui parloit qu'en public ; que sa plus grande passion étoit celle de voir bientôt madame la vicomtesse absolument déclarée en sa faveur ; qu'elle lui juroit une éternelle tendresse ; mais qu'il n'étoit pas d'humeur à demeurer des années entières à soupirer & à se plaindre. Madame de Briance dit que la vicomtesse vouloit filer le parfait amour, & s'en tenir là ; qu'il falloit que chacun songeât à ses affaires, & qu'on s'assemblât le lendemain au soir pour dire son avis, & trouver un expédient qui pût les assurer d'un heureux succès. MM. de Livry n'avoient point d'autre intérêt ; le baron ne tendoit aussi qu'à une heureuse fin : ils approuvèrent tous trois ce

ſentiment, & madame de Briance les congédia. Kernoſy & Saint-Urbain étant reſtées ſeules, la prièrent avec inſtance de leur apprendre la ſuite de ſes aventures. La marquiſe, qui s'y étoit engagée, & ne pouvoit s'en diſpenſer honnêtement, eut la complaiſance de continuer ainſi ſon hiſtoire.

Fin de la première partie.



SECONDE PARTIE.

Suite de l'histoire de madame DE BRIANCE.

VOUS vous souvenez sans doute, mesdemoiselles, que mon frère étoit guéri de sa blessure, & que Tourmeil commencoit à se mieux porter; sa plus grande peine étoit alors l'appréhension que le retour de sa santé ne le mît bientôt en état de quitter la maison de mon père, & ne le privât du bonheur de me voir tous les jours; car c'est ainsi qu'il en parloit. Il ne sortoit pas encore du lit quand M. de Briance reçut des lettres qui l'avertissoient que sa présence étoit nécessaire à Paris, pour le jugement d'un procès fort important, que ses parties pressoient avec chaleur pendant son absence, dans le dessein de s'en prévaloir. M. de Briance connut quelle étoit leur intention, prépara tout pour son départ, & vint en apprendre la nouvelle à Tourmeil. De là ayant passé dans l'appartement de mon père, ils y demeurèrent long-temps enfermés ensemble, & n'en sortirent qu'à l'occasion de mes frères qui parurent: il les aborda en prenant congé d'eux, & il les pria de continuer leurs soins pour le malade qu'il laissoit chez-eux, dont la blessure, qui

alloit tous les jours de mieux en mieux, faisoit espérer une prompte guérison.

Le lendemain, mon père étant avec mon frère le chevalier dans son cabinet, reçut une lettre de M. de Briance: on le vint demander, il sortit brusquement après avoir mis cette lettre dans un bureau qui n'étoit point fermé: mon frère me l'ayant aussi-tôt apportée, nous courûmes ensemble dans la chambre de Tourmeil, ne doutant point qu'elle ne nous découvrît le sujet de leur conférence que nous avions tous grande envie de savoir. Voici ce qu'elle contenoit.

Je pars avec un véritable chagrin de vous quitter, Monsieur; mais j'espére vous réjoindre dans un mois ou deux: j'attendrai le temps avec impatience, puisque, suivant la parole que vous m'avez fait l'honneur de me donner, je puis compter de terminer l'affaire que vous avez conclue; ce que je souhaite extrêmement. Vous en parlerez à Mademoiselle de Livry quand vous le jugerez à propos. je crois qu'elle ne la trouvera pas désavantageuse. Continuez, je vous prie, Monsieur, toutes vos bontés pour Tourmeil. LE MARQUIS DE BRIANCE.

Quelle fut notre joie à la lecture de cette lettre! Mon père & M. de Briance nous paroif-

soient d'accord pour faire nortre bonheur : je livrai mon cœur à tout le penchant que j'avois pour Tourmeil, qui de son côté étoit dans des transports de joie qu'on ne sauroit exprimer : je le regardois comme un époux choisi par mon père & par mon inclination. Mes frères étoient charmés de cette alliance qu'ils avoient tant souhaitée ; & ils furent incontinent remettre la lettre dans le bureau de mon père, afin qu'il ne s'aperçût pas de ce petit vol.

Tourmeil étant enfin rétabli en parfaite santé, alla remercier mon père, & se retira ensuite dans la maison de M. de Briance. Nous fûmes très-surpris de voir une séparation si funeste ; car nous ne nous attendions pas à ce coup ; au contraire, nous espérions que cette occasion porteroit mon père à se déclarer en notre faveur ; & ce qui confirma le soupçon où nous étions qu'il n'eût changé de résolution, fut une lettre de M. de Briance que Tourmeil venoit de recevoir, par laquelle il lui marquoit de se rendre incessammenr auprès de lui à Paris, parce que ses affaires l'obligeoient d'y passer l'hiver.

Tourmeil, éloigné d'obéir, passa fort agréablement le carnaval dans la ville de Rennes, où son mérite lui avoit attiré l'affection des honnêtes gens. On n'y faisoit point de fête où on ne le mandât, & on l'y recevoit d'une manière à

lui faire entendre que s'il offroit ses vœux quelque part, ils seroient favorablement reçus : mais ne se trouvant que dans les assemblées où j'étois, il me fut toujours fidèle, & plus disposé à perdre sa fortune qu'à renoncer à notre amour.

Il feignit de n'avoir pas reçu la lettre de M. de Briance, afin de n'être pas obligé d'y répondre : enfin ne pouvant différer plus long-temps à lui écrire, il lui manda, pour avoir un prétexte de demeurer auprès de moi, que sa blessure n'étoit pas encore parfaitement guérie.

Quand ses affaires l'obligeoient d'être un jour sans me voir, il m'écrivoit des lettres, ou il m'envoyoit des vers de sa façon, pleins d'esprit & de feu : cela ne me paroissoit pas surprenant, car je sentois bien que l'amour les lui dictoit.

Mon père se trouva obligé par honnêteté de permettre que j'allasse passer deux jours chez une dame de ses amies, qui avoit une belle maison près de Rennes. De quelque peu de durée que fût cette absence, je la sentis vivement, & Tourmeil en étoit inconsolable. Je lui avois expressément défendu d'y venir, je craignois mon père qui auroit pu se fâcher de le voir s'introduire dans une compagnie où on ne l'avoit pas appelé. Le lendemain de notre arrivée, en traversant la salle, je rencontrai un jeune paysan

qui me présenta une corbeille remplie de très-belles fleurs pour la saison ; c'étoit le valet de chambre de Tourmeil. Je n'eus pas le temps de lui faire connoître la joie que l'attention continuelle de son maître me causoit. La dame chez qui nous étions, survint ; il l'aperçut & se retira promptement ; car il avoit ordre de ne se pas faire connoître. Je pris mon parti, ne doutant pas qu'on ne l'eût vu entrer. Je crois, madame, lui dis-je, que je dois vous remercier des galanteries que je reçois chez-vous ; voilà ce qu'un de vos gens vient de me donner. Je n'en ai aucun, me répondit-elle, qui soit capable de faire une si jolie chose ; mais je voudrois avoir eu l'esprit de l'ordonner. Elle regarda la corbeille avec attention, & en levant un bouquer qui étoit au milieu, elle y trouva un billet : je demeurai un peu interdite, mais n'y voyant que de vers qui n'étoient pas même écrits de la main de Tourmeil, je me rassurai. Les voici.

Des sauvages climats, les plus tristes retraites
Perdroient en vous voyant ce qu'elles ont d'odieux.
Rendre charmans tous les lieux où vous êtes,
Sont les moindres effets du pouvoir de vos yeux.
Les champs, en vous voyant paroître,
Semblent avoir repris de nouvelles couleurs ;
La brillante Reine des fleurs

A moins que vous, le droit d'en faire naître.
Les Dieux de ce séjour champêtre,
Au fond des bois contens de leur félicité
D'une éternelle liberté,
Contre le Dieu, qui des Dieux est le maître,
Ne seront plus en sûreté,
Ils vous rencontreront peut-être.

La Dame de la maison conta cette histoire à toute la compagnie; je feignis toujours de croire que c'étoit d'elle que me venoient les vers & les fleurs que j'avoit reçus: mon père le crut aussi, parce que je n'en avois fait nul mystère.

Le lendemain, comme nous étions à table, nous entendîmes jouer les meilleurs hautbois qu'il y eût à Rennes. On leur demanda qui les avoit envoyés; ils répondirent qu'un homme étoit venu les chercher de la part de la dame chez qui nous étions, & qu'il les avoit payés fort honnêtement, afin de les faire partir avec plus de diligence. Je reconnus Tourmeil à cette nouvelle galanterie, qui fut encore mise sur le compte de l'amie de mon père; car les hautbois soutinrent toujours que c'étoit de sa part qu'on les étoit allé chercher. En effet, on les avoit trompés eux-mêmes. Jamais, dit-elle en riant, il ne m'en a si peu coûté pour faire les honneurs de chez-moi.

Enfin nous retournâmes à Rennes, nous y arrivâmes tard; & j'allois me mettre au lit, lorſque j'entendis des violons & des hautbois ſous mes fenêtres. Le concert étoit compoſé de ce qu'il y avoit de meilleurs muſiciens dans la ville; ils jouoient divers morceaux d'opéra, & les folies d'Eſpagne que j'aime extrêmement. Peu après, une fort belle voix chanta pluſieurs couplets ſur ce même air, avec un accompagnement de théorbe. Voici les deux premiers, dont je me ſouviens encore:

Je vais revoir l'adorable Silvie,
Ses doux appas embelliront ces lieux;
Seule, elle fait le bonheur de ma vie,
Pourrai-je encore le trouver dans ſes yeux?

Deſſus ſon teint la brillante jeuneſſe
Fait éclater ſes dangereux attraits;
Le Dieu puiſſant qui nous charme & nous bleſſe,
Lui donne encor ſon pouvoir & ſes traits.

La ſimphonie reprenoit à chaque couplet, & je n'ai jamais rien entendu de ſi aimable: quels charmes pouvoient mieux enchanter mon cœur! Mes frères comprirent bien qui étoit l'auteur de cette galanterie. Mon père réſolut dès ce moment de m'apprendre ſes deſſeins, & de les déclarer à tout le monde, afin d'écarter ceux qui pouvoient

voient avoir quelque penchant pour moi.

Le lendemain de notre retour à Rennes. Tourmeil vint au logis d'aussi bonne heure que la bienséance le lui permit. Il me revit avec une satisfaction que l'on ne connoît que quand on aime. Je lui demandai à quoi il s'étoit occupé les deux jours qu'il avoit passés loin de moi : sa réponse fut, qu'il n'étoit sorti qu'une fois de sa chambre, n'ayant pu se dispenser d'aller le soir dans une maison où je ne devois pas soupçonner qu'il eût dessein de se divertir, puisqu'il ne s'y rencontroit ordinairement que des officiers subalternes, qui, malgré leurs discours plats & hors de propos, étoient écoutés préférablement aux gens d'esprit qui auroient eu de bonnes choses à dire, & que ce goût dépravé l'avoit excité à faire des vers, sur des rimes devenues fameuses par l'honneur qu'elles ont eu de servir pour la plus charmante princesse du monde. Je pris le papier où il les avoit écrit, il contenoit ce qui suit:

BOUTS RIMÉS.

On ne trouve d'esprit ici dans aucun Buste,
Les discours les moins froids sont remplis de glaçons,
Et l'on y fait d'ennui de si rudes moissons,
Qu'ils pourroient en un jour tuer les plus robustes.

Vainement la raison, par sa présence auguste,

Voudroit du sens commun y tracer des leçons,
Tout ce qu'elle diroit passeroit pour chansons ;
On s'est fait une loi de n'y point parler juste.

On y voit des Iris, ivres d'un fol orgueil,
Faire à de bas Soudarts un favorable accueil,
Et contre leurs douceurs n'apporter nulle digue.

Là des cœurs le plumet émeut tous les ressorts :
Enfin, j'y vois qu'amour, de ses biens si prodigue,
Au sot tout comme à nous inspire des transports,

Ici tous les ennuis paroissent tour à tour,
Tout m'y cause un chagrin, une langueur extrême ;
Mais quand je verrai ce que j'aime,
J'en préférerai le séjour,
Au séjour des Dieux même.

Mes frères & moi nous y reconnûmes le caractère de tous ceux pour qui les vers avoient été faits. Tourmeil s'en divertissoit avec nous, & notre joie étoit trop grande pour durer longtemps. Un homme de notre province, considérable par sa noblesse & par ses grands biens, me demanda pour son fils aîné. C'étoit un grand garçon de dix-neuf ans, ni bien ni mal-fait, & qui n'ayant jamais rien vu, tomboit dans des puérilités inconcevables.

Ce nouvel amant donna de l'inquiétude à Tourmeil ; il étoit sûr de mon cœur, mais je ne disposois pas de moi ; il se détermina enfin à faire expliquer mon père. Mes frères étoient

tous à lui, & désapprouvoient ouvertement le mariage que l'on propofoit avec le provincial. Ils le traitoient avec une froideur extrême, & je lui difois des chofes défagréables; mais ce jeune homme fans éducation ne les fentoit pas, il ne fe fâchoit de rien.

Un foir que mon père ne foupoit point au logis, mes frères retinrent Tourmeil : notre provincial, qu'on n'en prioit pas, ne laiffa pas de demeurer. Après en avoir été quelque temps en colère, nous prîmes le parti de nous moquer de lui. Tourmeil l'enivra de louanges pendant tout le repas. Enfin on nous avertit que mon père reviendroit bientôt; nous ne voulions pas qu'il trouvât Tourmeil au logis, je le priai de s'en aller, & mon nouvel amant dit en le voyant partir : Je fuis fâché que M. de Tourmeil s'en aille, ce garçon-là me réjouit beaucoup; s'il veut venir chez-moi paffer quatre ou cinq mois, nous nous divertirons agréablement. Cela étant, dit le chevalier en me parlant tout bas, je ne vous confeille pas de vous oppofer à ce mariage. Je ne pus répondre à cette folie, car mon père entra, & nous l'obfedâmes de telle forte, qu'il fut impffiole au provincial de parler que pour prendre congé de la compagnie.

Les fréquentes inftances qu'on faifoit auprès de mon père pour la conclufion de mon mariage

avec ce jeune homme, furent cause que mes frères & moi nous prîmes enfin la résolution de lui parler du dessein où Tourmeil étoit d'entrer dans notre alliance. Le comte de Livry, mon frère aîné, se chargea de l'affaire. Il prit si bien son temps, qu'il eut le loisir d'entretenir mon père en particulier, & de lui représenter qu'outre tous les avantages qu'on trouvoit dans cette alliance, il croyoit qu'on étoit dans une obligation indispensable de faire quelque chose en faveur de Tourmeil, & qu'un tel consentement ne seroit qu'une foible reconnoissance du grand service qu'il avoit rendu à notre famille. Il y a déjà quelque temps, répondit mon père que je m'aperçois du dessein de Tourmeil, que vous me déclarez de sa part; je l'estime infiniment, mais il n'est pas assez riche, il faut qu'il relève sa maison. M. de Briance veut lui faire épouser une fille dont le bien est si considérable, qu'il rétablira ses affaires; je crois inutile de vous dire que c'est son avantage, vous le voyez aussi bien que moi, & qu'il n'est pas moins avantageux à votre sœur d'épouser M. de Briance, qui revient incessamment pour terminer cette affaire. Elle auroit de la peine à trouver un meilleur parti; j'espère qu'elle obéira de bonne grace, car ma parole est donnée, & je vous avertis que je la tiendrai.

Ce petit discours, prononcé avec un ton de fermeté paternelle, déconcerta mon frère, & le jeta dans une si grande consternation, qu'il ne put m'en apprendre la triste nouvelle, sans que je m'aperçusse de la douleur dont il étoit pénétré. Tourmeil se désespéroit, & je m'affligeois immodérément : notre passion redoubla par cet obstacle à notre bonheur. Il falloit cependant cacher mes larmes; mes frères prirent mes intérêts jusques à s'attirer la colère de mon père.

Tourmeil n'osoit plus paroître, je le voyois seulement quelquefois; mes frères l'introduisoient eux-mêmes en secret; mais tout le temps de notre entrevue se passoit à répandre des larmes. Enfin mon père m'apprit quelle étoit sa résolution à ce sujet. Je n'oubliai rien pour le fléchir, ce fut inutilement; & je tombai dans un tel accablement, que la fièvre m'ayant pris je fus huit jours à l'extrémité. Quelque temps après, mes frères trouvant un peu d'amendement, s'avisèrent, dans le dessein d'apporter quelque soulagement à ma maladie, d'introduire un soir Tourmeil dans ma chambre: en effet, le plaisir que j'eus de le voir ne contribua pas peu au rétablissement de ma santé, & l'accueil que je lui fis, à le consoler de son malheur.

Il me paroissoit surprenant que mon père, qui aimoit si tendrement ses enfans, pût se résoudre à me rendre malheureuse; mais je dois cette justice à sa mémoire, il crut que j'oublierois facilement Tourmeil quand je ne le verrois plus, & il vouloit me donner un rang au dessus des autres dames de la province, en me faisant épouser M. de Briance.

C'étoit une affaire arrêtée entre eux; & la lettre que nous avions interprêtée suivant notre inclination, n'avoit point d'autre but que ce mariage: mon père le déclara dès que le contrat fut signé; il en reçut les complimens de tout le monde. Chacun me trouvoit très-heureuse, parce que le public n'étoit point informé du trouble de notre famille, qui sans doute auroit fait connoître la douleur que je ressentois: & l'on peut bien dire à la louange de Tourmeil, que malgré son désespoir il ne lui échappa jamais un seul mot qui pût marquer sa passion. Le profond respect qu'il avoit toujours eu pour moi, lui ferma la bouche; satisfait de ma tendresse il n'accusoit de nos malheurs que sa mauvaise fortune.

Enfin M. de Briance vint me voir. Je me souviendrai toute ma vie de ce jour si cruel pour mon repos; j'avois rapelé mon courage, afin d'obéir de bonne grace; mais l'amour ne le vouloit pas. Je répondis peu de choses à tout

ce que M. de Briance me dit en galant-homme, j'étois abattue de ma maladie, & encore plus de ma douleur; & malheureusement je lui parus si belle dans cet état languissant, qu'il ne me quittoit presque plus: je fondois en larmes dès qu'il étoit retiré.

Tourmeil, qui ne pouvoit plus être le maître de lui-même, ne regardant M. de Briance que comme un rival odieux, vouloit absolument se battre contre lui. Mes frères, voyant que leurs efforts pour l'en empêcher étoient inutiles, se chargèrent d'une lettre qu'il m'écrivit, par laquelle il me demandoit de me voir encore une fois: j'y consentis. Ils furent tellement attendris de notre conversation, & si touchés de notre douleur, qu'ils jugèrent à propos de nous séparer l'un & l'autre. Ils se preparoient pour emmener Tourmeil, lorsque l'appréhension où j'étois qu'il n'allât se perdre, fit que, l'arrêtant par le bras, je lui représentai que son dessein de se battre contre M. de Briance ne me seroit pas moins fatal qu'à lui-même, puisque ce combat feroit un éclat capable de donner atteinte à ma réputation, & qu'il ne pourroit plus demeurer tranquillement avec nous, ni songer à me revoir de sa vie, quelque avantage qu'il pût remporter sur son ennemi. Ces paroles calmèrent sa fureur & firent une impression si forte

sur son esprit, qu'il protesta en me quittant, que son obéissance & sa soumission à mes ordres me convaincroient plus que jamais de la sincérité de sa passion. Après bien des larmes répandues, mes frères l'emmenèrent, & je demeurai dans une affliction qui ne se peut exprimer.

Tourmeil étant sorti d'auprès de moi, manda par une lettre à M. de Briance, que cette riche héritière dont il lui avoit parlé, ne lui convenoit pas, & qu'il vouloit voyager quelques années, avant de songer à son établissement.

D'abord M. de Briance fut touché du départ de Tourmeil; mais quelques soins qu'il lui avoit remarqués pour moi, le consolèrent bientôt de son absence; & dans l'impatience où il étoit de m'épouser, il ne se donna point de repos jusqu'au jour de notre mariage. On me para, je me laissai habiller comme on voulut, je fus conduite à l'église avec la même docilité, & ramenée chez mon père, où je passai la journée à recevoir les complimens de toutes les personnes de distinction qui étoient alors dans la ville.

Le lendemain M. de Briance me mena chez lui; on ne pouvoit rien ajouter à la magnificence de sa maison & à celle de son équipage. Il me donna des pierreries d'un prix considérable, & m'accabla de tous les présens qui font plaisir à

une jeune personne. Mais cela n'étoit pas capable de toucher mon cœur, j'avois perdu le seul bien qui le rendoit sensible. Cependant je vécus avec tant de complaisance pour M. de Briance, qu'il étoit très-content de sa destinée, & que son amour pour moi sembloit augmenter tous les jours.

Tourmeil ayant bien senti qu'il lui seroit impossible de supporter un coup si funeste, s'étoit rendu à Paris chez un de ses oncles qui étoit son tuteur, & qui l'aimoit tendrement : il lui avoit fait entendre que s'étant battu sur une querelle assez légère, il étoit nécessaire qu'il sortît de France, jusqu'à ce que cette affaire fût accommodée.

L'oncle, qui avoit su par M. de Briance le combat de son neveu & de mon frère crut facilement cette seconde aventure, & lui donna promptement de l'argent : dès que Tourmeil l'eut touché, il prit le chemin de Lyon, pour se rendre à Venise. Ce ne fut pourtant qu'après avoir écrit à mes frères & m'avoir dit adieu, en m'assurant de sa passion immortelle, & me souhaitant un repos dont je n'ai jamais joui depuis son départ.

Mes frères balancèrent long-temps s'ils me feroient voir cette dernière marque de l'amour de Tourmeil ; mais enfin le chevalier m'apporta

cette funeste lettre; je la lus mille fois, elle renouvela toutes mes douleurs; & je m'affligeai si cruellement, que le chevalier se repentit de me l'avoir donnée. J'y trouvai que Tourmeil mandoit au chevalier de ne lui point faire de réponse parce qu'il changeroit de nom en s'embarquant avec les troupes que les Vénitiens envoyoient dans la Morée, où il alloit chercher la fin d'une vie que son amour infortuné rendoit si malheureuse, & qu'il me sacrifioit sans regret.

Je cachai ma douleur avec beaucoup de soin. La langueur où j'étois augmenta par la violence que je me faisois sans cesse: les médecins m'ayant ordonné de prendre l'air de la campagne, M. de Briance me mena dans une de ses terres, dont la solitude me parut plus convenable à ma tristesse, que les fréquentes visites du grand monde. Content de notre mariage, il y passoit presque tous les jours à chasser, & à me procurer, par des soins empressés, les plaisirs qu'il croyoit me pouvoir être agréables.

Mes frères étant sur le point d'aller à Paris pour commencer d'entrer dans le service, vinrent me voir au commencement du printemps.

Il y avoit environ six mois qu'il étoient dans cette grande & fameuse ville, quand mon père, s'étant trop échauffé à courre un cerf, prit une pleurésie qui en sept jours nous enleva un cœur

très-zélé pour ses enfans, & le meilleur père qui fut jamais. M. de Briance sentit cette perte aussi vivement que moi : ce malheur nous fit revenir à Rennes ; mes frères s'y rendirent aussi : & ayant partagé la plus belle succession de la province, avec M. de Briance qui leur donna des marques de son amitié par un désintéressement sans exemple, ils retournèrent à Paris, dont les plaisirs leur avoient ôté le goût de ceux des autres villes ; ensuite ayant obtenu l'agrément pour deux régimens qu'ils achetèrent, ils ont toujours resté dans le service, & ne sont venus que l'année dernière dans ce pays-ci, où l'honneur qu'ils eurent de vous voir leur a donné tant d'impatience de venir.

Il y avoit près de deux ans que j'avois épousé M. de Briance, quand il fut attaqué d'une fièvre violente qui le mit en danger dès le troisième jour. Je me trouvai sincèrement affligée, il s'en aperçut ; & le dernier jour de sa maladie, m'ayant prié de faire sortir tout le monde, il me dit, en me tendant la main : Madame, je mourrois avec le regret d'avoir causé vos malheurs, si je n'avois toujours eu lieu de croire que votre vertu vous avoit fait surmonter le penchant que vous aviez pour Tourmeil ; son départ, qui préceda de quelques jours mon mariage, me fit connoître la douleur qu'il en ressentoit ; mais

je crus que ce n'étoit qu'un transport de jeune homme, que le temps appaiseroit. Il est juste que je répare ce mal: je l'institue mon héritier; & s'il revient, comme je l'espère, je vous supplie, madame, de le recevoir comme un époux digne de vous; je souhaite de tout mon cœur qu'il remplisse ma place. Je restai si interdite & si touchée de ce discours, que je n'eus pas la force d'y répondre. Mes larmes redoublèrent; il survint une foiblesse à M. de Briance; j'apellai du monde, & quelques heures après il mourut, en témoignant jusques au dernier moment une parfaite connoissance & un courage héroïque.

Sa mort me déconcerta; je renonçai au commerce du monde, & je partis de Rennes, où nous étions alors, pour aller vivre en recluse à la campagne, où j'ai toujours demeuré depuis ce temps-là; & sans les prières de mes frères, & leurs intérêts qui me sont très-chers, je n'aurois point abandonné la solitude où j'ai toujours vécu depuis la mort de M. de Briance & où me retiennent les cruelles inquiétudes que je sens de l'absence de Tourmeil. Je vous avouerai que je m'en suis informée avec beaucoup de soin; mais comme il a quitté son nom en s'embarquant parmi les troupes vénitiennes, il m'a été impossible de savoir ce qu'il est devenu.

Kernosy & Saint-Urbain dirent à madame de

Briance qu'elle ne devoit pas perdre toute espérance, qu'elle étoit trop ingénieuse à se faire de la peine, & que Tourmeil, par sa prudence, pouvoit être échappé des dangers que son désespoir lui avoit fait chercher si loin. Ces deux aimables sœurs, après avoir fait leur possible pour la maintenir dans cette pensée, finirent leur conversation par un remerciement du récit que la marquise avoit eu la bonté de leur faire, & se retirèrent.

Le lendemain les comédiens ayant pris congé de la compagnie, partirent fort regrettés, pour se rendre incessamment à Rennes, suivant l'ordre, disoient-ils, qu'ils en avoient reçu de gens à qui ils ne pouvoient se dispenser d'obéir. Quelques heures après leur départ, on vit entrer à cheval dans la cour du château un homme d'assez bonne mine, suivi de deux valets : madame la vicomtesse étant avertie de son arrivée, alla le recevoir très-obligeamment. Elle le conduisit dans son cabinet, où ils restèrent en conférence pendant plus de deux heures. Le baron de Tadillac, étonné de cette longue audience, dit en badinant, au sujet de cet inconnu, qu'il l'auroit cru son rival, s'il n'avoit remarqué, en le voyant passer, qu'il n'étoit pas du goût de madame la vicomtesse, qui ne vouloit point d'amant suranné.

Enfin la vicomteſſe vint retrouver la compagnie, & Fatville, en entrant dans la ſalle pour dîner, courut embraſſer l'inconnu, qui alors ne le fut plus, parce qu'il l'appela ſon oncle. Elle dit à ſes nièces de ne ſe point engager au jeu quand on ſeroit ſorti de table, qu'elle avoit à leur parler en particulier. Cette bonne tante les ayant fait toutes deux paſſer dans ſon cabinet, après une longue & ennuyeuſe harangue, pour leur prouver que l'une & l'autre lui avoient des obligations infinies, apprit à mademoiſelle de S.-Urbain, comme une ſuite de ces prétendues obligations, qu'elle venoit de ſigner les articles d'un mariage très-avantageux pour elle, avec le frère de Fatville, qui étoit fort riche, un peu moins impoli que lui, & devenu d'une humeur plus ſociable, par la pratique des honnêtes gens qu'il avoit vus à l'armée pendant quelques années de ſervice.

Un coup de foudre n'auroit pas tant étonné mademoiſelle de S.-Urbain, que cette nouvelle ſi peu attendue & ſi oppoſée à ſon inclination : elle ne cacha point la douleur qu'elle en reſſentit. Mademoiſelle de Kernoſy parut auſſi affligée que ſa ſœur ; tout cela ne ſervit qu'à leur attirer un long diſcours de la vicomteſſe ſur l'obéiſſance aveugle que des filles bien élevées doivent

à leurs parens, dont Saint-Urbain n'eut pas envie de profiter. Enfin la tante, croyant qu'il falloit faire diversion aux larmes, laissa ses nièces dans le cabinet, & vint apprendre à la compagnie la nouvelle du mariage de Saint-Urbain. Heureusement le chevalier de Livry n'étoit pas présent, son trouble auroit découvert l'intérêt qu'il y prenoit.

Le comte de Livry sortit promptement de la chambre pour prévenir son frère sur cette nouvelle, & prendre des mesures avec lui, capables de détourner le malheur dont il étoit menacé. D'autre côté, madame la marquise de Briance ayant les intérêts de son frère à ménager, & connoissant par expérience quelle pouvoit être la désolation d'une personne prête à perdre ce qu'elle aime, alla trouver Saint-Urbain qui fondoit en larmes : elle lui représenta que le mariage qui venoit de se proposer étoit bien loin de se conclure, qu'il se trouveroit mille prétextes pour le differer, & même pour le rompre ; & qu'après tout la vicomtesse n'étant point sa mère, elle pouvoit, à l'extrémité, refuser d'obéir, & ne pas se sacrifier à ses caprices.

Kernosy approuva cet avis; Saint-Urbain, toujours disposée à prendre une espérance agréable, crut entrevoir qu'elle n'étoit pas tout à fait

malheureuse, & trouva fort à propos de gagner adroitement du temps. Elle essuya ses larmes, se déterminant, suivant le sentiment de sa sœur, appuyé par madame de Briance, à recevoir l'oncle de Fatville avec une civilité aparente, afin de ne pas effaroucher la vicomtesse, qui, la voyant rentrer avec une humeur tranquille, ne douta pas un moment que ce ne fût un effet de sa morale, & s'applaudit plus d'une fois d'avoir eu l'esprit de persuader sa nièce. L'oncle de Fatville parut en ce moment, & fit son compliment à Saint-Urbain, qui lui répondit peu de choses, & Fatville ajouta au sujet présent tout ce qu'il avoit entendu dire de mauvais en de semblables occasions. Madame de Salgue s'étant aperçue que ce mariage n'étoit pas du goût de Saint-Urbain, ne lui en parla que pour la plaindre. La baronne de Sugarde, persuadée que le chevalier n'avoit plus d'espérance de l'épouser, & qu'après un tel événement elle pouvoit plus facilement s'approprier cet amant par ses charmes, dissimula finement la joie qu'elle en ressentit au fond du cœur, & se garda bien de témoigner à Saint-Urbain d'autres sentimens que ceux que ses amies faisoient paroître.

Le chevalier, qui venoit de rentrer avec son frère, eut bien de la peine à se contraindre, pour

pour cacher le chagrin qu'il avoit de voir Saint-Urbain dans une espèce d'indifférence sur le sujet de cette fatale nouvelle, & d'en apprendre la confirmation par la bouche même de la vicomtesse, qui prévint la compagnie dans ce moment, que le frère de Fatville devoit arriver sur le soir.

Alors transporté d'amour & de désespoir, sans se donner le temps de rien examiner, il courut à l'écurie prendre un cheval; & pour s'éloigner du château avec plus de diligence, il le poussa à toutes jambes sur le chemin de Rennes, par où devoit arriver son odieux rival.

Le jour commençoit à baisser, quand le bruit de quelques chevaux tirèrent le chevalier de sa rêverie. Il aperçut de loin un homme à cheval enveloppé dans un gros manteau rouge, suivi de trois personnes aussi à cheval; & ne doutant plus que ce ne fût son rival, il courut l'épée à la main attaquer celui qui paroissoit le maître. Voyons, dit-il en l'abordant, d'un ton de voix que la colère rendoit méconnoissable, si tu es plus digne que moi du bien que tu cherches à m'enlever.

Cet homme, qui étoit prévenu d'un chagrin aussi pressant que celui du chevalier, jeta promtement son manteau, & mit l'épée à la main. Ils se battoient avec un égal avantage, quand

les gens de la ſuite de l'inconnu ſe mirent en devoir de les ſéparer ; mais il leur ordonna de ſe retirer. Le ſon de cette voix ſuſpendit la colère dont le chevalier étoit animé. D'abord il fit reculer de quelque pas ſon cheval, & baiſſant la pointe de ſon épée, il s'écria : Quoi ! je viens d'attaquer une vie que je défendrois mille fois au prix de la mienne ! L'inconnu, c'étoit Tourmeil, ſurpris d'entendre la voix du chevalier de Livry qu'il diſtinguoit fort bien, demeura tout immobile, & ne ſavoit que penſer d'une telle aventure. Enfin ces deux amis, revenus de leur étonnement, & ſe ſentant l'un & l'autre le cœur attendri, s'approchèrent, & s'embraſſèrent avec toute la joie qu'une veritable amitié peut cauſer. Le chevalier vouloit apprendre en peu de mots à ſon ami le deſſein qui l'avoit conduit dans cet endroit. Tourmeil l'interrompoit à tout propos, pour lui parler de madame de Briance. Dans ce moment, la curioſité les pouſſoit tous deux à ſe faire pluſieurs queſtions à la fois ; & jamais converſation ne fut ni moins ſuivie, ni plus intéreſſante ; ils en oublièrent leur chemin.

Un homme à cheval qui venoit le grand galop, s'arrêta pour leur demander s'il y avoit encore bien loin du lieu où ils étoient, au château de Kernoſy, & leur témoigna qu'il étoit fort preſſé de s'y rendre. Le chevalier, curieux de ſavoir

quel étoit le motif de cet empressement, lui répondit qu'ils y alloient, & qu'il pouvoit les suivre. Cet homme étoit le valet de chambre du frère aîné de Fatville, & très-grand causeur. Il fut ravi de trouver matière de parler; ce plaisir, ralentissant le désir de continuer son voyage, lui fit faire tout au long le récit d'un accident qui avoit contraint son maître de s'arrêter dans un village à deux lieues de Rennes, où on le pansoit d'une blessure qu'il s'étoit faite à la jambe en tombant de cheval; il avoit fait partir ce valet, pour en porter la nouvelle à son frère, à son oncle, & à madame la vicomtesse,

Tourmeil, entendant tout cela, dit en particulier au chevalier de Livry, que l'amour ne favorisoit pas les intentions de son rival, & que ce retardement leur donneroit le temps de rompre un mariage dont on ne voyoit nulle apparence d'heureux succès. Ensuite ils continuèrent leur chemin sans se parler. Le chevalier étoit occupé de l'état present de sa destinée, & Tourmeil sentoit des transports de joie qui augmentoient à mesure qu'il aprochoit du lieu où étoit madame de Briance. Ce n'est pas que l'appréhension de ne la pas trouver dans les mêmes sentimens où il l'avoit laissée, ne lui causât bien de l'inquiétude; mais rien ne peut balancer

dans un cœur amoureux le plaisir de voir ce qu'il aime.

Tourmeil, en arrivant au château, pria le chevalier de ne le pas faire connoître à la compagnie, avant qu'il eût apris de que le manière madame de Briance vouloit qu'il en usât avec madame la vicomtesse. On n'y parloit alors que du chevalier de Livry, tout le monde étoit en peine de son absence. Kernosy, Saint-Urbain, & madame de Briance, craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur, prièrent le comte de Livry & le baron de Tadillac de l'aller chercher sur le chemin de Rennes; mais la nuit déjà un peu avancée quand ils montèrent à cheval, fut cause qu'ils s'égarèrent, & qu'après bien des détours inutiles, ils ne revinrent au château que dans le moment de l'arrivée du chevalier, qui entroit dans sa chambre avec Tourmeil. Il auroit bien voulu le faire monter secrètement, mais cela n'étoit pas possible. Il donna ordre qu'on allumât promptement du feu; qu'on fournît à son ami tous les rafraîchissemens nécessaires, & qu'on le laissât reposer, en attendant qu'il pût lui faire compagnie; ensuite il vint introduire le valet de chambre du frère de Fatville, qui fit son compliment à madame la vicomtesse de la part de son maître, & lui apprit la nouvelle de sa blessure. La pré-

fence du chevalier raſſura toutes les belles perſonnes qui s'intéreſſoient à lui ; les Fatville ſeuls & madame la vicomteſſe paroiſſoient n'être attentifs qu'au diſcours du valet de chambre. Après pluſieurs queſtions qu'ils lui firent en particulier touchant la chute de ſon maître, ils réſolurent de partir tous deux le lendemain, pour le faire tranſporter à Rennes.

Cependant Saint-Urbain & la Marquiſe querelloient le chevalier de ſon départ précipité ; la honte d'avoir fait cette courſe inutile, l'empêcha de leur en découvrir le véritable motif ; il leur dit ſeulement tout bas : je vous apprendrai ce ſoir la raiſon qui m'a fait monter à cheval avec tant de diligence, & je ſuis sûr que madame de Briance m'en ſaura bon gré.

La vicomteſſe ayant rejoint la compagnie, demanda au chevalier d'où il venoit. Le baron, qui voyoit que cette queſtion embarraſſoit le chevalier, & le comte de Livry qui venoit d'arriver auſſi, lui répondit : c'eſt un petit ſecret qui me regarde, Madame, dont j'aurai l'honneur de vous rendre compte ces jours-ci. Par-là il les tira d'affaire.

Ce même ſoir, Fatville & ſon oncle, avant de paſſer dans leur appartement, prirent congé de la compagnie pour quelques jours. Chacun

s'étant retiré, Kernosy & Saint-Urbain se rendirent dans la chambre de la marquise, où l'on devoit tenir conseil sur les moyens de rompre le mariage que l'accident arrivé au frère de Fatville avoit retardé. Sa prudence leur faisoit espérer que le résultat de l'assemblée ne seroit pas infructueux; & l'ascendant que le baron avoit sur l'esprit de la vicomtesse sembloit les assurer que tout réussiroit comme elles le souhaitoient.

Le comte & le chevalier de Livry y étoient déjà, dans une joie que ces deux aimables sœurs ne trouvèrent point convenable à l'état présent des affaires dont il étoit question. Quel espoir favorable, dit Saint-Urbain en entrant, vous inspire la joie que je vois répandue sur vos visages? nous sera-t'il permis d'y prendre part? Madame de Briance prit la parole, & répondit: Après le bonheur inespéré que le ciel m'envoye aujourd'hui, on peut tout attendre de la fortune. Tourmeil revient, & il revient avec les mêmes sentimens qu'il avoit à son départ. Le chevalier a été ce soir sur le chemin de Rennes; il a trouvé un homme qu'il lui a envoyé pour savoir si sa présence me seroit agréable. Kernosy & Saint-Urbain prenoient tant de part à tout ce qui regardoit madame de Briance, qu'elles oublièrent en ce moment leurs intérêts

propres, & ne parlèrent plus que de Tourmeil. L'eſſor qu'elles donnnèrent à la joie qui les pénétra, & leur manière de féliciter la marquiſe, répreſentoient parfaitement le plaiſir que cette agréable nouvelle leur faiſoit ſentir au fond de l'ame. Alors le chevalier voyant tout le monde animé du même eſprit, dit: Je vois bien qu'on ne ſera pas fâché que j'amène ici celui que Tourmeil m'a envoyé. Il ſortit, après avoir apris en peu de mots à Saint-Urbain que le projet de la vicomteſſe l'avoit mis au déſeſpoir, & revint auſſi-tôt dans la chambre avec Tourmeil, dont l'air négligé & ſemblable à celui d'un homme qui arrive d'un grand voyage, ne laiſſa pas de charmer, par ſa bonne mine, tous ceux qui ne le connoiſſoient pas encore. Madame de Briance, frappée d'une vue ſi chère & ſi peu attendue, fit un grand cri, & demeura immobile ſur ſa chaiſe. Tourmeil, ſurpris de la voir dans cet état, ſe jeta à genoux à ſes pieds, & lui baiſa les mains, ſans avoir la force de prononcer une parole. Il n'y avoit alors perſonne de l'aſſemblée qui ne fût inſtruit de ſa paſſion, le chevalier l'en avoit averti avant que d'entrer. Kernoſy & Saint-Urbain ne le crurent point une perſonne envoyée de la part de Tourmeil; elles reconnurent d'abord à ſon port majeſtueux que c'étoit lui-même.

Le comte de Livry, tout joyeux de recouvrer le meilleur de ses amis, courut l'embrasser; & jugeant bien que madame de Briance & son amant étoient encore trop occupés de leur bonheur pour pouvoir parler d'autre chose, proposa aux deux aimables sœurs & au chevalier de passer dans un cabinet prochain, où ils prirent ensemble, avec le baron de Tadillac qui venoit d'arriver, des mesures certaines pour déterminer la vicomtesse à l'épouser. Le chevalier donna tranquillement son avis à ce sujet, ayant l'esprit en repos du côté de Saint-Urbain, qui lui avoit promis de ne jamais obéir à sa tante, quand elle lui proposeroit un mariage contraire au choix de son cœur. Le comte ne fut pas moins satisfait de la conversation qu'il eut avec mademoiselle de Kernosy: & le Baron s'engagea de faire tous ses efforts auprès de la vicomtesse, afin de rompre le mariage qu'elle avoit proposé du frère de Fatville, & leur procurer à tous l'accomplissement de leurs souhaits. Pour récompense de sa bonne volonté, les deux aimables sœurs, le voyant dans l'impatience de savoir où étoit Tourmeil, lui dirent qu'il le trouveroit chez madame de Briance: aussi-tôt il y alla lui rendre visite. Son compliment ne fut pas de longue durée; mais son cœur étoit sur ses lévres: ensuite il vint avec eux rejoindre la

compagnie, qui donna de nouvelles marques de la joie que chacun ressentoit en soi-même. On leur fit part du résultat de l'assemblée, & de l'embarras où l'on étoit pour trouver un homme affidé qui eût l'esprit de feindre qu'il étoit un courrier, & de dire au baron, en lui rendant une lettre de la part de son tuteur, de faire réponse le même jour, parce qu'il étoit obligé de retourner en diligence. Tourmeil leur offrit un gentilhomme qui étoit à lui, capable de réussir dans quelque entreprise que ce fût; & leur ayant appris l'endroit où il l'avoit laissé avec ses autres domestiques, le baron y alla le lendemain dès le matin, afin de l'instruire sur tout ce qu'il auroit à faire.

Cependant la marquise, qui ne vouloit pas encore faire connoître Tourmeil à la vicomtesse, ni divulguer son retour sans avoir levé tous les obstacles qui auroient pu suspendre l'exécution du testament de feu M. de Briance, par lequel Tourmeil étoit institué son héritier universel, pria le baron, dont le génie le mettoit au dessus de toutes les difficultés, d'imaginer un moyen pour le faire demeurer inconnu pendant quelques jours dans le château. C'est une affaire faite, lui dit-il, si vous trouvez bon que M. de Tourmeil représente le maître dans la troupe de nos comédiens de campagne. Quelle

apparence que cela se puisse exécuter? répondit S.-Urbain; il faudroit donc que nous les eussions ici. Le baron ayant répondu qu'ils n'en étoient pas éloignés, remit au lendemain à leur apprendre son dessein, & Tourmeil promit qu'il joueroit un rôle assez mal, afin de mieux tromper madame la vicomtesse, & de la persuader que ce seroit véritablement un comédien de campagne. Leur conversation finit là; & la nuit étant déjà bien avancée, chacun se retira.

Le chevalier de Livry emmena dans sa chambre le comte de Tourmeil, qui étoit trop préoccupé pour se livrer entierement au sommeil; le plaisir d'être près de madame de Briance & de la retrouver fidèle, remplissoit son esprit de telle sorte, qu'il en perdit le repos de la nuit; & la marquise, agitée de ce trouble charmant qu'inspire la douceur de revoir ce que l'on aime, ne la passa pas avec plus de tranquillité.

Le baron alla du matin avertir Tourmeil & le chevalier, que, pour satisfaire au billet de loterie, qui lui ordonnoit de régaler toutes les dames par une fête, il avoit retenu les comédiens & les musiciens, qui attendoient ses ordres dans un village à trois lieues du château; qu'il n'avoit feint leur départ, que pour surprendre la vicomtesse par leur retour, parce qu'elle ne

trouvoit à son gré que les choses extraordinaires. Et afin que Tourmeil fût dispensé de jouer aucun rôle, il le pria de prendre la qualité de maître de la troupe.

Ce n'est pas tout continua-t-il en regardant le chevalier de Livry, songeons au dénouement de nos aventures. Aidez-moi, s'il vous plaît, tous deux à faire arriver ici notre prétendu courrier qui m'apportera une lettre de la part de mon tuteur, dont je vous ai parlé : je vais en faire le modèle; il m'y proposera un mariage avantageux, & me donnera un ordre positif de partir en diligence. Je me plaindrai des rigueurs de la fortune, je communiquerai ma lettre à madame la vicomtesse; & voilà précisément ce qui la déterminera. Mais si elle alloit consentir à votre départ, reprit le chevalier, que ferions-nous ? Il faudroit s'éloigner, sans doute, répondit le baron. Je vois bien que vous n'avez pas beaucoup de foi à mes charmes; je trouverai de nouveaux expédiens, s'il en est besoin : hasardons toujours ce que j'ai résolu. J'espère que M. le comte de Tourmeil aura la bonté de faire une copie bien lisible du modèle que je lui donnerai tout à l'heure; madame la vicomtesse ne connoît point son écriture; étant ici comme prisonnier, il aura le temps de réussir, & même d'ajouter à cette lettre, dont vous

craignez tant l'événement, tout ce qu'il jugera le plus à propos pour la rendre très-preſſante.

Ce fut à cette occaſion que le chevalier inſtruiſit Tourmeil des différens intérêts qui les raſſembloient tous dans le château, & qu'il lui fit comprendre que la jalouſie qu'il avoit conçue contre le baron, n'étoit fondée que ſur des rapports peu vraiſemblables qu'on lui avoit faits à Rennes de la paſſion de ſon prétendu rival pour madame de Briance. Tourmeil, touché de ce diſcours plein d'amitié du chevalier, lui avoua qu'il avoit eu trop de facilité à ſe laiſſer ſurprendre; qu'il avoit cru ſe battre contre le baron, quand il ſe vit attaqué dans un bois ſur la route de Rennes; mais que l'accueil favorable de madame de Briance l'avoit entièrement déſabuſé de ſa crédulité; & il le pria de ne parler à qui que ce ſoit de cet aveu.

Le baron vint ſur ces entrefaites les retrouver, & lut la lettre, dont l'invention fabuleuſe leur fit beaucoup de plaiſir. Il la mit enſuite entre les mains de Tourmeil, afin que, l'ayant tranſcrite, on pût en charger ce gentilhomme qui devoit paſſer pour un courrier: enfin, ne voulant pas laiſſer écouler inutilement le temps qu'il avoit fixé pour donner une fête aux dames, il dit au chevalier, qu'ayant conçu le deſſein

de joindre au divertiſſement de la comédie une eſpèce d'opéra, il ne pouvoit s'adreſſer qu'à lui, qui avoit une grande facilité à faire des vers, pour avoir quelques dialogues d'une ſcène ou deux ſeulement ; qu'il attendoit inceſſamment cette pièce, afin de la faire mettre en muſique par le plus habile des muſiciens qui étoient à ſa ſuite. Le chevalier répondit, que les inquiétudes dont ſon eſprit étoit agité l'empêchoient d'entreprendre cet ouvrage ; mais que Tourmeil y réuſſiroit mieux que tout autre. Si c'eſt au plus content, reprit Tourmeil, à faire les vers dont il s'agit, je pourrois aſſez juſtement être préféré ; mais par toute autre raiſon le choix doit tomber ſur vous. Le baron, impatient d'entendre ces complimens : je vois bien, leur dit-il, que ceci va ſe paſſer en politeſſes ; je prétends avoir un divertiſſement pour l'accompliſſement de la fête que je dois donner ; & ſi vous me fâchez je vous propoſerai d'en faire la muſique. Enfin le chevalier & Tourmeil étant convenus de donner au baron les vers qu'il déſiroit, il s'en alla, l'eſprit content, faire ſa cour à la vicomteſſe qui venoit de ſe lever. Madame de Briance vint dans la chambre de ſon frère, où elle eut le plaiſir de voir Tourmeil ; & ne pouvant ſe diſpenſer de rendre viſite à madame la vicomeſſe, elle paſſa dans ſon appartement un peu

avant le dîné, accompagnée du chevalier, qui s'offrit de lui donner la main, après s'être informé par son valet si l'on avoit soin d'exécuter les ordres qu'il avoit donnés dès le matin, afin que rien ne manquât de tout ce qui seroit nécessaire à Tourmeil pendant la journée, & qu'il fût ponctuellement servi à l'heure du dîné.

Comme Tourmeil avoit promis de travailler aux vers que lui avoit demandés le baron, on resta plus longtemps avec madame la vicomtesse. Madame de Briance, pour épargner les frais de la conversation, dit qu'elle avoit un conte de fée à dire. La vicomtesse, qui avoit marqué son goût pour cette sorte d'ouvrages, fut ravie qne madame de Briance voulût bien se prêter à cet amusement : elle la pressa même de ne pas différer ce plaisir. Madame de Briance, instruite par le chevalier de Livry que Tourmeil en avoit un qu'il avoit fait, & qui étoit dans sa cassette, lui dit de l'aller chercher. Le chevalier l'apporta tout aussi-tôt ; & voyant que tout le monde se disposoit à écouter madame de Briance, il sortit pout aller tenir compagnie à Tourmeil. La marquise, obligée de se priver du plaisir de voir son amant, s'en fit un de s'en occuper en lisant du moins son ouvrage. Elle commença ainsi :

ÉTOILETTE,

CONTE.

Un roi & une reine, maîtres d'un fort beau royaume, régnoient ſur des ſujets vertueux & très-vaillans. C'étoit un grand bonheur pour eux que cette dernière qualité ſe trouvât dans leurs peuples, car ils étoient obligés de ſoutenir une guerre continuelle contre un roi, qui, ſur des raiſons aſſez plauſibles, pretendoit un tribut ſur ſon voiſin. Ce roi s'appeloit le roi *Guerrier*, nom qui lui convenoit à merveille. Il venoit tous les ans à main armée demander au roi *Pacifique* l'éxécution de certains traités fort anciens, faits par la néceſſité. Pacifique refuſoit toujours de s'y ſoumettre, tant parce qu'ils étoient onéreux, que parce qu'il ne s'y étoit jamais engagé.

Pacifique avoit un fils très bien fait, jeune; plein d'eſprit & de valeur, charmant, parfait enfin, s'il n'eût point connu l'amour. Mais preſque au ſortir de l'enfance cette fatale paſſion s'empara ſi bien de ſon cœur, & s'en rendit tellement maîtreſſe, que ſa gloire en étoit obſcurcie. Uniquement rempli de l'objet de

ſon amour, il laiſſoit ravager impunément le royaume de ſon père; inſenſible à la déſolation de ſon pays & aux murmures des peuples, il n'étoit occupé que de ſa maîtreſſe.

Pacifique, juſtement irrité de cette conduite du prince, menacé de ſe voir forcé dans ſa capitale, & abandonné de ſes propres ſujets, qui dans leur déſeſpoir pouvoient reconnoître le roi Guerrier, pour conſerver leurs vies & leurs biens ſi mal défendus par leur ſouverain légitime, réſolut d'en parler ſérieuſement à ſon fils.

Iſmir (c'étoit le nom du jeune prince) étant venu au lever du roi: Mon cher fils, lui dit ce bon vieillard, vous avez vu avec combien de valeur mes peuples ont défendu votre héritage, tant que vous n'étiez pas en âge de partager leurs périls dans les combats. Ils eſpéroient que vous ne démentiriez point le ſang dont vous ſortez, & qu'un jour peut-être vous ſurpaſſeriez la gloire de vos ancêtres; cependant depuis que vous êtes en état de ſeconder leurs efforts & de venger nos injures, d'où vient, mon fils, dédaignez-vous de prendre la conduite de mes armées? Ignorez-vous qu'un prince doit donner l'exemple? Tout l'univers a les yeux ſur vous; vous devez compte de vos actions à la poſtérité: quelle opinion voulez-vous

voulez-vous qu'elle ait de vos vertus? J'ai vieilli dans les travaux, j'ai soutenu la gloire de cet empire; maintenant affoibli par les ans, presque privé de la vue, je ne puis aider mes peuples malheureux à repousser la violence d'un agresseur qui nous fait injustement la guerre: le conseil & l'expérience sont les seules ressources qu'ils peuvent encore trouver en moi. J'avois compté sur ton bras; tromperois-tu mon espérance, mon cher fils? Me laisserois-tu descendre au tombeau avec la douleur de te voir ravir la couronne qui t'attend? Non, tu ne me feras point rougir; sois digne de moi, du sang illustre qui coule dans tes veines: cours à la défense de sujets fidèles qui bientôt doivent recevoir tes lois.

Mon père, répondit le prince avec un air tranquille, ce n'est point le manque de courage qui me fait regarder avec indifférence le péril dont votre royaume est menacé. Ce ne seroit pas non plus l'espoir de régner qui m'en feroit prendre la defense; & je ne verrois qu'avec une douleur violente, ce moment qui me couronneroit par une succession légitime. Aucun de ces motifs ne peut toucher mon cœur. Mais vous me rendez malheureux en me refusant la permission d'épouser la belle Etoilette, c'est le seul bien où j'aspirois; ma mère la traite

comme une vile esclave, parce que le secret de sa naissance ne vous est point révélé : mes prières n'ont pu la fléchir, ni effacer ce titre odieux, dont je vous suppliois de ne point la flétrir ; accordez-la à mes vœux, & je deviens un héros.

Quoi ! reprit le vieux roi avec émotion, une esclave te paroîtra préférable au salut de l'état, au respect que tu dois à ton père ! Que dis-je ? à celui que tu te dois à toi-même ? Tu déshonorerois ta vie par une alliance si honteuse ? Et quand les filles des plus grands rois désirent ardemment de te voir choisir entre elles ; une esclave, une fille sans nom, sans parens, prise dans une ville abandonnée par la terreur de nos armes, conservée par la seule compassion de mon général, & que la reine ta mère prit par pitié, tu veux, fils indigne, que je te donne à cette malheureuse ? qu'elle devienne ma fille, & que, pour satisfaire tes désirs extravagans, je me couvre d'ignominie, que je fasse asseoir une esclave sur mon trône ? Ne le présume pas, & s'il te reste encore quelques sentimens, rougis de la foiblesse d'une pareille proposition.

Cette esclave que vous méprisez tant, mon père, reprit Ismir un peu agité, est plus grande dans ses fers que les princesses les plus élevées :

ſa vertu, ſon courage, ſes ſentimens la rendent digne du trône le plus auguſte. Pourquoi deviendrois-je l'époux d'une princeſſe enivrée de ſon rang, capricieuſe & ſans attachement pour moi? Etoilette, il eſt vrai, n'a de connus ni parens, ni haute alliance : mais n'êtes-vous pas aſſez grand roi pour lui tenir lieu de tout? Je n'ai pas beſoin de vains titres; l'amour ſeul peut me rendre heureux. La ſageſſe & la beauté ont formé mes liens; la vertu d'Etoilette les a rendus immortels, & j'abandonnerois plutôt la couronne que de renoncer à....

C'eſt aſſez, mon fils, interrompit le roi Pacifique; vous ſaurez demain mes volontés. Le prince ſalua reſpectueuſement le roi ſon père, & ſe retira, fort inquiet des ſuites de cette converſation.

Le roi alla de ce pas chez la reine, & lui raconta, dans l'amertume de ſon cœur, ce qui venoit de ſe paſſer entre ſon fils & lui. Cette princeſſe, naturellement fière & emportée, obtint aiſément du roi ſon époux qu'il la laiſsât faire, & l'aſſura qu'il ſeroit bientôt vengé. Ce prince étoit ſi outré contre ſon fils, qu'il donna à la reine un pouvoir ſans bornes de réduire le prince à l'obéiſſance, ſans même s'informer des moyens qu'elle y emploieroit.

Etoilette ſe reſſentit la première des fureurs

de la reine; elle fut arrêtée, & des soldats cruels la mirent aux fers. Pourquoi m'enchaînez-vous? leur disoit-elle avec cette douceur aimable & ce son de voix capable d'attendrir les rochers. Si c'est par l'ordre du roi ou de la reine, dites-le moi seulement, j'obéirai; mais on s'abuse, si, par un traitement si rigoureux, on croit me contraindre à renoncer au charmant Ismir: je puis ne jamais l'épouser, mais je l'aimerai toujours. Ces barbares, sans daigner lui répondre, l'enlevèrent avec violence, & la portèrent au donjon d'une vieille tour, où l'on n'enfermoit d'ordinaire que les gens accusés des plus grands crimes; l'ayant jetée dans cette affreuse prison, ils en fermèrent les portes avec soin, & se retirèrent secrètement.

La belle & malheureuse Etoilette reconnut la reine à ces traits de sa vengeance. Son ame ne fut point émue de ces cruautés; mais ce lui fut un grand chagrin de ne plus voir celui à qui elle auroit sacrifié sa vie; s'en occuper étoit pour elle une espèce de soulagement, & il ne lui échappa aucun mouvement de colère contre ses persécuteurs. Liée étroitement, & couchée sur la terre nue, elle demeura ainsi jusqu'au soir. Alors une vieille esclave lui apporta à manger, & la délia sans ouvrir la bouche. Etoilette la remercia affectueusement, sans se plaindre de

personne, & l'esclave se retira. Un dur & petit grabat étoit le seul meuble qui s'offrit à Etoilette, pour reposer ce corps si délicat, & tout meurtri des fers dont on l'avoit enchaîné. Elle s'y jeta, en versant des larmes que le souvenir de son tendre amant lui arrachoit, & passa la plus cruelle des nuits; mais elle souffroit pour son amant, & cette pensée seule l'animoit encore à souffrir.

On lui apportoit à manger aux heures ordinaires; elle n'y touchoit point. Une belle chatte blanche comme la neige, sautant des toits tous les soirs, entroit par la fenêtre de ce malheureux donjon, & mangeoit le souper d'Etoilette. Elle se couchoit la nuit, s'alongeant près de la belle esclave, & la réchauffoit: ce n'étoit pas un service médiocre, car il faisoit alors un froid épouvantable. Les heures, qui sembloient des instans auprès d'Ismir, étoient alors devenues de longues années.

Cependant le bruit se répandit que la belle Etoilette étoit perdue. Personne n'ignoroit, ni l'amour du prince pour cette charmante esclave ni la répugnance qu'y avoient le roi & la reine. Ainsi on se persuada aisément, ou qu'Etoilette avoit pris la fuite, ou que la reine l'avoit fait mourir. On n'osoit en parler au prince; il ne soupçonnoit même pas ce qui étoit arrivé,

parce que depuis sa conversation avec le roi, il n'avoit osé se presenter à la reine sa mère, dont il connoissoit le caractère violent. Ce n'étoit cependant que chez la reine qu'il voyoit Etoilette; elle étoit si sage, qu'elle ne l'eût pas reçu ailleurs, & il aimoit mieux se priver pour quelques jours du plaisir de la voir, que d'exposer cette charmante fille à se ressentir de la colère où la reine devoit être contre lui. Il craignoit aussi qu'Etoilette, usant de l'empire qu'elle avoit sur son cœur, ne le forçât elle-même à se prêter aux desirs du roi son père, & il auroit souffert la mort plutôt que de renoncer à elle, & de la laisser sous la puissance tyrannique de la reine. Comme il n'étoit pas possible qu'il ignorât long-temps la disparition de sa chère Etoilette, le confident intime du prince hasarda enfin de lui annoncer cette fâcheuse nouvelle.

Qui pourroit exprimer la douleur & le désespoir d'Ismir? Il prit cent résolutions, & ne s'arrêta qu'a celle de se tuer : son confident ne put l'en détourner qu'en lui répréséntant que si Etoilette vivoit encore, comme il y avoit lieu de le croire, le roi & la reine dévoueroient à la mort cette innocente beauté, qu'ils regarderoient comme l'unique cause de celle du prince : qu'il falloit donc se conserver pour elle, & attendre tout du temps. Le malheu-

reux Ismir se rendit à ces sages conseils ; mais il résolut de s'enfermer dans son cabinet, & de n'en sortir qu'après qu'on lui auroit rendu la belle Etoilette.

Le roi Pacifique ayant appris l'excessive douleur de son fils & sa funeste résolution, eut avis en même temps que le roi Guerrier, ayant remporté divers avantages & forcé tous les passages, alloit paroître aux portes de la capitale. Il courut à l'appartement d'Ismir : à quelle honte, mon fils, un fol amour va-t'il te livrer ? lui dit ce père affligé. Tu abandonnes lâchement ta patrie, ton père, ta couronne. Vois, Ismir, vois l'extrémité où je suis réduit : repais-toi de ma douleur cruelle & de mon désespoir ; jouis du plaisir de voir flétrir ma vieillesse & le sang illustre de tes ancêtres. Le roi Guerrier, à la tête d'une armée formidable, est déjà sous nos murs, & menace de les escalader. Mes troupes sans chef, prêtes à nous abandonner, vont te donner l'affreux spectacle de me voir en proie livré à la fureur d'un ennemi irrité. Si l'intérêt & la conservation de ton père ne peuvent te toucher, si tu as résolu de me laisser périr, laisse-moi expirer, j'y consens ; mais, au nom des dieux, sauve un peuple malheureux & fidèle, & toi-même, mon cher fils !

Il s'arrêta à ces mots ; la douleur étouffoit ſa voix, & il tomba ſur un ſiége en arrachant ſes cheveux blancs.

Iſmir, ému juſques au fond de l'ame par ce diſcours, & par la cruelle ſituation où il voyoit ſon père, prit les mains de ce triſte vieillard, les ſerra tendrement dans les ſiennes, & tombant à ſes genoux : Mon père ! s'écria-t'il, daignez me pardonner ; vivez ſi vous voulez que je vive ; ajoutez-y, pour comble de faveur, qu'Etoilette me ſoit rendue après que j'aurai vaincu vos ennemis ; je vais les combattre : conſervez votre couronne, Etoilette ſeule fera ma félicité : aprenez-moi quelle vit encore.

Le vieux roi, ravi de retrouver ſon fils digne de lui, l'embraſſa en verſant des larmes de joie ; il l'aſſura par les ſermens les plus ſacrés, qu'on n'avoit point attenté à la vie d'Etoilette, & qu'il la verroit à ſon retour. Perſuadé par ces ſermens, jouiſſant déjà en eſpérance du bonheur de voir ſa chère Etoilette, le tendre Iſmir baiſa les mains du roi, qu'il arroſoit de ſes larmes. On lui fit apporter une magnifique armure toute brillante d'or, de rubis, & de diamans ; ſon père lui-même voulut l'armer, & lui donna un ſuperbe courſier. Iſmir, plus beau que le jour, impatient de combattre, embraſſa encore une fois les genoux du roi ſon père ; rempli

de joie & d'ardeur, il monta fièrement à cheval, alla droit aux portes de la ville, qu'il se fit ouvrir aussi-tôt, & courut à l'ennemi.

La joie de revoir bientôt Etoilette, le jeta dans une douce rêverie qui pensa lui être fatale; il oublia tout à coup qu'il étoit en présence des ennemis, & ne revint à lui-même que quand il en fut entièrement entouré, & dans le plus grand danger de perdre la vie ou la liberté.

La garde avancée, qui avoit vu un cavalier de si bonne mine s'avancer, le prit d'abord pour un des principaux officiers du roi Pacifique, que ce prince envoyoit peut-être faire quelques propositions; mais ayant remarqué qu'il avançoit toujours, sans daigner répondre aux questions qu'on lui faisoit, elle l'entoura. Ismir sortit alors de sa profonde rêverie, & connut le péril où il s'étoit exposé si imprudemment. Mais loin d'en être effrayé, mettant promptement l'épée à la main, il fondit comme un aigle sur ceux qui se trouvèrent plus près de lui: il en abattit douze en un instant, & se fit faire place. Les autres, irrités & ardens à venger leurs compagnons, l'attaquèrent alors de toutes parts: mais le terrible Ismir les fit bientôt repentir de leur témérité, & coupant les bras aux uns, pourfendant les autres, & faisant voler les têtes, il renversa, tua, ou mit tout en fuite. Cepen-

dant ſes troupes, que la prodigieuſe vîteſſe de ſon courſier avoit empêchées de le joindre, arrivèrent enfin, & profitèrent ſi bien de la terreur que l'incomparable Iſmir avoit répandue dans l'armée ennemie, & du déſordre qui s'y étoit mis, que, donnant courageuſement ſur des troupes étonnées d'une attaque ſi bruſque & ſi inopinée, elles firent tout plier. En vain le roi Guerrier fit les plus grands efforts pour rallier ſes troupes fugitives; Iſmir le remarqua, & il y eut entre eux un terrible combat, où chacun fit éclater ſa valeur & ſa force; le roi Guerrier, vaincu enfin, ſe vit au pouvoir de ſon ennemi, & ſon armeé acheva de ſe diſſiper.

Ainſi finit cette glorieuſe journée. Iſmir rentra dans ſon camp, où la joie régna toute la nuit, & envoyà porter au roi Pacifique la nouvelle de ſa victoire. Il traita généreuſement ſon illuſtre priſonnier, le fit ſervir comme lui-même, & l'ayant, au point du jour, fait monter ſur un cheval richement harnaché, il l'amena au roi ſon père.

Pacifique le reçut avec des tranſports de joie inconcevables, & ordonna des fêtes qui devoient durer pluſieurs jours

Iſmir, toujours occupé de ſon amour, attendoit la récompenſe qui lui avoit été promiſe; ſon père ne lui en parloit point, & il n'oſa l'en faire

ſouvenir ce jour-là : mais il alla dès le lendemain matin lui demander Etoilette.

Qu'oſez-vous dire, Iſmir? répondit le roi d'un ton ferme & abſolu; n'eſpérez pas qu'une indigne complaiſance me faſſe jamais conſentir à une choſe qui terniroit la gloire dont vous venez de vous couvrir. Choiſiſſez une princeſſe digne de vous; ne me parlez pas davantage de ce qui m'a déjà irrité tant de fois; vous me forceriez à prendre un parti violent.

Ainſi s'exécutent les promeſſes quand la crainte du péril eſt diſſipée. Tout déterminé qu'étoit naturellement Iſmir, il trembla à ces foudroyantes paroles, non pour lui, mais pour la vie d'Etoilette. Il ne répliqua pas un mot, & diſſimulant ſa colère, il ſortit, alla trouver le roi priſonnier; & l'abordant avec une grande émotion, il le fit trembler d'effroi : Ne craignez rien, ſeigneur, lui dit-il avec une voix tremblante & altérée; je viens vous rendre la liberté; je le puis, je ſuis votre vainqueur, recevez-la donc de ma main; mais à une condition, c'eſt qu'auſſi-tôt que vous ſerez arrivé dans votre pays, vous raſſemblerez promptement votre armée, & viendrez vous emparer de ce royaume, dont la candeur & la bonne foi ſont bannies : je vous aiderai moi-même à en faire la conquête.

Le roi Guerrier, étonné d'une propoſition ſi étrange, regarda fixement Iſmir, dont la phyſionomie étoit toute changée; & après avoir rêvé un moment: Prince, répondit-il, la liberté eſt d'un ſi grand prix, que je l'accepterois avec une vive reconnoiſſance, quand vous n'y ajouteriez pas un préſent auſſi conſidérable que celui que vous voudriez me faire: mais toute précieuſe qu'elle eſt, je ne l'accepterai jamais, s'il faut trahir ma vertu, & dépouiller mon libérateur, d'un bien que je lui conſerverois aux dépens de ma vie: non, je ne ternirai pas ainſi ma gloire.

O vertu, que ton exemple eſt puiſſant! Iſmir, rappelant toute la ſienne, & touché d'un refus ſi généreux, fondit en larmes; puis il raconta ſes douleurs au roi, & les raiſons qui l'autoriſoient à ſe plaindre de ſon père. Le roi Guerrier l'écouta attentivement, le plaignit, le conſola, & lui promit un aſile dans ſes états, s'il en avoit beſoin.

Iſmir, toujours réſolu de rendre la liberté à ſon priſonnier, vint au commencement de la nuit ouvrir lui-même les portes de ſa priſon, l'accompagna à cheval juſqu'à la ſortie de la ville, & rentra ſecrètement au palais.

Le roi Pacifique ayant ſu dès le lendemain l'évaſion de ſon ennemi, ne douta pas que ſon

fils n'en fût l'auteur. La reine, encore pluse colère, força son mari à faire aussi-tôt arrêter Ismir, & il fut enfermé dans le bas d'une tour à l'éxtrémité des jardins; où on posa une garde nombreuse. Il ne s'en émut point, & se trouvoit trop heureux d'être seul, & de pouvoir penser continuellement à son amour.

Cependant la jeune Etoilette, toujours prisonnière, ne sentoit la privation de sa liberté que parce qu'elle ne pouvoit plus voir son amant. Les réjouissances publiques, dont le bruit alloit jusqu'à elle, lui avoient fait soupçonner qu'il avoit remporté la victoire, & sa vieille géolière le lui avoit confirmé, ce qui la consola un peu de ce qu'elle souffroit éloignée d'Ismir. Une nuit qu'elle étoit à la fenêtre du donjon, par un beau clair de lune, dans un de ces momens où le silence de toute la nature semble donner plus de force aux idées, l'imagination échauffée d'Etoilette lui retraça tous ses malheurs avec des couleurs si vives, que ses yeux, accoutumés aux larmes, en répandirent avec encore plus d'abondance, & ses joues & son sein en étoient tout couverts: sa chatte, son unique & fidèle compagnie, s'étoit assise sur la fenêtre auprès d'elle, & regardoit attentivement la malheureuse Etoilette, qui ne s'en apercevoit pas; cette charmante chatte se mit à soupirer à son tour,

& de sa patte essuyoit doucement les larmes de sa maîtresse. Etoilette ne put s'empêcher de la caresser. Hélas! ma chère Blanchette, lui disoit-elle, toi seule dans l'univers compâtis à mes maux; Ismir lui-même, occupé de sa gloire, ne pense peut-être plus à moi. Je cherche à les soulager, belle Etoilette, répondit la chatte; & pour commencer, je vous avertis que votre amant n'est point ingrat, & qu'il souffre autant que vous dans la tour où son père l'a fait enfermer. Bien des gens, sans doute, seront surpris de ce qu'Etoilette ne s'évanouit pas d'entendre parler une chatte; mais outre qu'elle disoit des choses fort intéressantes, puisqu'elle lui parloit de son amant, c'est qu'Etoilette s'étoit fort orné l'esprit par la lecture des contes de fées, dont les beaux esprits de ce pays-là faisoient leur unique étude. Cependant elle fut un peu surprise, il ne faut pas dissimuler le vrai; mais loin d'être effrayée, elle prit la chatte entre ses bras, & vint s'asseoir sur son petit grabat pour entendre plus à son aise ce qu'elle auroit encore à lui dire. Quoi! ma petite Blanchette, vous vous intéresserez à mes peines? disoit Etoilette en donnant mille baisers à ce joli animal. Oui, charmante Etoilette, reprit la chatte, & vous allez le voir. Alors sautant à terre, elle devint tout à coup une grande & belle Dame, habil-

lée d'hermine, avec des cordons de diamans en feſtons ſur ſa jupe, & coiffée en cheveux à ravir.

Dès qu'Etoilette vit cette métamorphoſe ſubite, elle ſe jeta aux pieds de la fée. Levez-vous, belle Etoilette, lui dit la fée en l'embraſſant, je ſuis Herminette, & j'habite ordinairement cette tour, pour ſecourir les malheureux qu'on y enferme quelquefois auſſi injuſtement que vous. Mais comme j'ai préſidé à votre naiſſance, & que vous êtes fille du puiſſant roi de l'Arabie heureuſe, j'ai eu encore un ſoin plus particulier de vous: ne pouvant forcer la deſtinée qui vous pourſuit, au moins ai-je voulu vous conſoler, à cauſe de la bonté de votre cœur, que j'ai reconnue au ſoin que vous avez eu de moi, ſous la figure que j'avois empruntée. Je vous ai jugée digne de mon ſecours & de mes faveurs, dont vous allez voir des effets.

Etoilette étoit ſi tranſportée de ce qu'elle entendoit, & ſi ravie d'apprendre que ſa naiſſance l'égaloit à ſon amant, qu'elle ne ſongeoit point à interrompre la fée Herminette. Mais comme elle lui avoit appris qu'Iſmir étoit en priſon, elle oſa lui en demander le ſujet, & ſi elle ne daigneroit pas auſſi le protéger. La fée ſatisfit ſa curioſité ſur la détention du prince, & ajouta qu'elle ne pouvoit encore rien pour lui. Mais, ma chère enfant, ajouta-t-elle, je vais

dans l'inſtant même vous donner les moyens de le voir & de le conſoler. Prenez en attendant cette petite boîte que je vous donne, & ſouvenez-vous de ne l'ouvrir que dans votre plus grand péril. Je vous protégerai toujours, ſi vous ne révélez point ce ſecret à votre amant. Je vais vous faire ſortir de la tour; c'eſt tout ce que je puis pour vous en ce moment.

A ces mots, la fée frappa de ſa baguette les murs du donjon; les pierres tombèrent doucement, & s'arrangeant avec un art admirable, formèrent auſſi-tôt un eſcalier large & commode, par lequel Etoilette deſcendit, après que la fée l'eut embraſſée encore, & lui eut fait promettre qu'elle ne diroit point à ſon amant par qui elle avoit été délivrée. Etoilette ravie deſcendit légèrement ce merveilleux eſcalier, & ſe trouva dans une plaine immenſe que regardoit un côté de ſa tour; puis ſe tournant, elle vit avec étonnement que les pierres qui avoient formé l'eſcalier, remontant d'elles-mêmes, reprenoient leur première place, comme ſi d'habiles ouvriers euſſent conduit l'ouvrage. Elle s'éloigna, & vint droit à la tour où le prince étoit enfermé. Cette tour, placée dans un coin du parc, étoit entourée de gardes, excepté du côté de la plaine, parce qu'il n'y avoit qu'une ſeule fenêtre, très-étroite & bien grillée;

grillée : une ſentinelle veilloit jour & nuit ſur la plate-forme de la tour.

Etoilette treſſaillit en s'approchant de la priſon d'Iſmir, & favoriſée des nuages, elle approcha de la petite fenêtre, ſans être aperçue. La lune ſe dégageant, lui prêta alors aſſez de lumière pour apercevoir ſon cher Iſmir; il étoit couché ſur une natte de joncs, pâle, défiguré, preſque immobile. Mais on ne peut tromper les yeux d'une amante.

Iſmir ! mon cher Iſmir! lui cria-t-elle doucement, voici votre Etoilette que l'amour vous ramène. Approchez, cher prince, venez l'aſſurer que vous l'aimez encore : que ne m'eſt-il poſſible d'aller juſqu'à vous ! Cette voix chérie, qui paſſa juſqu'au cœur d'Iſmir, emut tout ſes ſens ; il ſe leva en chancelant, & retrouva aſſez de forces pour s'approcher de la fenêtre, où la charmante Etoilette lui tendoit les bras. Souveraine de mes jours, délices de mon ame ! s'écria l'amoureux prince en baiſant mille fois les mains d'Etoilette, eſt-ce vous que je vois ? Il n'eut pas la force d'en dire davantage ; la joie & la douleur le ſerraient tellement, qu'il penſa s'évanouir ; & ſi la belle princeſſe ne l'eût retenu, il ſeroit tombé. Les pleurs qu'il verſa en abondance, &

dont il arrosoit les mains d'Etoilette, le soulagèrent un peu.

Son amante n'étoit guère en meilleur état; enfin, après un assez long silence, & plus éloquent que les discours les mieux arrangés, ils commencèrent à s'entretenir de leur commun malheur, se firent cent questions, répétèrent mille fois les mêmes choses, & se jurèrent mutuellement une ardeur éternelle.

Etoilette ne dit point alors à son amant comment elle s'étoit échappée de la tour où la reine l'avoit fait enfermer; mais elle eut le plaisir de lui apprendre qu'elle étoit née princesse. Ismir sentoit si peu que ce titre manquoit à Etoilette, il en fut si peu surpris, qu'il ne s'informa seulement pas comment elle l'avoit appris.

Il ne parla que des moyens de la rejoindre bientôt; & ne doutant pas que le roi ne le remît en liberté dès qu'il sauroit l'évasion d'Etoilette, il lui conseilla de s'éloigner promptement de ces lieux funestes, la conjurant de cacher sa beauté autant qu'il seroit possible, jurant que sa mort seroit inévitable, s'il venoit à apprendre qu'un autre l'aimât, & fût assez heureux pour lui plaire. Mon cœur est à vous pour jamais, cher prince, répondit tendre-

ment Etoilette; ſoyez perſuadé de ma conſtance : je choiſirois la mort, plutôt que de vous être infidèle.

Le prince raſſuré ſupplia Etoilette de lui faire promptement ſavoir l'aſile qu'elle auroit choiſi, en adreſſant la lettre à Mirtis, ſon confident, jeune ſeigneur qui lui étoit entièrement dévoué: il lui marquoit le hameau qui étoit au bout de la plaine, comme un lieu où elle pourroit l'attendre pendant quelques jours. Ils prenoient ainſi leurs meſures, lorſqu'un gros chat blanc paſſant près d'Etoilette, lui cria en courant: Sauve-toi, ma fille; voici les gendarmes du roi qui te cherchent pour te tuer. L'effroi ſaiſit ces deux amans. Etoilette ſurpriſe ne vit de moyen d'éviter la troupe, que celui de s'envelopper dans ſa mante, & de ſe cacher dans un buiſſon fort épais, qui avoit cru au pied de la tour.

Il étoit temps, car Pacifique, averti effectivement qu'Etoilette n'étoit plus dans le donjon, avoit auſſi-tôt fait monter à cheval gendarmes & mouſquetaires, pour aller à ſa pourſuite: ſon deſſein étoit de la faire brûler vive; mais ces troupes, qui paſsèrent ſi près d'Etoilette, ne l'aperçurent point, & coururent au loin de tous côtés. Dès qu'ils furent éloignés, la pauvre princeſſe, tremblante de peur, ſe

rapprocha de la fenêtre où Ismir étoit presque mort, tant il craignoit pour elle. Etoilette coupa une tresse de ses beaux cheveux blonds, & la donna au prince, comme un gage de son amour: la frayeur lui donnant des aîles, elle courut vers le hameau avec tant de légereté, qu'à peine l'herbe ployoit sous ses pieds; ils étoient nus, & ses jambes, semblables à des colonnes d'ivoire, effaçoient la blancheur des lys & des marguerites.

Cependant la princesse étoit si troublée, qu'elle s'égara; & au lever de l'aurore, se trouvant à l'entrée d'une vaste forêt, elle s'y enfonça. Après une heure de marche, elle arriva sur une belle pelouze arrosée d'une fontaine rustique, ombragée de chênes aussi anciens que le temps, & d'une hauteur prodigieuse: accablée de lassitude, Etoilette s'assit en cet endroit.

Là, rappelant tous ses malheurs, comparant le temps si court où elle avoit joui du bonheur de revoir son amant, avec l'immensité de celui qu'elle seroit peut-être sans le rejoindre, elle répandit tant de larmes, que la terre en étoit trempée. Le sommeil, dont elle ne connoissoit plus les douceurs, vint lui fermer les yeux, & elle s'endormit profondément.

Or cette forêt étoit celle qu'habitoient de-

puis plusieurs siècles les centaures jaunes; c'étoit l'asile qu'ils avoient choisi après la malheureuse affaire qu'ils eurent contre les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Quelques-uns, qui étoient à la chasse, passèrent par hasard auprès d'Etoilete. La nouveauté d'un tel objet, sa beauté ravissante les firent s'arrêter, & beaucoup d'autres s'y joignirent bientôt. La princesse, en ouvrant les yeux, fut saisie d'une extrême frayeur de se trouver seule dans un bois au milieu d'une pareille troupe; mais quand elle vit les centaures l'admirer, & se dire entre eux que c'étoit sans doute une fée ou quelque divinité, sa crainte fut bientôt dissipée.

Puisque les hommes conspirent ma perte, se disoit-elle en elle-même, & que le seul auquel je puisse demander du secours est hors d'état de m'en donner, essayons, cette espece de créature est peut-être moins barbare; d'ailleurs je ferois de vains efforts pour me sauver, & je suis dans la nécessité de demander sa protection. Après ces courtes réflexions, la princesse levant modestement les yeux sur les centaures:

Mes amis, leur dit-elle, vous voyez une fille malheureuse, qui fuit la fureur d'un roi puissant; accordez-moi un asile parmi vous. Je

n'ai que de la reconnoiſſance à vous offrir, & mon amitié, ſi vous voulez la recevoir.

Les centaures, qui n'étoient pas grands complimenteurs, mais francs & ſincères, lui répondirent qu'ils ſeroient ravis qu'elle voulût bien reſter avec eux, & qu'ils la protégeroient avec plaiſir.

Alors un d'eux lui dit de monter ſur ſa croupe, les autres l'y aidèrent; & cette troupe s'éloignant, conduiſit Etoilette dans une vaſte caverne, où logeoient pluſieurs centaureſſes, auxquelles on la remit pour en avoir ſoin.

Les centaureſſes reçurent Etoilette avec beaucoup de joie, & s'empreſsèrent à la ſervir. Tous les jours on lui procuroit de nouveaux divertiſſemens, tels que la chaſſe, la pêche, & les joûtes que faiſoient entre eux les forts centaures. Etoilette décernoit les prix; c'étoit ou une fleur, ou une couronne de feuilles de chêne : ils les recevoient de ſa main avec plus de ſatisfaction que ne leur auroit cauſé un empire.

Ils l'aimoient, ils la reſpectoient, & s'affligeoient ſincèrement de ce qu'elle étoit toujours triſte & ſolitaire : ils lui demandèrent un jour la raiſon de cette triſteſſe profonde. Etoilette avoit trop de confiance en eux pour leur re-

fuſer le récit de ſes malheurs; ils en furent touchés, & la princeſſe profitant de cette heureuſe diſpoſition : Puiſque vous avez tant de bonne volonté pour moi, leur ajouta-t-elle, il faudroit que l'un de vous allât à la cour, & invitât Iſmir à venir *chaſſer une biche blanche aux pieds d'argent*, qui s'eſt réfugiée dans cette forêt; il entendra auſſi-tôt ce que cela ſignifie. Elle ne put continuer, & verſa un torrent de larmes. Les centaures, groſſiers, mais bons & ſenſibles, jurèrent non ſeulement de faire ſa commiſſion, mais encore de ravager le royaume de ſon perſécuteur, & même de le mettre à mort, ſi elle le vouloit. A dieu ne plaiſe! s'écria la princeſſe, que j'exige de votre amitié une pareille vengeance; le père d'Iſmir ſera toujours reſpecté d'Etoilette, & je défendrois ſa vie aux dépens de la mienne.

Les centaures, qui avoient le cœur naturellement ſimple & juſte, trouvèrent dans un ſentiment ſi généreux de nouveaux motifs de reſpecter Etoilette. Un d'eux fut choiſi pour aller à la cour du roi Pacifique; ſon eſprit & ſon bon ſens firent eſpérer à Etoilette qu'il réuſſiroit dans ſa négociation.

Cependant, aidée des centaures, elle ſe fit une petite habitation, où elle ſe retiroit ſouvent pour verſer des larmes qu'elle donnoit

au ſouvenir de ſon amant. La forêt étoit ſi touffue & ſi remplie de Centaures, que perſonne n'oſoit en approcher. Suivant une vieille tradition répandue dans tout le pays, ils dévoroient les hommes : ainſi la terreur générale faiſoit la ſûreté particulière de la princeſſe ; elle y vivoit dans une paix profonde, que troubloit ſeulement l'inquiétude de ſon amour.

Le centaure député arriva bientôt dans la capitale ; il apprit qu'Iſmir, ſorti de la tour, étoit tombé dans une mélancolie ſi ſombre, que les médecins déſeſpéroient de le guérir ; que le roi, très-affligé de ſon état, inventoit chaque jour de nouveaux divertiſſemens, pour diſſiper la triſteſſe de ſon fils ; mais que le prince n'y prenoit aucune part, qu'il ne vouloit voir perſonne, & ſe tenoit preſque toujours enfermé.

Le centaure devina aiſément la cauſe de la maladie d'Iſmir ; & comme il ne vouloit pas haſarder ſon ſecret, il prit le parti d'aller hardiment dans les jardins du roi, eſpérant d'y attirer Iſmir. La vue d'une créature ſi extraordinaire ne manqua pas de faire une grande nouvelle à la cour, & d'y jeter l'effroi. Le centaure ſe promenoit gravement, & ſaluoit les perſonnes qui paroiſſoient aux fenêtres. On

avoit parlé d'abord de le tuer; mais outre que cela n'étoit pas aisé, on craignoit que les autres centaures ne vinssent le venger; ainsi on abandonna ce projet.

Il paroissoit tous les jours aux mêmes heures, se nourrissoit de fruits, & couchoit sur un tapis de gazon au fond du parc.

Quelques personnes de la cour, plus courageuses que les autres, hasardèrent de l'approcher, & se promenèrent même avec lui, & cette hardiesse fut prise pour un effort très-sublime d'intrépidité; car depuis que le centaure s'étoit emparé du jardin, personne n'y paroissoit. On l'approcha donc encore de plus près; on osa lui offrir du lait & des fruits; il but & mangea, remerciant de bonne grace ceux qui lui présentoient ces choses. Cette familiarité parut charmante; on accouroit en foule, & la compagnie devint si nombreuse, que le centaure en étoit quelquefois excédé. On lui parloit, on lui faisoit beaucoup de questions; & comme ses réponses étoient assez ambiguës, on ne manqua pas de dire qu'il avoit de l'esprit prodigieusement; ceux qui l'entendoient moins le louoient davantage; des sots retinrent de ses phrases, de plus sots encore les écrivirent: de là sont venus tant de livres qu'on fait semblant d'entendre, & cette

façon de s'exprimer qu'on appela depuis persifflage, mot qu'aucune académie n'a pu encore définir. Ces sottises divertissoient le bon centaure ; il s'ennuya à la fin d'être devenu si à la mode, & de ne point voir Ismir. Sa réputation s'établit, ainsi qu'il est arrivé à bien des gens, justement par ce qui auroit dû la lui faire perdre ; lui seul s'en étonnoit, il ne savoit pas encore qu'il est des siècles de démence où les sots donnent le ton, comme il y en a où la raison & le bon sens président, quand ils se reposent ou tombent dans l'enfantillage. On parla tant du merveilleux centaure, on redit tant ce qu'il avoit dit, que tout cela vint aux oreilles du solitaire Ismir. Il n'y fit pas grande attention d'abord; mais tourmenté par le peu de gens à qui il permettoit de le voir, il descendit un matin dans les jardins. La foule qui entouroit le centaure, s'en éloigna un peu par respect, & on cria: Place, place au prince. Le centaure, sans tous ces cris, auroit reconnu Ismir, tant étoit vive la peinture qu'en faisoit Etoilette. Si le prince trouva le centaure jaune admirable dans son espèce, le centaure n'étoit pas moins émerveillé des graces & de l'air majestueux d'Ismir.

Seigneur, lui dit il en s'inclinant, je désire depuis long-temps d'être de vos amis, & je

viens vous prier de m'accorder une grace. Le prince fit ſigne qu'on s'éloignât encore, & répondit avec bonté au centaure, qui, pour ne pas trop expoſer le ſecret d'Etoilette, propoſa à Iſmir de venir dans leur forêt chaſſer la biche aux pieds d'argent.

Le prince, par la puiſſance de cette paſſion qui éclaire ſi bien l'eſprit, dévoila d'abord l'emblême, & s'étonna que ſa charmante Etoilette n'eût point été dévorée par les centaures, chez leſquels il comprit qu'elle s'étoit retirée. Il regardoit fixement le beau centaure, pour le pénétrer juſqu'à l'ame; & le voyant tranquille & aſſuré, il promit d'aller dès le lendemein, à la pointe du jour, chaſſer dans la forêt jaune, s'il vouloit l'y conduire.

C'eſt mon projet, ſeigneur, répondit le centaure; mais venez ſeul, & laiſſez à nos habitans le ſoin de vous garder; vous éprouverez que vous n'avez pas de meilleurs amis.

Iſmir fit mille amitiés au centaure, paſſa le reſte de la journée avec lui à s'inſtruire des mœurs, des lois & des coutumes de la gent centaure. Iſmir, charmé de l'envoyé, ne voulut point le quitter, ſoupa & coucha avec lui dans le boulingrin. Le centaure, ravi de ces marques de confiance, & ſe voyant ſeul avec Iſmir, lui découvrit enfin tout le ſecret

de son ambassade, & lui parla beaucoup d'Etoilette. Ismir pensa mourir de joie, & ne savoit comment exprimer sa reconnoissance au centaure. Il ne dormit point cette nuit, l'aurore étoit trop lente à son gré; & dès qu'elle parut, il éveilla le bon centaure, qui dormoit encore profondément, car il n'étoit pas amoureux.

Le prince se fit apporter des armes magnifiques pour lui & le centaure, & se mettant sur sa croupe, ils s'éloignèrent aussi-tôt. Chemin faisant, Ismir promit que dès que son père lui auroit pardonné son mariage avec Etoilette, il enverroit une ambassade pour cimenter une paix durable avec la république des centaures, & en avoir mille pour sa garde: le discours retomboit souvent sur la princesse, & ils arrivèrent à la vue de la forêt jaune, dont l'approche causa une violente émotion à Ismir: ils pénétrèrent avec des peines incroyables dans cette épaisse forêt, sans que le prince voulût se reposer, & arrivèrent enfin à la petite habitation d'Etoilette. Elle y étoit, & dès que ces tendres amans s'aperçurent, ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent étroitement, & se livrèrent à tout le plaisir de se voir réunis. Leur tendresse intéressa & centaures & centauresses, au point que les larmes leur

venoient aux yeux. Etoilette s'apercevant qu'Ifmir s'étoit bleffé dans les fortes épines qui hérifloient l'entrée de la forêt, l'obligea de fe coucher fur un lit de gazon dans fon petit réduit, lui donna à manger, & de fes mains blanches & délicates, appliqua fur fes bleffures des herbes dont les centaureffes lui avoient enfeigné la vertu. Elle ne voulut jamais fouffrir que perfonne partageât ces tendres foins avec elle. Bientôt Ifmir fut guéri; l'amour en guérit fouvent de plus malades. Le prince fe trouvoit heureux avec fa maîtreffe chez les bons centaures: Etoilette cependant ne vouloit recevoir fa foi, & lui donner la fienne, que du confentement de ceux à qui elle devoit le jour; à cela près, leur félicité étoit parfaite.

Ifmir, voyant la princeffe déterminée à ce projet, lui propofa de s'embarquer; Etoilette y confentit, perfuadée que la fée dirigeroit leur courfe. Ils annoncèrent leur départ aux centaures, qui en furent vraiment affligés, & conduifirent jufqu'à la mer Ifmir & Etoilette. En partant, ils laifsèrent dans ces lieux fauvages un fouvenir de leurs charmes & de leurs vertus, que la tradition y garde encore. Ils ne furent pas long-temps arrêtés fur le bord, & aperçurent bientôt à l'ancre le plus joli navire du monde; ils s'approchèrent, & virent avec

une extrême surprise qu'il étoit de bois de cèdre & de rosier; les cordages étoient de guirlandes de fleurs, & les voiles de gaze d'or, sur lesquelles étoient brodées des figures de gros chats; cent chats blancs angola servoient de matelots. Etoilette comprit aisément que ce merveilleux navire étoit un nouveau bienfait de la fée Herminette; elle invita le jeune prince à y entrer, & ils s'embarquèrent au miaulis des chats, qui firent un bruit désespéré en signe de réjouissance.

Les deux jeunes amans n'eurent pas sujet de se repentir de leur confiance; le vaisseau étoit rempli, non seulement de tout ce qui étoit nécessaire à la vie, mais encore d'habits magnifiques & galans, de toutes les couleurs, & pour toutes les saisons. Le navire ayant pris le large, vogua par un vent très-favorable, & les chats blancs manœuvroient à merveille. Dans les temps calmes, ils faisoient des concerts admirables sur d'excellens instrumens, & la princesse, pour s'amuser, apprit d'eux à jouer de la guitare.

Ismir, enchanté de voir la princesse sans témoins & à toutes les heures, ne cessoit de l'entretenir de son amour; elle croyoit toujours l'entendre pour la premièee fois, & lui juroit à son tour une tendresse éternelle: la

nuit seulement les séparoit, & ils avoient autant d'impatience de se revoir le lendemain, que s'ils avoient éprouvé les rigueurs d'une longue absence.

Il étoit bien difficile de garder un secret avec tant d'amour. Ismir trouvoit toujours qu'Etoilette supprimoit des circonstances dans le récit de sa prison. Il s'en plaignoit si tendrement, & la pressa si fort, qu'Etoilette ne put se défendre d'avouer qu'Herminette lui avoit révélé le secret de sa naissance, & lui découvrit enfin ce que la fée lui avoit tant recommandé de tenir caché. Elle s'applaudissoit d'avoir fait cette confidence à son amant; mais elle en porta bientôt la peine: la mer s'émut, le ciel se couvrit d'épais nuages, d'où partoient d'horribles éclairs, & un tonnerre affreux.

Etoilette s'aperçut bien que c'étoit une vengeance de la fée; elle s'efforçoit de la fléchir, & la conjuroit de ne frapper qu'elle, puisqu'elle étoit seule coupable; & dédaignant de se servir de la boîte qu'Herminette lui avoit donnée, qui l'auroit sauvée d'un si grand péril, mais qui n'auroit peut-être pas préservé son amant, elle courut se jeter dans ses bras, pour avoir du moins le plaisir d'expirer avec lui. En vain Ismir la pressa d'ouvrir la boîte; dès

qu'elle ne peut sauver que moi, répondit-elle, je la trouve inutile. A peine elle achevoit ces mots, que le tonnerre tomba sur le navire avec un horrible fracas, & le précipita dans les abîmes de la mer. Les deux amans, se tenant étroitement embrassés, & reparoissant sur les eaux, alloient au gré des ondes. Une vague les sépara; l'obscurité de la nuit & l'agitation des flots les empêchèrent de se rejoindre, & ils furent jetés séparément dans des contrées différentes.

Ismir s'étoit évanoui de douleur, il flottoit sur la mer; des pêcheurs l'apperçurent, se jetèrent à l'eau, & l'amenèrent à leur habitation.

Le pays où ce prince fut jeté s'appeloit l'isle du Repos; on n'y entendoit pas le moindre bruit, on y parloit toujours bas, & l'on n'y marchoit que sur la pointe du pied. Jamais de querelles, rarement des guerres; & quand il falloit absolument en soutenir une, les dames seulement combattoient de loin à coups de pommes d'api. Les hommes ne s'en mêloient point; ils dormoient jusqu'à midi, filoient, faisoient des nœuds, promenoient les enfans, mettoient du rouge & des mouches. Ces hommes secoururent si délicatement Ismir, qu'il ouvrit bientôt les yeux. Quand il s'en

vit

vit entouré, & n'apercevant point Etoilette, il fit des cris qui effrayèrent les pêcheurs ; ils se bouchèrent les oreilles, & lui firent signe de parler bas. Il commença donc à leur conter à demi-voix le sujet de son désespoir, & ces bonnes gens pleuroient à chaudes larmes ; mais leurs femmes, qui rentrèrent venant de la chasse, & qui virent leurs maris en pleurs, leur ordonnèrent de sortir. Ismir leur apprit la cause de cet attendrissement, & elles le consolèrent avec un courage qui tenoit un peu de la dureté. Ismir passa la nuit dans la cahute, & donna le lendemain beaucoup de pierreries à ces maîtresses femmes, en reconnoissance du soin qu'on avoit pris de lui ; elles n'en firent point de cas, & les donnèrent à leurs maris. Le prince sortit, & après avoir traversé une vaste plaine, arriva à une ville toute de cristal de roche, & brillante comme le soleil : il y entra, dans l'esperance d'y trouver sa chère Etoilette, & passa dans plusieurs quartiers sans presque rencontrer personne. Il parvint à un superbe palais du plus beau cristal du monde, & entra dans la cour pour s'y reposer. Là, assis sur un banc, il parcouroit des yeux ce superbe édifice ; il en fit le tour plusieurs fois, bien étonné de n'y voir aucune porte.

Les gens du pays ne s'en soucioient point,

elles faiſoient trop de bruit; & quand on venoit chez eux, ils jetoient des échelles de ſoie, au moyen deſquelles on entroit par les fenêtres; on ſortoit de même. Ils n'avoient point d'eſcaliers non plus, on ſeroit venu trop facilement les voir, & ils n'aimoient pas les viſites gênantes, ennuyeuſes, & toujours inutiles. Ce palais étoit la demeure du roi de la contrée; ſes miniſtres, occupés du ſoin important d'apprendre à marcher aux jeunes princeſſes, ayant aperçu Iſmir, jugèrent, à ſon habillement magnifique, que c'étoit quelque ambaſſadeur étranger, remirent promptement les princeſſes au berceau, deſcendirent un grand ſac de velours bleu, ſuſpendu par des cordons de ſoie, & firent ſigne au prince de s'y mettre. Iſmir comprit leur ſigne, & ſe vit guindé tout d'un coup dans un riche appartement.

Il s'avança vers un lit à baldaquin, dont les rideaux étoient fort riches, & relevés par des cordons pourpre & or; vingt caſſolettes de parfums les plus exquis brûloient autour du lit, où le monarque, couché de ſon long, écoutoit attentivement ſon chancelier qui lui liſoit la barbe bleue.

Iſmir, étonné de voir un homme d'un embonpoint admirable, ſoutenu des couleurs les

plus vives & les plus vermeilles, avec la couronne ſur la tête, ne put douter que ce ne fût le roi. Sire, lui dit-il après l'avoir ſalué aſſez cavalièrement, ne ſeriez-vous point malade? Non, mon enfant, répondit-il aſſez bas, je me porte fort bien; mais je me repoſe un peu pendant que la reine eſt à la guerre. Eh! ſi donc, reprit vivement Iſmir; n'avez-vous point de honte d'en uſer ainſi? Vous laiſſez aller votre femme à la guerre, & vous vous repoſez? En vérité, cela eſt impardonnable. Mon fils, répliqua le roi, ce ſont nos lois & nos coutumes immémoriales; ſi vous voulez, mon chancelier vous les lira; car pour moi je n'ai pas voulu me fatiguer à les apprendre. Iſmir, tranſporté d'une noble colère à la vue de tant de lâcheté, prit une forte lance, la ſeule qui fût dans tout l'empire, & qui encore ne ſervoit jamais, en donna cent coups à ce roi efféminé, ſecoua rudement ſes couvertures, & les jeta par la fenêtre.

Il alloit traiter de même le chancelier & les miniſtres; mais ils ſe mirent à pleurer de compagnie avec leur cher maître, & ſupplièrent Iſmir de calmer ſa colère. Comme il étoit naturellement bon, il revint aiſément à la pitié, & dit cependant au roi: Sire, ſi vous ne me promettez d'abolir vos ridicules uſages, & d'aller

vous-même à la guerre comme les autres rois, je renverserai votre beau palais de criſtal. Au reſte, je veux vous accompagner, mais que ce ſoit tout à l'heure, ſinon je vais rouer de coups vous, votre chancelier, & tous vos animaux de miniſtres.

On laiſſe à penſer la belle peur. Le pauvre roi jura, en ſanglotant, de faire tout ce qu'Iſmir voudroit; car il craignoit un redoublement de la terrible lance, que le prince branloit d'une façon tout-à-fait martiale.

Le roi ſe fit apporter des armes de la reine, ſe mit dans le ſac avec Iſmir, à qui on donna le plus beau cheval des écuries; le roi en monta un autre, & ils partirent au plus vîte pour l'armée. La reine, à la tête d'un gros eſcadron de dames, diſputoit vaillamment le paſſage d'une petite rivière, de l'autre côté de laquelle les ennemis étoient en bataille. Les pommes d'api voloient des deux parts, & ceux qui avoient la moindre contuſion, ſe retiroient du combat.

Iſmir regarda un inſtant ce beau combat, en éclatant de rire. Sire, dit-il au roi de l'iſle du Repos, voulez-vous que je vous débarraſſe de tous ces gens-là? Très-volontiers, mon cher ami, répondit-il. Auſſi-tôt Iſmir lâche la bride à ſon cheval, traverſe l'eſcadron de la reine,

& comme un torrent qui defcend d'une montagne, paffe la rivière, & arrive à l'autre bord.

Les ennemis, qui ne s'attendoient pas à une fi grande témérité, & qui avoient cru d'abord qu'Ifmir étoit une jeune dame, tant il étoit beau, furent bien détrompés, quand ils le virent la lance au point, frapper, tuer, abattre, & tout renverfer. La reine eut grand'peur; car le cheval d'Ifmir avoit fi bien animé tous les autres, qu'ils traversèrent auffi la rivière, malgré les efforts des cavaliers. Le roi, s'apercevant qu'Ifmir y alloit tout de bon, & tuoit fans quartier, courut à lui; & prenant la bride de fon cheval : Mais de bonne foi vous n'y penfez pas, lui dit-il ; arrêtez-vous donc : eft-ce qu'on tue ainfi les gens fans miféricorde? Il feroit beau que vous leur appriffiez à tuer auffi, & qu'ils vinffent nous rendre la pareille! Nous ne voulions que les faire fuir; & voyez, il n'y a plus perfonne que ceux que vous avez tués ou bleffés.

Ifmir hauffa les épaules, & s'arrêta cependant, voyant que tout avoit fui; & tout en caufant, ramena le roi, la reine & l'armée jufqu'au palais de criftal.

Ce prince, qui venoit d'acquérir tant de gloire, n'en étoit pas plus vain: en paffant les

troupes en revue, il examinoit curieusement toutes les dames de l'armée, espérant qu'Etoilette seroit parmi elles. Le chagrin d'avoir fait si inutilement cette recherche le fit soupirer amèrement, & il devint triste, malgré tous les propos du roi, qui étoit le plus déméfuré bavard de tout son royaume, avec sa voix basse.

Au lieu de rentrer dans le palais, Ismir résolut de chercher Etoilette dans tous les pays, & sur toutes les mers, & vouloit prendre congé du roi & de la reine : le roi protesta qu'il ne souffriroit point qu'il se séparât si-tôt d'eux, & lui fit tant d'instances, qu'il se remit dans le ridicule sac, & fut reguindé dans les appartemens.

Le prince Ismir, qui ne cédoit à ces importunités qu'avec répugnance, se mit de mauvaise humeur, & demanda au roi de quoi il s'avisoit de n'avoir point d'escalier à sa maison. Mes prédécesseurs n'en ont jamais eu, répondit-il. La belle raison ! reprit brusquement Ismir, pour garder un usage si sot & si incommode. Le roi, sur qui le prince avoit pris beaucoup d'ascendant, promit d'en faire construire un, s'il vouloit lui en tracer le dessin. Ismir, touché de tant de déférence, crut ne devoir pas laisser dans l'ignorance des gens si

dociles, & consentit d'autant plus volontiers de rester une année avec eux, qu'il espéroit y apprendre plutôt qu'ailleurs des nouvelles de sa chère Etoilette. Il trouvoit quelque douceur à n'être point dans les lieux où étoit né son amour, & où il avoit fait de si grands progrès.

Pendant son séjour dans l'isle du Repos, il se fit un changement prodigieux dans les mœurs de ces habitans efféminés; il accoutuma leurs oreilles au bruit, leur donna quelque connoissance de l'architecture, de la sculpture, & des arts utiles; il entreprit même de les former à la guerre, & vint à bout de les discipliner, & de faire assez bien les exercices & les évolutions militaires. Mais il ne put leur donner la fermeté d'ame, la valeur, & l'audace. Trois armées différentes ayant fait tout à coup une descente sur les côtes, Ismir, ravi de rencontrer une si belle occasion de réduire ses leçons en pratique, rassembla les différens corps de troupes, & voulut les mener à l'ennemi; mais ces ombres de soldats ne purent en soutenir la vue, & leur terreur fut telle, qu'Ismir s'en vit abandonné aussi-tôt. Il fit des prodiges de valeur pour sauver au moins le roi. Ce prince malheureux & Ismir furent pris, & la ville saccagée. Pendant que les ennemis achevoient de la rui-

ner & d'en piller les richeſſes, ils firent porter Iſmir dans une de leurs barques. Ce prince, qui avoit perdu preſque tout ſon ſang, s'étoit évanoui : il reſta long-temps dans cette ſituation ; & lorſqu'il ouvrit les yeux, il fut fort étonné de ſe trouver ſeul, & de voir la barque voguer d'elle-même. Il ſe trouva auſſi fort qu'auparavant, ne ſentoit aucune bleſſure, & la merveilleuſe barque le fit arriver en deux jours dans un port qu'il reconnut auſſi-tôt ; c'étoit celui de la capitale de ſon royaume.

Quelques perſonnes qui s'y promenoient en grand deuil, reconnurent auſſi-tôt Iſmir, l'aidèrent à ſortir de la barque, & verſant des larmes, ils ſe proſternèrent à ſes pieds, & ſe mirent à crier : *Vive le roi !*

Ces acclamations firent frémir le prince, & il apprit bientôt que le roi ſon père & la reine ſa mère étoient morts preſque en même temps, du chagrin de l'avoir perdu.

Iſmir, épuiſé par la diète & la fatigue, oublia ſes beſoins, pour ſe livrer aux regrets ; ſes entrailles s'émurent ; il pleura amèrement ſon père & ſa mère, & voulut être conduit ſur le champ à leur tombeau. Ce ne fut qu'après avoir ſatisfait à ſa piété, qu'il ſe revêtit des habits royaux, & qu'il reçut les hommages des grands & les reſpects des peuples.

Etoilette ne fut pas la dernière de ses pensées; & dès le lendemain, il envoya aussi une célèbre ambassade à la forêt jaune, pour faire part de son avenement aux centaures, & en demander mille pour sa garde.

Ils reçurent ces marques d'amitié & de souvenir avec beaucoup de reconnoissance, & firent partir ceux que le roi demandoit; ils étoient commandés par un des plus considérables de la forêt, qui apporta au nouveau roi un pigeon & une colombe : le pigeon avoit le talent de retrouver les choses perdues. Dès qu'Ismir en fut instruit, il lui commanda d'aller chercher Etoilettte; & croyant ne pouvoir trop prendre de mesures pour s'assurer du succès, il ordonna encore au grand amiral de se mettre en mer avec une flotte de mille vaisseaux.

La colombe n'abandonnoit jamais le roi, & se tenoit ordinairement sur son épaule; le commandant centaure assura le prince qu'elle serviroit dans le temps à faire reconnoître Etoilette.

Plusieurs jours s'étant passés, les sujets d'Ismir, qui le voyoient toujours plongé dans la tristesse, solitaire, & s'enfermant souvent avec le capitaine des gardes, résolurent de lui proposer de leur donner une reine, afin d'assurer à sa maison la succession au trône. Les plus con-

ſidérables vinrent le trouver, & le ſupplièrent, de la part de ſes peuples, de ſe rendre à leurs vœux, afin qu'ils euſſent des princes de ſon ſang. Iſmir, à cette propoſition, ſentit ſon cœur ſe preſſer, & l'amour tendre qu'il y conſervoit à Etoilette, fit couler ſes pleurs. Je ne veux pas, répondit-il, refuſer à mes peuples la récompenſe qu'ils attendent de leur attachement pour moi ; mais je vous conjure, mes amis, de me laiſſer le temps de faire encore de nouvelles recherches de la belle Etoilette, que vous ſavez que j'aimois ſi tendrement. Mon amour pour elle n'a fait qu'augmenter; elle le méritoit; & quand elle ne ſeroit pas fille du puiſſant roi de l'Arabie-Heureuſe, ſes vertus ſeules la rendent digne du trône. Si, dans un an, on me donne la certitude qu'elle n'eſt plus, vous me choiſirez vous-mêmes une princeſſe à votre gré : avant ce temps-là, ne m'en parlez point, ſi vous ne voulez m'affliger, ce que je ne crois pas.

Les députés s'étant humblement proſternés la face contre terre, répliquèrent que rien n'étoit plus raiſonnable que ce que le roi propoſoit. De nouveaux vaiſſeaux furent équipés & mis en mer avec une diligence incroyable, pour aller encore à la recherche d'Etoilette dans toutes les parties du monde. Dès qu'ils

arrivoient dans quelque port, ou à la moindre plage, on crioit : *Qui nous donnera des nouvelles de la belle princesse Etoilette, sera récompensé d'une belle province, que notre roi lui donnera, avec cent mille pièces d'or, & un beau cheval.*

Cette magnifique promesse chatouilloit toutes les oreilles; mais Etoilette ne se trouvoit point. L'amiral se seroit lassé de tant de courses inutiles, s'il eût moins aimé Ismir; mais ne pouvant se résoudre à revenir sans avoir des nouvelles de la princesse, il voguoit toujours. Voyons cependant ce qu'elle étoit devenue.

Les flots ayant porté Etoilette sur le rivage, fort près d'une très-belle ville, elle fut secourue par le roi même du pays, qui se promenoit alors au bord de la mer. Ce prince fut si attendri de la jeunesse & des charmes d'Etoilette, que, par une généreuse compassion, il ordonna que la belle inconnue fût transportée dans son palais, & qu'on en eût autant de soin que si c'étoit sa propre fille. Il en avoit en une jadis, mais elle étoit perdue depuis long-temps, & n'espérant plus la revoir, il résolut d'adopter celle que la fortune avoit conduite sur ses côtes.

La voilà donc servie, habillée en princesse,

& adorée de toute la cour. La reine lui faisoit mille amitiés, & le fils du roi encore plus que la reine. Etoilette recevoit leurs careſſes avec toute la reconnoiſſance imaginable, mais elle verſoit continuellement des larmes; les fêtes, la chaſſe, les tournois, & tout ce qu'imaginoit le roi pour la diſſiper, ne diminuoient pas ſa douleur.

La reine, qui aimoit véritablement cette belle fille; la pria un jour de lui dire la cauſe de ſa triſteſſe; le prince royal ſeul étoit de cet entretien. Etoilette ne fit aucune difficulté de leur raconter ſes malheurs; elle ſupprima ſeulement le ſecret tant recommandé par Herminette. L'expérience inſtruit mieux que toutes les leçons; elle craignoit d'être punie une ſeconde fois par la fée. Etoilette peignoit ſi naïvement ſon amour pour Iſmir, qu'elle touchoit & la bonne reine & le jeune prince; mais quand elle leur apprit qu'elle étoit fille du roi de l'Arabie Heureuſe, & qu'elle avoit été priſe au ſac de la ville, la reine ſe jeta à ſon cou, la prit dans ſes bras, & l'appela mille fois ſa chère fille. Le jeune prince, enchanté de retrouver une ſœur ſi aimable, alla auſſi-tôt faire part au roi d'une ſi heureuſe découverte. Pendant que la reine & la princeſſe ſe livroient à la joie, & épanchoient leurs cœurs, le bon roi arriva.

Etoilette vouloit se jeter à ses pieds; mais il la serra tendrement dans ses bras, & ce ne fut qu'embrassemens, questions, éclaircissemens, confusion de paroles, & choses infiniment touchantes.

La joie devint générale, & se communiqua à toute la cour; on tira le canon, les violons jouèrent, on mangea des pigeons, des dragées, & des confitures, & on but à perte d'haleine des vins les plus exquis. Les fusées, les pétards, les marionnettes, & le peuple faisoient un bruit enragé. Tout le monde à la fois vouloit voir la princesse, & chacun apportoit des présens, bijoux, diamans, étoffes, petits chiens, moutons, singes & perroquets. Etoilette recevoit tout avec un air de bonté & de reconnoissance qui enchantoit chacun, & personne ne s'en retournoit sans avoir pris du café au lait, ou du sirop de groseilles.

Le tumulte diminua à la fin, & la princesse se remit à penser à son cher Ismir: l'incertitude de son sort empoisonnoit tous ses plaisirs; elle soupiroit, elle se soulageoit par des pleurs, & se plaignoit de ne pouvoir partager avec ce prince le bonheur qui lui étoit arrivé.

Pour mettre le comble à ses peines, le roi son père l'accorda au puissant empereur des Déserts, pour cimenter & rendre plus durable

une paix qu'il venoit de conclure avec ce redoutable voiſin.

La princeſſe penſa mourir de douleur à une nouvelle ſi affligeante; elle ſe jeta aux genoux du roi ſon pere, & lui repréſenta qu'ayant donné ſa foi au prince Iſmir, elle ne pouvoit abſolument être à un autre. Le roi la traita de viſionnaire, & malgré ſes pleurs & ſes raiſons, lui ordonna de ſe diſpoſer à recevoir pour époux l'empereur des Déſerts ; elle vint cent fois ſe jeter dans les bras de la reine, & implorer ſon ſecours. Cette bonne mère partageoit ſa douleur, & tâchoit de la conſoler : mais elle n'imaginoit aucun remède; il falloit obéir.

La princeſſe en eut un ſi violent chagrin, qu'elle refuſoit toute nourriture; elle ne dormoit point du tout. Les apprêts de ſon mariage avançoient toujours, & le moment fatal s'approchoit. Une nuit qu'elle s'affligeoit encore plus qu'à l'ordinaire, elle ſe ſouvint de la petite boîte de la fée Herminette, & le danger préſent lui paroiſſant plus conſidérable que ceux qu'elle avoit courus ſur la mer, elle réſolut d'en faire uſage cette fois, & l'ouvrit. Une ſombre vapeur en ſortit, & enveloppa Etoilette; un quart-d'heure après, le nuage s'étant diſſipé, elle ſe trouva ſur un vaiſſeau de nacre de perles, dans une chambre ornée de glaces,

& tapiſſée de brocard d'argent ; elle s'aperçut, au mouvement du vaiſſeau, qu'elle étoit ſur la mer. Un beau luſtre de criſtal de roche éclairoit ſa chambre ; la princeſſe, un peu revenue de ſon étonnement, ſe leva du canapé où elle étoit aſſiſe, & s'étant trouvée vis-à-vis un grand miroir, elle vit avec effroi qu'elle étoit devenue une éthiopienne, vêtue à la moreſque, de gaze d'argent & couleur de roſe, avec une guitare en écharpe, ſoutenue par un cordon de diamans blanc & couleur de roſe, la ceinture & les brodequins garnis de même.

Cette magnificence ne la conſoloit pas de la perte du plus beau teint du monde. Barbare Herminette ! s'écria-t'elle douloureuſement, ſi tu as conſervé mon amant, voudra-t'il m'aimer encore ſous cette couleur affreuſe ? Otes-moi la vie, ſi tu me condamnes à le voir changer.

Elle ne s'en tint pas là, & courut ſur le tillac, réſolue de s'enſevelir dans les flots. Comme elle montoit, une main puiſſante la retint ; elle ſe retourna, & vit la fée. Foible Etoilette, lui dit Herminette, la perte de ta beauté te fait chercher la mort ; comme ſi cet avantage étoit l'unique qui pût te rendre heureuſe. Hélas ! répondit l'affligée princeſſe en verſant un torrent de larmes, je ne la chériſ-

fois que pour Ismir, & Ismir ne m'aimera plus. Les sanglots étoufferent sa voix. Mais si les destins, reprit la fée, avoient attaché la vie de ton amant à la perte de ta beauté, que voudrois-tu choisir, ou qu'il mourût, & que tu reprisses ta figure ; ou qu'il vécût, & que tu restasses Ethiopienne ? Qu'il vécût, reprit vivement Etoilette ; mais que je meure, si je dois cesser de lui plaire. Vous vivrez tous deux, répondit la charmante Herminette en embrassant la princesse, & vous vivrez heureux & contens. Tant de constance & un amour si parfait méritent que je vous protège. Elle disparut en achevant ces mots, & Etoilette ne s'inquiéta plus de sa couleur. Le petit navire vogua heureusement, & entra enfin dans le port du royaume d'Ismir.

La belle Ethiopienne, sautant légèrement à terre, & tournant sa guitare, dont elle jouoit divinement, traversa la ville, & adressa ses pas au palais du roi.

Ismir en descendoit l'escalier dans ce moment même, pour aller se promener au bord de la mer, comme il faisoit tous les jours, & voir arriver son amiral, duquel il n'avoit aucune nouvelle.

Etoilette reconnut le prince aussi-tôt, & lui voyant la couronne sur la tête, & un manteau

de

de gaze noire, ne douta pas qu'il ne fût devenu roi. Elle s'étonnoit ſeulement de lui voir une colombe ſur l'épaule; elle s'avança en tremblant, & fit cependant un compliment fort galant & fort délicat. Le jeune roi, enchanté de l'eſprit & des graces de l'Ethiopienne, fut perſuadé, à la magnificence de ſa parure, que c'étoit une perſonne importante. Il faut dire tout; un ſecret preſſentiment, que les ſeuls vrais amans connoiſſent, lui inſpira de la curioſité: il s'approcha donc avec empreſſement, & lui demanda ce qui l'amenoit à ſa cour.

Etoilette, pénétrée d'une joie ſi vive de voir ſon amant, penſa mourir de douleur de n'en être pas reconnue; mais la joie l'emporta, & ſurtout la confiance qu'elle avoit aux promeſſes de la fée. Sans répondre au roi, elle accorda ſa guitare, & chanta ces paroles: on verra qu'elle les fit ſur le champ.

Je viens d'un pays lointain
A vos regrets mettre fin.
Etoilette, blanchelete,
Pour vous, d'une amour parfaite,
Refuſe un roi du canton,
Qui de ſon cœur lui fait don.
Mais ce roi, beau, ce dit-on,
Ne vaudra jamais pour elle,
Iſmir aux yeux noirs, & blond;
Et plutôt la tueroit-on,

La gente & blanche pucelle,
Que de la voir infidèle :
C'est-là toute ma chanson.

Ismir, ravi de la chanson : Aimable noire, dit-il à l'Ethiopienne, vous connoissez donc ma chère Etoilette, puisque vous m'assurez qu'elle vit encore ? A peine il achevoit ces mots, que le pigeon qui arrivoit à tire d'aîles, vint se poser sur la tête de la princesse ; la colombe agita ses aîles ; la fée Herminette parut aussi tout-à-coup, & touchant l'Ethiopienne de sa baguette d'or, elle lui épargna la peine de répondre ; car elle redevint alors la fidèle, la divine, & la ravissante Etoilette. Ismir pensa mourir de joie & d'étonnement ; il se précipita aux pieds de sa maîtresse, qui le releva aussitôt, pour le mettre à ceux de la fée. Aimez-vous toujours ainsi, mes enfans, dit-elle en les embrassant ; je viens exprès pour couronner de si beaux feux. Ismir étoit hors de lui-même ; Etoilette ne se connoissoit plus : le seul sentiment qu'elle put distinguer dans une telle confusion de pensées, étoit la reconnoissance qu'elle vouloit exprimer à la fée. Le roi leur donna la main, & les conduisit dans son appartement. La surprise redoubla encore là ; car ils y trouvèrent le roi, la reine, & le prince de

l'Arabie heureuse, qu'Herminette y avoit fait transporter en un moment, par ces charmes puissans auxquels toute la Nature est soumise. Ils accordèrent, de la meilleure grace du monde, la belle Etoilette au constant Ismir; les noces ne furent retardées que jusqu'au lendemain de cet heureux jour. Ismir, devenu enfin l'époux d'Etoilette, fut aussi heureux époux qu'il avoit été fidèle amant, & ils vécurent toujours dans le sein des plaisirs & du plus parfait contentement.

Madame de Briance ayant achevé sa lecture, reçut les complimens de toute la compagnie. En vérité, madame, dit la vicomtesse, je ne me souviens pas d'avoir passé de ma vie une aussi agréable journée, & le conte que vous venez d'avoir la complaisance de nous lire est un ouvrage charmant. Je ne conçois pas comment on ne s'amuse pas à en faire toujours, quand on a le talent d'imaginer de cette façon. La marquise de Briance répondit aux politesses de la vicomtesse par d'autres, & chacun rappela ce qu'il avoit trouvé de plus remarquable dans ce petit ouvrage.

Le chevalier, qui étoit allé tenir compagnie à Tourmeil, n'avoit pas moins bien passé

ſon temps avec cet ami. Après que Tourmeil eut achevé les deux ſcènes d'opéra que le baron de Tadillac lui avoit demandées, le chevalier de Livry le ſomma de la parole qu'il lui avoit donnée de lui conter ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation. Tourmeil dit qu'il alloit s'acquitter de cette promeſſe; que même il lui feroit confidence de certaines particularités qu'on ne peut découvrir qu'à un parfait ami; & il commença ainſi :

HISTOIRE

DU COMTE DE TOURMEIL.

JE partis avec le déſeſpoir que m'inſpiroit la perte des douces eſpérances de ma félicité, que j'avois cru certaine, & je fis le chemin de Rennes à Paris, ſans me connoître; j'étois hors de moi. La penſée que mademoiſelle de Livry alloit devenir l'épouſe de M. de Briance, me mettoit au déſeſpoir. Cette cruelle idée, fidelle à me tourmenter, ſe préſentoit ſans ceſſe à mon eſprit ſous toutes les formes qui pouvoient me la rendre plus funeſte; ſouvent même je répandois des larmes, & mon courage ne pouvoit les arrêter.

Etant arrivé à Paris, j'allai descendre chez un de mes oncles, & je lui fis, en peu de mots, l'histoire que vous avez sue. Je ne sais comment il se laissa persuader; j'avois l'esprit si embarrassé, que je ne lui dis presque rien de vraisemblable; son amitié pour moi fut, je crois, ce qui le fit ajouter foi à mes paroles; il me donna de l'argent, & me promit de m'en faire encore toucher à Venise. Enfin, après vous avoir écrit, & à madame de Briance, je partis de Paris, guidé par mes inquiétudes seules, qui ne me permettoient pas de m'arrêter en aucun endroit du monde: je fis, sans être pressé, une diligence extraordinaire.

Mon oncle avoit écrit à Venise, afin qu'on me donnât de l'argent qu'il m'avoit promis; c'étoit une somme considérable; & croyant me mander une nouvelle agréable, il m'apprenoit le mariage de M. de Briance avec mademoiselle de Livry. La certitude du bonheur de mon rival me jeta dans une langueur mortelle; je fus malade près d'un mois, & je commençois à me lever, quand j'appris que les troupes de la république alloient bientôt s'embarquer. Un gentilhomme qui avoit été à mon père, & qui s'étoit attaché à moi dès ma plus tendre jeunesse, voyant que je n'étois pas en état de prendre soin de mon

équipage, s'offrit pour me tirer de l'inquiétude que j'avois de n'être pas assez tôt prêt de me rendre ce service; il m'en fit faire un magnifique. Dès qu'il fut achevé, sans attendre que mes forces fussent entièrement rétablies, j'allai me présenter au général, dans le moment qu'il donnoit ses ordres pour l'embarquement des troupes. Je lui dis que j'étois Espagnol, que je m'appelois D. Fernand, qu'ayant eu un démêlé suivi d'un combat, je m'étois absenté, pour donner le temps de terminer mon affaire. La facilité avec laquelle je parlois la langue espagnole, aida à le tromper. Il me reçut avec une bonté qui me toucha; il m'offrit même de l'emploi, dont je le remerciai, & je servis en qualité de volontaire.

L'armée entra en action presque aussi-tôt que nous fûmes descendus à terre; il y eut quelques occasions où je donnai des marques du peu d'attachement que j'avois alors pour la vie. Mon désespoir fut nommé valeur, & m'attira l'estime & l'amitié de nos généraux. La fortune, qui me réservoit le prix des tourmens qu'elle me faisoit souffrir, me conserva la vie, dont je regardois la fin comme le seul bien auquel je pouvois prétendre.

Un jour que j'étois allé me promener aux environs du camp, suivi seulement du gentil-

homme dont je vous ai parlé, qui étoit alors mon écuyer, & à qui j'avois appris mes malheurs; je m'en plaignois en marchant dans une belle plaine, quand nous entendîmes un bruit tumultueux, mêlé de quelques cris de femmes: nous vîmes paroître peu de temps après des soldats qui amenoient deux prisonnières; nous courûmes à eux pour sauver ces deux infortunées d'un destin plus cruel que leur captivité. Ces soldats, dont heureusement j'étois connu, se retirèrent à mon abord avec assez de respect; & quelque argent que je leur donnai, acheva de les résoudre à me céder leurs esclaves, tout émues du trouble où leur disgrace les avoient jetées. La magnificence de leurs habits me fit juger qu'elles étoient des personnes auxquelles on devoit du respect, & quelques paroles italiennes qu'elles dirent assez confusément, en tournant la vue du côté d'où on les avoit amenées, me firent connoître qu'elles ne se croyoient pas encore en sûreté. Je tâchai de les rassurer; je leur offris tout ce qui dépendoit de moi, & je leur demandai où elles vouloient être conduites. Après quelques remercìemens qu'elles me firent à la hâte: Sauvez-nous, me dit celle qui avoit parlé la première, sauvez-nous d'un cruel qui croit que l'esclavage où il nous retient doit s'étendre jusques sur

les cœurs. Je vous avoue que si j'avois été en état de devenir amoureux, je l'aurois sans doute été d'une de ces belles esclaves, dont la beauté, la jeunesse, & la douleur étoient si touchantes, que mon insensibilité dans cette occasion est sans doute la preuve de ma passion, la plus forte que j'aye jamais donnée à madame de Briance.

Et c'est pourtant là, dit le chevalier en souriant, une de ces particularités dont vous ne lui avez pas fait confidence. Il est vrai, reprit Tourmeil; mais ne me suffit-il pas d'avoir resté fidèle; pourquoi chercher à me faire un mérite d'avoir fait mon devoir?

Je conduisis mes belles esclaves dans notre camp, dont nous étions peu éloignés, continua Tourmeil; leur ayant cédé ma tente, & chargé mon écuyer de les faire servir aussi bien que le lieu où nous étions pouvoit le permettre, je fus chez le général; étant revenu dans une de mes tentes, je me mis à écrire. Comment, me dit alors mon écuyer, qui cherchoit toujours à me tirer du chagrin où j'étois, est-il possible que vous ne me demandiez pas des nouvelles de vos belles esclaves, ne voulez-vous pas les aller voir? Je les verrai demain, lui répondis-je; mes propres malheurs m'occupent tellement, qu'il ne faut pas s'é-

tonner si je suis moins seusible à ceux des autres.

Etes-vous pour ces belles personnes, me répliqua-t-il, dans les mêmes sentimens qu'Alexandre pour ses prisonnières ? Tu veux me flatter par les grandes comparaisons, lui répondis-je, mais je t'assure que je ne crains point, comme Alexandre, de devenir amoureux de mes prisonnières ; je vais m'exposer au pouvoir de leurs charmes : allons les voir. Il me suivit, & je trouvai ces deux belles esclaves négligemment couchées sur un lit dans leur tente. Celle dont la beauté étoit la plus parfaite paroissoit la plus affligée ; j'essayai de les consoler par l'assurance de leur liberté, & celle de faciliter leur retour au lieu où elles voudroient être conduites.

Vous êtes trop généreux, D. Fernand, me dit celle qui paroissoit avoir quelques années de plus, elles s'étoient informées de mon nom ; vous êtes trop généreux de rendre la liberté à vos esclaves : si quelque prix plus digne que notre parfaite reconnoissance étoit capable de flatter un homme tel que vous paroissez, nous vous offririons une rançon qui sans doute pourroit toucher une ame moins noble que la vôtre.

Nous sommes grecques, nées dans Argos-

toly, capitale de Céphalonie; nous avons été élevées dans cette isle; nos parens y tiennent un rang considérable, par leurs biens & par leur naissance; ma sœur se nomme Fatime, & mon nom est Praxile. Nous perdîmes ma mère que nous étions encore dans l'enfance, & nous fûmes destinées par mon père à épouser deux de nos proches parens. Les fêtes qui précédèrent ces malheureuses noces, nous coûtèrent notre précieuse liberté; quelques jours avant celui qui avoit été choisi pour notre hyménée, nous fûmes nous promener sur la mer dans une petite chaloupe assez ornée, mais de nulle défense. Soliman, vieux corsaire, qui couroit cette mer, se déroba de notre vue, à la faveur d'un rocher, dans le dessein de nous surprendre plus facilement; & dès qu'elle eut pris le large, nous ayant enlevées, sans trouver presque de résistance, il fit voile en diligence, laissant dans notre chaloupe le petit nombre de ceux qui nous avoient accompagnées.

Je ne vous entretiendrai point de notre douleur, généreux D. Fernand; il est aisé de se l'imaginer, si toutefois l'imagination peut aller aussi loin, quand on n'a pas éprouvé ce malheur. Nous fûmes servies avec beaucoup de soin, & avec plus de respect que nous n'en avions attendu de ce barbare. Soliman nous

amena dans ce pays, & ce ne fut qu'après notre arrivée qu'il parut amoureux de Fatime ; cette passion redoubla nos douleurs. Enfin, après trois mois d'esclavage, toujours agitées par nos malheurs, & par la funeste crainte que Soliman, lassé des rigueurs de Fatime, ne se portât à quelque action violente, comme il l'en menaçoit assez souvent ; ayant gagné avec des pierreries qui nous étoient restées, un de nos gardes, il facilita notre retraite la nuit passée, nous donna des chevaux, & se sauva lui-même de la fureur de Soliman : quand nous avons rencontré vos soldats qui nous ont faites prisonnières, nous allions dans la ville la plus prochaine demander un asile contre la cruauté de Soliman; mais le ciel, à force de malheurs, semble se lasser de nous être contraire, puisque, par la rencontre de D. Fernand, nous avons trouvé un protecteur assez généreux pour espérer de revoir notre patrie.

Oui, madame, lui répondis-je, touché du récit qu'elle venoit de faire, vous reverrez votre patrie, je vous le promets, & je tiendrai ma parole : elle m'en fit des remerciemens sincères, & me combla d'honnêtetés. Cependant la belle Fatime n'avoit cessé de répandre des larmes ; ses beaux yeux languissans, qui se tournoient quelquefois vers moi, auroient

ſans doute embraſé tout autre cœur que le mien.

Ces beaux yeux, dit le chevalier de Livry, ont été retranchés du récit que vous avez fait à ma ſœur. Plus Fatime eſt belle, reprit Tourmeil, plus le ſacrifice eſt digne de madame de Briance.

Praxile étonnée, continua Tourmeil, de voir Fatime témoigner une douleur ſi vive, dans un temps où l'eſpérance de la liberté devoit la conſoler, lui dit: Eh quoi! ma ſœur, vous vous affligez plus vivement, quand le ciel nous eſt favorable, que lorſqu'il paroiſſoit nous abandonner. Ce n'eſt pas ſans ſujet, repris-je; la belle Fatime regrette l'abſence de cet heureux amant qui doit être ſon époux. Ah! D. Fernand, me dit-elle en levant les yeux, n'ajoutez pas à mes malheurs l'injuſtice que vous me faites; elle rougit après avoir prononcé ce peu de paroles, & Praxile me dit que l'indifférence qui avoit toujours régné dans le cœur de Fatime, lui faiſoit prendre pour une offenſe le ſoupçon même d'une paſſion. Je les quittai, en leur réitérant toutes les offres de ſervice que je leur avois faites. Les jours ſuivans, le bruit de mon aventure, & celui de leur beauté, s'étant répandus dans le camp, les plus conſidérables de notre armée me de-

mandèrent à les voir. La première fois que je les y conduisis, un de nos officiers généraux, qui étoit de mes amis intimes, fut épris d'une violente passion pour la belle grecque; mais s'en étant aperçue, elle me pria très-instamment de de ne le plus amener dans leur tente. Cette prière m'embarrassa; je voulus me servir de quelque prétexte pour conduire encore mon ami aux pieds de la belle Fatime, tous mes artifices furent inutiles. Les belles grecques feignirent d'être malades, & refusèrent constamment l'entrée de leur tente à tous ceux qui se présentèrent; j'avois seul le privilège de les voir lorsque je les faisois demander. Fatime paroissoit plongée dans une profonde tristesse; elle soupiroit, &, si j'ose le dire, elle me regardoit quelquefois tendrement. Mon écuyer, qui cherchoit toujours à me faire oublier la passion que j'avois pour madame de Briance, me faisoit remarquer toutes les actions de cette belle personne.

Les deux sœurs étant un jour entrées dans ma tente pendant que je n'y étois pas, trouvèrent des tablettes que j'y avois laissées. Fatime les ouvrit dans un endroit qui étoit rempli de vers françois, écrits de ma main, & ne pouvant pas les entendre, elle en demanda l'explication à mon écuyer, qui, n'en

prévoyant par les conſéquences, les expliqua en italien. Il eſt néceſſaire, pour la ſuite de mon hiſtoire, que je vous les récite :

Cédez, foible raiſon, cédez à ma triſteſſe ;
Malgré vos vains conſeils, j'y veux penſer ſans ceſſe ;
Quel bien peut adoucir l'excès de mon malheur ?
J'ai perdu l'objet que j'adore,
Trop charmant ſouvenir de ma fidelle ardeur,
Hélas ! vous me plaiſez encore,
Même en irritant ma douleur.
Non, je ne prétends pas vous bannir de mon ame ;
Redoublez mon amour, augmentez ma langueur,
Plutôt qu'à la raiſon je vous livre mon cœur,
Vous le défendrez mieux d'une nouvelle flamme.

Ces vers me paroiſſent bons, dit le chevalier; on a raiſon de croire que la douleur inſpire de plus belles choſes que la joie. A cela près, reprit Tourmeil, j'aime mieux être toute ma vie le plus déteſtable poëte du monde, que de penſer déſormais à me plaindre de mes malheurs : mais revenons à mon hiſtoire.

Mon écuyer avoit remarqué que Fatime avoit rougi pendant l'explication de ces vers ; & le ſoir même, en paſſant proche de leur tente, il entendit les deux belles grecques qui s'entretenoient de moi : il accourut promptement me dire que je vinſſe apprendre un ſecret dont

le repos de mon cœur pouvoit dépendre.

Je crus que j'allois savoir quelque chose qui regardoit madame de Briance; cette pensée me fit sortir avec lui; il me conduisit avec précipitation au même endroit d'où il les avoit entendu parler ensemble, & ayant prêté l'oreille, il me fit approcher, en me disant tout bas, écoutez. C'étoit Fatime qui parloit; elle disoit alors à sa sœur: Oui, Praxile, je me trouvois moins à plaindre quand j'étois au pouvoir de Soliman; la mort me pouvoit délivrer de ses injustices; j'aurois au moins eu la douceur de mourir tranquillement, & la vue de D. Fernand m'a pour jamais ôté cette tranquillité dont j'ai toujours fait mon bonheur & ma gloire. Je ne sais que vous dire, reprit Praxile, pour vous consoler d'un malheur que le ciel irrité ajoute à nos infortunes: vous avez résisté de toute votre force à ce penchant involontaire que vous sentez pour D. Fernand; il ignore vos sentimens; vous avez fait votre devoir, il ne reste plus que de fuir en diligence d'un lieu où votre gloire ne me paroît point en sûreté. Ma gloire! reprit fièrement Fatime, est en sûreté quelque part où je me puisse trouver; mais ici mon cœur ne sauroit résister, & c'est la vue du redoutable D. Fernand que je veux fuir. Les vers que son écuyer nous a

lus, achèvent de m'apprendre ce que sa tristesse m'avoit déjà fait soupçonner : il aime, & son amour, tout malheureux qu'il me paroît, ne l'occupe pas moins qu'une passion qui feroit le bonheur de sa vie. Malheureuse Fatime! s'écria-t-elle en soupirant, quel dieu t'a fait sentir son courroux, en t'inspirant des sentimens si tendres, & que tu dois cacher?

Après avoir entendu ces dernières paroles, je m'éloignai, & je dis à mon écuyer : Quel rapport cette conversation a-t-elle avec le repos dont vous me flattiez tout à l'heure? Quoi! me répondit-il tout étonné, la passion que la charmante Fatime a pour vous ne peut-elle vous faire oublier.... Non, lui répliquai-je en l'interrompant; non, jamais rien n'effacera de mon cœur le tendre & malheureux amour que j'ai pour madame de Briance; ce que j'apprends ajoute seulement à mes malheurs, celui de savoir que je suis un ingrat. Je poursuivis alors mon chemin vers ma tente, & toutes les fois que j'eus occasion depuis de voir ces deux belles grecques, je ne dis jamais rien à Fatime qui pût lui faire comprendre que j'avois entendu ce qu'elle avoit dit à sa sœur. Je voulus même un jour lui parler du mérite de mon ami, qui brûloit pour elle d'une passion aussi tendre qu'infortunée; mais Fatime, me regardant

dant avec un air qui imprimoit le respect : D. Fernand, me dit-elle, puisque vous m'avez rendu la liberté, cessez de me traiter en esclave.

Enfin, après un mois de séjour dans notre camp, les belles grecques me prièrent de leur tenir la parole que je leur avois donnée, & de les faire conduire au port de Zante, d'où elles avoient appris, qu'à peu près dans ce temps là il partoit tous les ans quelques vaisseaux marchands, qui faisoient voile pour la Grèce.

Jusqu'à ce jour, dit Praxile, où nous avons cru devoir partir pour revoir notre patrie, nous avons mieux aimé, généreux D. Fernand, être auprès de vous qu'en nul autre lieu du monde, & rien ne doit nous causer un chagrin plus sensible, que de ne pouvoir vous marquer, comme nous y sommes obligées, notre vive reconnoissance. La belle Fatime ajouta peu de mots à ce remerciement de sa sœur, s'occupant avec empressement à tout préparer pour leur départ. L'une paroissoit désolée, l'autre ne pouvoit s'empêcher de faire éclater la joie qu'elle ressentoit au fond du cœur. Je vous avoue que, dans un état plus heureux, j'aurois peut-être été moins fidèle; mais accoutumé à ne penser qu'à mes malheurs, mon cœur ne plaignoit point ceux de Fatime.

Je fis donc préparer un chariot pour les belles grecques ; deux filles esclaves que je leur avois données pour les servir, furent destinées à les suivre dans leur voyage, & je leur laissai un homme à moi, nommé Desfontaines, dont la fidélité m'est connue, pour les accompagner jusqu'à leur débarquement.

Cependant mon ami se désoloit, & me prioit instamment de les retenir encore quelque temps, dans l'espérance qu'il pourroit toucher le cœur de Fatime ; mais je résistai à toutes ses prières.

Enfin le jour destiné pour le départ des deux belles grecques étant arrivé, je me rendis dès le matin dans leur tente. Je les trouvai qui alloient monter dans leur chariot ; mon écuyer donnoit la main à Praxile, je présentai la mienne à Fatime, que je conduisis à sa voiture, sans lui dire un seul mot : elle s'y mit auprès de sa sœur, & je montai à cheval pour les escorter moi-même jusqu'à quelques lieues du camp.

Quand nous fûmes arrivés au lieu où je devois les quitter, ayant fait arrêter le chariot pour leur dire adieu, elles descendirent sous une touffe d'arbres peu éloignés du chemin. Ce fut là où la constance de Fatime l'abandonna. A ce moment fatal, quelques larmes qu'elle ne put retenir, coulèrent de ses beaux yeux ; je fus véritablement touché, je m'approchai

d'elle, & me voyant tout interdit: Quoi! D. Fernand, me dit-elle en me regardant tendrement, vous vous intéreſſez donc à notre départ? On ne peut quitter la belle Fatime, lui dis-je, ſans reſſentir une vive douleur; & plût au ciel, ajoutai-je en ſoupirant, que mon cœur eût été en liberté de former des vœux dignes d'elle.

Ah! D. Fernand, reprit-elle en ſe retirant brusquement, laiſſez-moi partir; quelle idée venez-vous d'ajouter à tous les malheurs de ma vie! Elle reprit au plus vîte le chemin de ſon chariot; Praxile, qui s'étoit amuſé à parler à mon écuyer, la ſuivit auſſi-tôt. Leur ayant dit encore quelques paroles, je les laiſſai partir, & je repris le chemin de notre camp.

Ce fut à ce coup que je ſentis mon cœur abattu par les plus vives ſecouſſes de la foibleſſe humaine; je ne ſaurois vous diſſimuler, chevalier, que les larmes, la beauté, & la tendreſſe de Fatime firent que je ſouhaitai de pouvoir me guérir d'une paſſion dont les fréquentes idées me cauſoient des tranſports inſupportables dans le particulier. Je menois la vie du monde la plus triſte & la plus languiſſante; je paroiſſois tout autre aux yeux de ceux que j'avois l'honneur de fréquenter, & toutefois je ne laiſſois échapper aucune occaſion, quelque pé-

rilleuse qu'elle fût, sans m'exposer au danger évident de la perdre.

Quelques semaines s'écoulèrent sans que j'eusse appris aucune nouvelle de Desfontaines, à qui j'avois confié la conduite des belles grecques. Mon ordre avoit été de ne les escorter que jusqu'au lieu de leur embarquement ; mais le désir de voyager que cet homme avoit toujours eu, le fit partir avec elles sans mon consentement. Enfin je reçus une lettre qu'il m'écrivit auparavant de se mettre en mer ; il m'en demandoit pardon, & me mandoit que Praxile paroissoit parfaitement contente de retourner dans son pays; mais que Fatime étoit dans une langueur qui faisoit craindre que les fatigues de la mer ne l'exposassent au danger de perdre la vie, quoique le trajet fût court.

Desfontaines vint, deux mois après son départ, me joindre à l'armée. Eh bien, lui dis-je, nos belles grecques sont-elles arrivées heureusement dans leur patrie? Elles y sont arrivées heureusement, me répondit-il ; mais la belle Fatime n'a pas joui loug-temps de ce plaisir; elle est morte quelques jours après avoir vu sa famille. Quelle fut mon émotion à cette nouvelle! Vous ne sauriez le concevoir, chevalier; je ne le conçois pas moi-même. Mon homme s'en étant aperçu, demeura court, &

je lui dis, outré de douleur: Apprends-moi donc, s'il te plaît, quel accident a terminé la vie de la malheureuse Fatime? Notre voyage avoit été heureux, reprit-il; on s'embarqua avec une joie qui n'étoit troublée que par la mauvaise santé de Fatime.

Le père de ces belles personnes étant averti de leur arrivée, vint les recevoir sur le port, accompagné de deux jeunes hommes, magnifiquement vêtus & de fort bonne mine, qui témoignoient une joie aussi parfaite que la sienne. Praxile embrassa son père avec une satisfaction qui ne se peut exprimer, & Fatime, à sa vue, parut oublier sa langueur: elles me présentèrent à leur père; je fus comblé de présens, & traité comme D. Fernand auroit pu l'être lui-même.

Peu de jours après notre arrivée, on prépara tout pour les noces de ces deux grecques, qui devoient épouser les deux jeunes hommes que j'avois vus les venir recevoir en sortant du vaisseau; mais cette fête fut troublée par une fièvre violente qui prit à la belle Fatime; elle languit quelques jours; enfin elle expira, en témoignant un courage infini, & nul regret à la vie.

Jamais la douleur n'a paru sous tant de formes différentes qu'elle le fit alors. Le père de

cette belle fille, la sœur, l'amant qui lui étoit destiné pour époux, tous se désespéroient, & j'étois aussi affligé qu'eux. Après avoir satisfait à l'envie que j'avois de voir ce beau pays, je témoignai à Praxile le dessein où j'étois de vous rejoindre ; elle me chargea de cette boîte, & m'ordonna de vous la présenter de sa part.

Desfontaines me donna la boîte ; j'y trouvai deux lettres, l'une de Praxile, & l'autre du père de ces belles grecques ; elles étoient remplies des marques de leur reconnoissance pour moi, & de leur douleur pour la perte de Fatime. J'ouvris ensuite un autre petit paquet qui étoit dans la même boîte ; il renfermoit les portraits de ces belles grecques, enrichis de diamans d'un prix considérable ; je soupirai à la vue du portrait de la malheureuse Fatime, & je chargeai le capitaine d'un vaisseau qui devoit partir pour Argostoly, de tout ce que je pus trouver de plus curieux, pour envoyer à Praxile & à son père, avec une lettre pour leur marquer combien je partageois leur juste douleur. J'appris, par le retour de ce capitaine, qui m'apporta une lettre de Praxile, qu'elle avoit épousé ce parent qu'on lui avoit destiné, & qu'elle eût été fort heureuse, si la perte de la belle Fatime n'avoit pas troublé sa félicité.

Cette fâcheuse perte redoubla mes chagrins ;

je me reprochai d'avoir contribué, par ma férocité, au malheur de Fatime; & lorsque les occasions de se signaler devenoient moins fréquentes à l'armée, ou qu'on y avoit quelque espèce de relâche, mes inquiétudes revenoient en foule accabler mon esprit; tantôt c'étoit madame de Briance qui l'occupoit, tantôt c'étoit la mort de Fatime. Enfin, ne pouvant plus vivre en repos dans la Morée, je retournai à Venise au commencement de l'hiver, avec plusieurs volontaires de mes amis, qui alloient y passer le carnaval.

Aussi-tôt que je fus arrivé dans cette ville, mon écuyer alla chez ce banquier de qui j'avois autrefois touché de l'argent; il y trouva plusieurs lettres pour moi, que cet homme avoit gardées, ne sachant par quelle voie me les faire tenir; car je ne l'avois pas averti que je m'embarquerois avec les troupes de la république. J'ouvris mes lettres, & la première étant par hasard celle qui étoit arrivée la dernière, j'y trouvai la seule nouvelle qui pouvoit me résoudre à revenir dans mon pays; c'étoit la mort de M. de Briance. Mon oncle me la mandoit, & même les circonstances de son testament, qui étoient en ma faveur. Je le regrettai comme le meilleur de mes amis; sa

mort effaçoit de mon fouvenir tous les malheurs qu'il m'avoit caufés.

Le défir ardent que j'avois de revoir madame de Briance, me fit partir promptement; j'écrivis à mon oncle, que dans peu de temps je l'irois trouver à Paris; mais je ne voulois alors m'arrêter en aucun endroit. J'arrivai enfin à Rennes, & c'eft où j'appris que vous & M. le comte de Livry étiez chez madame de Briance. Cette nouvelle m'eût donné une extrême joie, fi je n'avois fu prefque en même temps que le baron de Tadillac y étoit avec vous, qu'il y avoit démeuré quelques jours inconnu, qu'enfuite il étoit venu à Rennes chercher une troupe de comédiens, & qu'enfin vous étiez tous au château de Kernofy.

Je ne doutai pas alors que Tadillac ne fût amoureux de madame de Briance: je l'accufai d'une infidélité que j'avois fi peu méritée; je me plaignois auffi de votre oubli; mais, difois-je, après y avoir fait réflexion, ils ne favent ce que je fuis devenu: madame de Briance croit peut-être que je ne fuis plus au monde: allons, reprenois-je un moment après, allons l'accabler de reproches, & voir fi l'inconnu rival eft plus digne que moi d'un bien qui m'a tant coûté.

Je partis de Rennes ; je laiſſai preſque tous mes gens dans un bourg qui eſt à quelques lieues d'ici. J'avois l'eſprit & le cœur ſi remplis de mes chagrins & de ma jalouſie, que je méconnus d'abord votre voix, & que je vous pris pour le rival que je venois chercher ; quelques paroles que vous me dites en m'abordant, aidèrent à me tromper. Je louai la fortune de l'occaſion qu'elle me préſentoit de combattre mon rival; il ne fallut pas moins que la joie de retrouver un ami tel que vous, pour ſuſpendre ma colère.

Je vous ſuis obligé, dit alors le chevalier, de la complaiſance que vous avez eue pour moi, en m'apprenant ce que j'avois tant d'envie de ſavoir. Je ſuis convaincu de votre ſageſſe, par le récit que vous venez de faire de vos aventures; mais je regrette la belle Fatime. C'eſt un effet de votre prudence de n'en avoir pas parlé à ma ſœur ; en ſa place, j'aurois eu de furieux ſoupçons de votre fidélité. Je lui en donnai hier le portrait, reprit Tourmeil, ſans lui parler de la paſſion de cette belle grecque ; j'ai dit ſeulement que je l'avois eu d'un marchand de Céphalonie : je me ſuis fait un plaiſir de ſacrifier ce portrait à madame de Briance, ſans bleſſer la mémoire de Fatime. Le chevalier trouva cette conduite de Tourmeil très-

judicieuse; ne le voulant pas laisser seul, il demeura le reste de la journée avec lui en conversation, puis il retourna auprès de ces dames, qui étoient ravies de ce que Fatville & son oncle les avoient délivrées, en partant dès le matin, de deux provinciaux bien fatigans. Madame de Briance, apercevant son frère, se douta bien que son amant étoit resté seul; elle fit naître un prétexte, qui donna occasion à toute la compagnie de se retirer plutôt qu'à l'ordinaire. Les personnes choisies passèrent, suivant la coutume, dans son appartement; Tourmeil s'y étant aussi rendu, eut le plaisir d'apprendre de la bouche de sa maîtresse, qu'elle étoit dans les mêmes sentimens qu'il lui avoit laissés, quand il la quitta.

Le lendemain, le jour étant beau, M. de Livry & le baron, en sortant de table, proposèrent de s'aller promener. La vicomtesse, toujours complaisante pour les divertissemens où Tadillac avoit quelque part, descendit, sans perdre de temps, dans le jardin, & fit monter les dames dans son carrosse, afin qu'elles eussent le plaisir d'aller, sans être fatiguées, dans le bois, dont les routes étoient fort spacieuses; & le baron monta sur le siége du cocher, aimant mieux cette occupation que celle de l'entretenir. Cependant madame la vicomtesse lui

tint compte de cette galanterie, & admira long-temps la bonne grace de ce nouveau Phaéton, qui n'eut pas un sort si cruel que le premier; car il conduisit heureusement les chevaux & le char jusqu'à l'endroit qu'il avoit prémédité. D'abord il s'éloigna du château, puis il s'engagea tellement dans plusieurs allées de traverse, qu'il auroit eu bien de la peine à s'en retourner, s'il en avoit eu le dessein. Le second carrosse, qui étoit mené par le chevalier de Livry, suivoit les traces du premier qui étoit devant, & la nuit vint, que le baron, feignant de chercher le chemin, s'en éloignoit encore; les valets de la vicomtesse étoient payés pour ne pas enseigner la véritable.

Madame la vicomtesse commençoit à s'effrayer; les autres dames, se voyant bien accompagnées, & dans un pays de connoissance, ne s'inquiétèrent point; le baron & le chevalier avançoient toujours; enfin on aperçut beaucoup de lumière. D'abord tout le monde fut d'avis qu'on allât dans cet endroit chercher un guide qui pût, avec le secours de quelques flambeaux, conduire les carrosses, sans s'égarer, jusqu'au château de Kernosy. Le baron s'étoit arrêté en attendant la décision de cet avis; le bruit confus des paroles que les uns & les autres proféroient dans un même moment, l'em-

pêchoit, disoit-il, d'entendre l'avis de madame la vicomtesse. Elle imposa silence, pour lui dire qu'il falloit marcher incessamment vers cette lumière qui paroissoit de loin : il obéit aussi-tôt, & continua son chemin jusqu'à ce qu'il fût sorti d'une fort belle avenue, d'où l'on découvrit à plein un pavillon carré, dont les fenêtres, qui étoient toutes illuminées, composoient, par leur symétrie, un aspect aussi agréable que surprenant. Quand on fut à portée de ce pavillon, l'on entendit le son de quelques instrumens qu'on mettoit d'accord, & la voix de plusieurs personnes qui sembloient n'être occupées que de la fonction dont chacun étoit chargé. Madame la vicomtesse délibéra, pendant un assez long temps, si elle se feroit connoître; & mademoiselle de Saint-Urbain, voyant qu'elle avoit peine à se déterminer, lui dit : Pourquoi non? Cette aventure n'a pas l'air périlleuse; j'espère que nous en sortirons sans malencontre. Je vais l'éprouver, dit le baron en descendant du siége où il étoit. Les deux carrosses étant arrêtés, on ouvrit, sans attendre qu'il eût frappé à la porte; lorsqu'ils furent dans la cour, quatre hommes vêtus en sauvages vinrent avec des flambeaux à la main recevoir madame la vicomtesse, & l'ayant aperçue à la tête de plusieurs dames

qui avoient déjà mis pied à terre, deux marchèrent les premiers devant elle, les deux autres se mirent sur les côtés de la troupe qui suivoit, & tous quatre ils conduisirent la compagnie jusqu'à l'entrée d'un grand salon orné de quantité de lustres, dont la lumière faisoit succéder un nouveau jour à celui qui venoit de finir. Deux sauvages qui attendoient dans cette salle, ayant approché des fauteuils près d'un grand feu, se retirèrent, après avoir fait de profondes révérences.

Il y avoit environ un quart-d'heure que l'on étoit entré, quand il parut un jeune enfant vêtu à la romaine, qui salua madame la vicomtesse, & lui demanda si elle auroit agréable que le seigneur de la Maison-brillante vînt lui faire offre de son service. La vicomtesse, charmée de cette proposition, pria le prétendu nain d'assurer le maître de cette maison qu'elle auroit un extrême plaisir à le voir; l'enfant étant sorti, le baron dit qu'il étoit jaloux de ce prince inconnu, qui sembloit lui disputer l'honneur d'être bien auprès de madame la vicomtesse. Alors le seigneur de la Maison-brillante parut, précédé de quatre hommes vêtus à la romaine, qui portoient des flambeaux devant lui; il avoit une robe de velours couleur de feu, à l'arménienne, doublée de martre; une écharpe

magnifique sur une longue veste d'étoffe d'or; & sur la tête une espèce de petit casque couvert de plumes blanches & couleur de feu, tenant de bonne grace dans la main une baguette dorée : c'étoit Tourmeil, qui, pour faire plaisir au baron, représentoit un personnage dans cette petite fête, & qui, étant obligé de paroître dans un habit bizarre devant madame de Briance, n'avoit pas voulu être trop négligé. Il n'y avoit que la baronne de Sugarde à qui on laissa ignorer la vérité de cette aventure, pour avoir le plaisir de son étonnement : elle fut charmée du seigneur de la Maison-brillante, & en oublia pendant quelque temps le goût qu'on lui avoit toujours remarqué pour le chevalier de Livry.

La fortune vous a conduit dans mon empire, madame, dit le seigneur de la Maison-brillante à la vicomtesse ; je lui en ai déjà rendu graces, & je me ferois flatté que ce grand jour devoit être celui où un enchanteur m'a prédit un bonheur suprême, par l'arrivée d'une dame que ses grandes qualités rendent aimable, & dont l'humeur charmante fait qu'on préfère sa personne aux grands biens qu'elle possède. Je n'ai garde d'élever mes pensées jusqu'à vous, madame ; je sais, continua-t-il en montrant le baron, que les destins vous ont réservée pour ce fidèle

chevalier. Il eſt digne de vous par ſon amour & par ſon mérite; je ne troublerai point une union qui doit être ſi belle.

Les termes ampoulés que madame la vicomteſſe avoit employés dans la réponſe qu'elle fit à ce diſcours obligeant, l'auroient rendue trop longue, & peut-être fatigante, ſi des ſauvages ne fuſſent venus interrompre le cours de ſes paroles, en apportant une table qui fut couverte magnifiquement.

Le ſeigneur de la Maiſon-brillante fit les honneurs de chez lui : on ſe mit à table ; il s'aſſit auprès de madame de Briance, & lui parla d'un air familier ; il déſola madame de Sugarde, qui ne pouvoit ſouffrir que ce ſeigneur, tel qu'il pût être, parût plus touché des charmes d'une autre que des ſiens. La vicomteſſe complimenta madame de Briance ſur ſa conquête, & dit au ſeigneur de la Maiſon-brillante, que ce ſeroit ſans doute par cette beauté que la prédiction de l'enchanteur alloit s'accomplir; il lui répondit gravement qu'il commençoit auſſi à le croire.

Des hautbois jouèrent pendant le repas, les ſauvages ſervirent à table; dès qu'il fut fini, le ſeigneur de la Maiſon-brillante conduiſit la compagnie dans une ſalle ſéparée par un petit veſtibule de celle où l'on venoit de ſouper,

donnant toujours la main à madame de Briance, parce qu'il ne vouloit point, disoit-il, s'oppofer aux ordres du deftin, en s'expofant de trop près aux charmes de la vicomteffe.

Elle fe mit la première dans un fauteuil qui lui étoit préparé vis-à-vis d'un petit théâtre bien entendu; les dames fe placèrent au fecond rang, & les muficiens s'étant mis au troifième, les acteurs parurent après que la fymphonie eut ceffé. Ils jouèrent le Bourgeois-Gentilhomme avec tous fes agrémens, & s'attirèrent l'applaudiffement qu'ils méritoient. Ce font là nos comédiens de Rennes, dit la vicomteffe, en les reconnoiffant. Il eft vrai, répondit le feigneur de la Maifon-brillante, je favois qu'ils avoient eu l'honneur de vous plaire, madame, & d'un coup de baguette je les ai tranfportés ici pour vous divertir.

Madame la vicomteffe comprit, par cette réponfe, que tout ce qui fe paffoit étoit une galanterie du baron; & de crainte qu'il ne fe perfuadât qu'elle avoit d'abord été trompée, elle dit en hauffant la voix : Quel que foit le feigneur de cette maifon, je lui fuis très-obligée d'avoir fait pour moi tous ces agréables enchantemens, qui lui ont affurément coûté plus de peines & de foins qu'il ne veut nous faire croire.

Le

La baronne de Sugarde ayant aussi reconnu les comédiens, jugea que c'étoit Tadillac qui donnoit cette fête. Mais le seigneur de la Maison-brillante l'embarrassoit toujours; il avoit tant d'esprit, & l'air si poli, qu'elle ne pouvoit le prendre pour un comédien de campagne, ni pour un provincial.

Ce seigneur, accompli de toutes manières, qui étoit cause de la jalousie qui se glissoit parmi les dames, se leva aussi-tôt que la comédie fut finie, fit une grande révérence à madame la vicomtesse, & commença le bal avec elle. Les dames craignant que M. de Livry & le baron de Tourmeil ne se fatiguassent trop à danser, prièrent chacune à leur tour ceux d'entre les acteurs qui se distinguoient dans cet exercice. Les hommes en firent de même à l'égard des comédiennes; la compagnie, par ce moyen, étant devenue plus nombreuse, le bal dura plus long-temps, & le plaisir n'en fut pas moins agréable.

Il y avoit déjà deux heures qu'on étoit occupé à ce divertissement, quand on vit tout à coup entrer quatre sauvages qui portoient chacun deux flambeaux. D'abord le seigneur de la maison présenta la main à madame la vicomtesse, & la conduisit dans la salle où l'on avoit soupé; toute la compagnie suivit, ainsi que

les comédiens; enfin, on servit des rafraîchissemens, que l'exercice de la danse rendit plus agréables. Les uns prirent du chocolat, les autres du café, d'autres des liqueurs, dont il y avoit à profusion; enfin chacun trouva de quoi se satisfaire selon son goût, car les glaces & les confitures sèches & liquides n'y manquoient pas.

Cela fait, on retourna dans la salle du bal; mais quel fut l'étonnement de la compagnie, lorsqu'elle vit le théâtre illuminé de nouveau, avec une décoration qui représentoit un bois si naturellement, que peu s'en fallut qu'on ne crût s'être égaré, comme on avoit fait en venant du château de Kernosy à la Maison-brillante. La symphonie se faisoit entendre; dès qu'elle eut fini, l'on chanta les paroles qui suivent, que Tourmeil avoit composées, & où il n'avoit pas oublié madame de Briance, sachant bien qu'elle seroit présente à ce petit opéra, qui n'étoit que de deux scènes, comme Tadillac l'avoit souhaité.

(Si, dans quelques endroits, on trouve peu de justesse, c'est moins la faute de l'auteur que de celle qui raconte ces faits; car n'ayant entendu qu'une fois ces paroles, il est bien difficile de les avoir retenues exactement.)

SCENE Iere.

TIRCIS, PHILEMON.

PHILEMON.

QUAND l'amour, dans ces lieux tranquilles,
Veut rassembler les Plaisirs les plus doux,
Pourquoi, Tircis, les troublez-vous,
Par des soupirs & des soins inutiles ?

TIRCIS.

Je cherche en vain dans ce bois écarté,
Un doux repos qui me rende à moi-même.
Hélas ! est-il pour moi quelque tranquillité ?
L'impitoyable amour a résolu que j'aime.
J'ai fui pour m'affranchir de ses barbares Lois;
Mais il a fait ma bergère si belle,
Qu'à nos regards, dès qu'il l'offre une fois,
Ce n'est plus l'éviter que de s'éloigner d'elle.

PHILEMON.

En faveur d'un amant si tendre & si fidelle,
Amour, lancez, lancez vos traits.
Percez le cœur de cette belle,
Puisqu'elle a déjà vos attraits.
En faveur, &c.

TIRCIS.

Percez le cœur de cette belle.

PHILEMON.

En faveur d'un amant si tendre & si fidelle.

TIRCIS & PHILEMON.

Amour, lancez, lancez vos traits.

TIRCIS.

L'ingrate vient dans ces forêts.

PHILEMON.

Je ne veux point troubler les amoureux secrets.

SCENE II.

TIRCIS, SILVIE.

SILVIE.

Je viens chercher dans cette solitude
A me plaindre des maux de l'empire amoureux.
N'y calmerai-je point ma triste inquiétude....?
Ah! je vous trouve ici (*à part*), que mon sort est heureux!

TIRCIS.

Cessez, cessez de fuir un amant malheureux.
Pourquoi déchaînez-vous votre injuste colère

Contre une si parfaite ardeur ?
Quelque dieu qui me soit contraire,
L'amour, le tendre amour vous répond de mon cœur.
Je jure à vos attraits une ardeur immortelle;
Je brûlerai toujours d'une flamme si belle :
Et si j'osois trahir de si tendres sermens,
Que des dieux le plus redoutable,
Le dieu qui fait le bonheur des amans,
Ne me soit jamais favorable.

SILVIE.

Je veux croire enfin vos sermens;
Ils ont désarmé ma colère;
Une jeune & vaine bergère
S'applaudissoit de causer vos tourmens :
Mais mon amour m'assure à tous momens,
Que je mérite un cœur sincere.
Je veux croire enfin vos sermens,
Ils ont désarmé ma colère.

Tous deux.

Redoublons nos vives ardeurs,
Bannissons les tristes alarmes;
Que tout ce qu'amour a de charmes
Règne à jamais dans nos cœurs.

SILVIE.

En vain j'ai cru rompre ma chaîne;
C'est mon destin de soupirer pour vous.
Je ne m'oppose plus au penchant qui m'entraîne;
Loin de me plaindre de ma peine,
Je me plaindrai toujours de l'injuste courroux.

Qui me fit préférer les fureurs de la haîne
Aux plaisirs d'un amour si charmant & si doux.
En vain, &c.

TIRCIS.

Rossignols de ce lieu paisible,
Oubliez, s'il se peut, vos plus tendres amours?
A chanter la beauté qui m'a rendu sensible,
Employez les beaux jours.
Retenez bien les chants que je vais vous apprendre,
Eux seuls doivent plaire toujours,
Jamais mon cœur fidelle & tendre
Ne vous fera chanter de nouvelles amours;
Philomèle, venez m'entendre.
Amour, qui faites seul le bonheur de ma vie,
D'un mortel fortuné rendez les dieux jaloux.
Leur destin glorieux ne me fait point d'envie;
Etre aimé de Silvie
Est un destin cent fois plus doux.

Duo.

Redoublons, &c.

L'auteur de ces paroles, & celui qui les avoit mises en musique, eurent sujet d'être contens des applaudissemens de la compagnie. On sortit de cet endroit pour se rendre dans le salon, où l'on s'entretint très-long-temps, en se chauffant, sur les beautés de ce petit opéra. Le jour commençoit à paroître, & le seigneur de la Maison-brillante, qui n'avoit

pas discontinué de faire les honneurs de chez lui, & à qui la fatigue d'avoir veillé la nuit avoit ouvert l'appétit du matin, jugea bien que toute l'assemblée devoit être dans le même besoin. Il donna ordre qu'on mît le couvert; & quoique le repas fût aussi magnifique que celui du soupé, les plaisirs de la table ne furent pas ceux qui occupèrent le plus; chacun paroissoit ravi d'être auprès de ses inclinations. MM. de Livry étoient à côté de mesdemoiselles de Kernosy; le baron faisoit sa cour à madame la vicomtesse; le comte de Tourmeil, indifférent pour tous les mets délicieux qui étoient devant lui, ne pensoit qu'à entretenir madame de Briance; de l'autre côté, madame de Salgue se félicitoit de voir que Tadillac ne rendoit ses hommages qu'à madame la vicomtesse. La baronne seule, dévorée par sa jalousie, ne pouvoit souffrir qu'une autre personne qu'elle eût su gagner, par ses charmes, le cœur du seigneur de la maison. La compagnie étoit si comblée de joie, qu'on auroit insensiblement gagné l'heure de midi à table, si les domestiques de madame la vicomtesse n'etoient venus avertir que les carrosses étoient prêts. Le grand jour qu'il faisoit alors, ayant dissipé les enchantemens de la nuit passée, donna lieu de reconnoître que la maison où

l'on étoit appartenoit à un gentilhomme voisin de madame la vicomtesse, qui, depuis trois ou quatre ans, en avoit fait un gros pavillon à la moderne.

Ce gentilhomme n'y venoit jamais que dans la belle saison. Son absence facilita les moyens au baron de gagner le concierge, & de le faire consentir, moyennant une honnête récompense, qu'il y célébrât cette fête, dont l'invention plut si fort aux dames, qu'elles lui en donnèrent mille louanges. Depuis ce temps-là madame la vicomtesse ne pouvoit plus vivre sans lui ; elle étoit enchantée de ses manières nobles & magnifiques ; & le seigneur de la Maison-brillante, avec toutes ses qualités avantageuses, n'avoit point altéré la passion que cette dame sentoit pour Tadillac. Il n'y a pas lieu de s'en étonner ; ce seigneur de la Maison-brillante l'avoit laissée dans l'erreur où elle étoit de le croire sincèrement le maître de la troupe de comédiens.

On n'arriva qu'après midi au château de Kernosy ; les gens de la vicomtesse ne furent point en peine de son absence ; Saint-Urbain avoit eu soin de les avertir qu'on ne reviendroit que le matin ; ils dirent au baron en entrant, qu'un courrier étoit arrivé en poste pour lui rendre une lettre en main propre ; qu'il paroissoit très-

pressé de lui parler. Le baron fit comme si cette nouvelle l'eût fort surpris, parce qu'on lui parloit en présence de la vicomtesse, qui prit part à ce qu'on lui disoit, & lui ordonna de venir à son réveil l'instruire des nouvelles que ce courrier lui apportoit; elle alloit prendre quelques heures de repos, pour se remettre des fatigues de la nuit passée.

Avant d'entrer dans sa chambre, elle lui conseilla aussi d'aller se reposer, & d'avertir ses gens qu'ils ne manquassent pas de faire monter ce courrier quand il viendroit le demander. Les dames, à l'exemple de madame la vicomtesse, se mirent au lit. MM. de Livry, & le comte de Tourmeil qui étoit arrivé avec les comédiens, dont il paroissoit être le chef, passèrent le reste de la journée à se divertir entre eux. Le baron de Tadillac ne put être de la compagnie; car le prétendu courrier revint justement dans le moment qu'ils entroient dans leur appartement. Les domestiques le firent monter, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu; & Tadillac le retint long-temps exprès, pour empêcher que personne ne se défiât de la supposition de cet homme.

Le baron alla chez la vicomtesse aussi-tôt qu'elle fut éveillée. Son air triste la fit frémir; elle voulut savoir le sujet de cet abattement

qui paroissoit sur son visage ; & pour toute réponse, elle n'entendit que de profonds soupirs ; enfin le baron lui dit qu'il étoit bien malheureux , qu'on l'arrachoit d'auprès de sa personne. Eh ! pourquoi, reprit la vicomtesse tout étonnée. Voyez , madame, s'il vous plaît, la lettre que j'ai reçue, dit le baron; c'étoit celle que Tourmeil avoit écrite. L'ayant lue, elle tâcha de le consoler par un discours qui effectivement partoit du cœur. Votre oncle est bien pressant, dit-elle ; je vois qu'il vous offre un parti considérable, & qu'il prétend que vous alliez, sans perdre un moment, tenir la parole qu'il a donnée pour vous ; mais vous pourriez trouver ailleurs une fortune aussi considérable. Je..... Comme elle alloit continuer, madame de Sugarde entra; le baron fut obligé de se retirer, & ne se trouva point le soir à la comédie.

Madame la vicomtesse y passa le temps à faire des réflexions sur l'absence de Tadillac; enfin craignant qu'il ne prît son parti, & qu'il n'obéît à son tuteur, elle sortit seule, & alla se mettre sur un petit lit de repos qui étoit dans son cabinet; son inquiétude l'avoit abattue, & son esprit ne fut tranquille qu'après l'arrivée du baron qu'elle avoit fait appeler. Vous allez voir, dit-elle dès qu'il fut entré,

à quel point je suis touchée d'un véritable mérite.

Je ne saurois souffrir qu'un homme tel que vous cherche ailleurs une fortune qu'il dépend de moi de rendre aussi agréable que celle qui se présente de la part de votre oncle. Je vous déclare que je consens de vous épouser, & que rien désormais ne pourra nous séparer, si vous m'aimez autant que je m'en suis flattée. Le baron l'interrrompit en se jetant à ses genoux, & lui dit quantité de choses que la vicomtesse prit pour un excès de sa passion. Saint-Urbain vint dans ce moment avertir qu'on avoit servi le souper. Ils sortirent ensemble du cabinet de la vicomtesse; le baron lui donna la main pour descendre, & entra dans la salle la tenant encore, avec une gaîté qui fut d'un bon augure aux deux aimables sœurs & à leurs amans.

La soirée ne fut pas longue; chacun se sépara en sortant de table, parce que les divertissemens de la nuit précédente causoient une nécessité indispensable de prendre du repos. Le baron, après avoir fait sa cour à madame la vicomtesse, qu'il venoit de conduire dans son appartement, passa chez madame de Briance, où il savoit que le comte de Tourmeil, MM. de Livry & mesdemoiselles de

Kernosy étoient. Il y rendit compte du bon succès de sa lettre ; on l'en félicita, & il en reçut les complimens de si bonne grace, qu'on vit bien qu'il étoit content. Ce n'étoit pas sans sujet ; il savoit qu'en épousant madame la vicomtesse, comme il l'avoit toujours désiré, il assuroit, par ce mariage, sa fortune & son bonheur.

Vos souhaits sont accomplis, lui dit le chevalier ; que deviendrons-nous à présent? Rien ne flatte encore nos espérances. Vous êtes bien prompt, lui répondit le baron ; à peine ai-je eu un moment pour remercier madame la vicomtesse ; demain je travaillerai pour vous : j'espère que M. le comte de Livry sera content, & que mademoiselle de Saint-Urbain ne deviendra jamais l'épouse de M. de Fatville. J'ose même me flatter que si l'occasion se présente de faire connoître M. le comte de Tourmeil à madame la vicomtesse, elle sera ravie d'apprendre sa passion pour madame de Briance, & qu'elle se servira de tout son crédit pour avancer leur mariage.

Le lendemain, le baron, qui désiroit sincèrement de contribuer au bonheur de ses deux cousins, alla du matin rendre visite à madame la vicomtesse, afin de l'entretenir en particulier. Il lui proposa l'alliance de MM. de Livry pour

ſes deux nièces. La vicomteſſe accepta la propoſition de donner Kernoſy au comte de Livry; mais, dit-elle au baron, puiſque je vous accorde une partie de ce que vous demandez, faites-moi le plaiſir de parler à Saint-Urbain, & de la diſpoſer à m'obéir; j'ai des raiſons qui m'obligent à vouloir abſolument ſon mariage avec M. de Fatville : ſi je pouvois m'en diſpenſer, je le ferois pour vous plaire. Allons donc lui annoncer que MM. de Fatville & leur oncle arrivent ici aujourd'hui.

La commiſſion que le baron venoit de recevoir, contre ſon attente, l'embarraſſa; il ne crut pas à propos de découvrir au chevalier la vérité du fait, ni de déſoler Saint-Urbain, en lui apprenant l'intention de ſa tante; il lui dit ſeulement que MM. de Fatville devoient arriver le ſoir. Cette aimable perſonne, extrêmement affligée d'entendre une nouvelle ſi terrible, feignit de ſe trouver mal, & alla ſe mettre au lit, afin de n'être pas obligée de paroître. Madame de Briance lui tint compagnie; Kernoſy ne vouloit point la quitter : mais madame la vicomteſſe voulut abſolument qu'elle vînt faire les honneurs de la maiſon.

Fatville le conſeiller & ſon oncle arrivèrent ſur le ſoir; un peu après, le frère de Fatville

vint en litière, parce qu'il n'étoit pas encore aſſez bien guéri de ſa chûte pour ſe tenir à cheval, & entra dans la ſalle de la comédie, où l'on étoit alors. La vicomteſſe le reçut agréablement, & lui dit qu'auſſi-tôt que la pièce ſeroit finie, elle le préſenteroit à ſa nièce, qui s'étoit trouvée mal. Le chevalier de Livry ſentit des mouvemens de colère à la vue de ſon rival, & ſa prudence n'auroit pu les retenir, ſi elle n'avoit été ſecondée de celle de ſon frère & des conſeils que Tourmeil lui avoit donnés.

Après la comédie, la vicomteſſe mena Fatville & la compagnie dans la chambre de Saint-Urbain. Cette viſite inopinée embarraſſa beaucoup la nièce. Mais quel que fût ſon embarras, celui qu'on remarqua ſur le viſage du frère aîné de Fatville étoit bien plus grand: il ne put dire deux paroles de ſuite, & ne ceſſa point de regarder Tourmeil qu'il trouva dans la chambre. Madame de Briance qui étoit auprès de lui, dit à la vicomteſſe qu'elle l'avoit envoyé chercher pour apprendre quelques morceaux de leur petit opéra. Ce diſcours augmenta le ſoupçon de Fatville; il le regarda encore fixément. Tourmeil, ne voulant pas être connu, ſortit auſſi-tôt; mais le provincial n'en parut pas plus tranquille.

La vicomteſſe ne pouvant comprendre quelle

étoit la cause de cette agitation d'esprit qui régnoit de part & d'autre, emmena MM. de Fatville, & laissa Saint-Urbain en liberté avec madame de Briance. Après leur sortie, elles raisonnèrent touchant l'émotion qui avoit paru sur le visage du provincial à la vue de Tourmeil, & n'y trouvant rien de vraisemblable, elles conclurent qu'il ajoutoit à beaucoup d'autres défauts, celui d'être jaloux sans sujet.

Cependant le chevalier étoit au désespoir; il ne trouvoit point Saint-Urbain assez résolue pour désobéir à sa tante. Ah! mon frère, disoit-il à Tourmeil, car il l'appeloit souvent de ce nom, que je suis malheureux! que j'envie votre destinée! vous êtes tendrement aimé, & rien ne s'oppose à vos espérances. Vous êtes aimé de même, répondit Tourmeil; & quand on est aimé, c'est offenser l'amour que se plaindre avec tant de violence. Vous n'aimez point, si vous n'espérez rien. L'espoir est inséparable de l'amour; & dans le même temps que l'on croit aimer sans ce secours flatteur, on mourroit de douleur, si l'espérance n'étoit cachée au fond du cœur qui croit l'avoir perdue.

Tourmeil essaya inutilement de consoler le chevalier; ce fut beaucoup de le résoudre à retourner dans la chambre de la vicomtesse; il y alla enfin, & regarda en entrant son rival

avec une jalousie terrible, dont il n'auroit pu être le maître, s'il n'avoit senti à son côté son ami, qui ne voulut point l'abandonner dans cette occasion.

Tourmeil, moins prévenu que le chevalier, considéra le provincial avec plus d'attention qu'il n'avoit fait dans la chambre de Saint-Urbain, & après l'avoir entendu parler plusieurs fois: C'est lui-même, dit-il au chevalier; oui, c'est lui-même. Le chevalier lui demanda l'explication de ces paroles. Sortons, lui dit Tourmeil, en baissant la voix, je vais relever vos espérances.

La vicomtesse proposoit alors à MM. de Fatville de signer, après le souper, les articles qu'elle avoit dressés avec leur oncle. Kernosy, que cette proposition affligea, sortit de la chambre, pour avertir sa sœur du dessein de leur tante.

Cependant Tourmeil ayant appris au chevalier le secret qui devoit contribuer à le rendre heureux, fit avertir le baron de le venir trouver. La vicomtesse, qui remarquoit un grand mouvement dans toute la compagnie, craignant que Saint-Urbain, peu disposée à suivre ses volontés, ne songeât à lui échapper, pour aller dans un couvent, ou chez quelqu'une de ses parentes, donna secrètement ses ordres pour

pour faire fermer les portes du château; mais on lui en apporta les clefs avec moins de discrétion : un valet étourdi les lui donna devant MM. de Fatville.

La présence de Tourmeil & du chevalier de Livry, le murmure qui se répandoit dans le château, la vue de ces clefs qu'on venoit d'apporter; tout sembloit annoncer à Fatville l'aîné l'impossibilité de son mariage. L'appréhension de quelque malheur troubla son esprit de telle sorte, que se jetant tout à coup aux pieds de la vicomtesse: Ah ! madame, lui dit-il, voulez-vous me perdre ? On m'a reconnu; je n'en saurois douter. M. de Tourmeil & le chevalier de Livry sont ici; faites ma paix. J'accepte toutes les conditions qu'ils voudront m'imposer. De quoi donc est-il question ? dit la vicomtesse, surprise des paroles & de l'action du provincial; quelle querelle avez-vous avec le chevalier de Livry? & où avez-vous vu ici ce M. de Tourmeil dont vous parlez? Ah! mon neveu, s'écria l'oncle de Fatville, vous vous perdez vous-même par votre frayeur; sans elle madame la vicomtesse ignoreroit absolument la malheureuse aventure qui vous est arrivée. Oui, dit le chevalier en entrant, madame ne la savoit point, mais je venois l'en instruire.

Fatville, que vous voyez, madame, conti-

nua-t-il en remarquant qu'on l'écoutoit avec attention, est complice de cet assassinat dans Rennes, qui suivit la querelle que j'avois eue avec un gentilhomme de la province : j'y fus blessé, & M. de Tourmeil, le plus cher de mes amis, pensa y perdre la vie, en défendant généreusement la mienne. Ce fut de la main de ce lâche que Tourmeil reçut un coup par derrière. Nous avions ignoré son nom, parce que celui des assassins qui fut pris ne le savoit pas lui-même ; il déposa seulement que celui qui avoit blessé Tourmeil, étoit un ami du provincial avec qui j'avois eu querelle.

L'oncle de Fatville, qui avoit de l'esprit, jugeant bien, par la confusion où il vit son neveu, qu'il n'étoit pas en état de répondre, dit au chevalier de Livry toutes les raisons qu'un honnête homme peut donner pour défendre une mauvaise cause, & pour tâcher de terminer l'affaire à l'amiable. Voilà, dit alors Fatville le conseiller, voilà sans doute ce que les maudits lutins étoient venus prédire. Cette sottise ne seroit pas tombée à terre, & l'on s'en seroit diverti, si l'on n'avoit pas été trop occupé d'ailleurs.

La vicomtesse, qui se piquoit de grandeur d'ame, parut indignée de la mauvaise action de Fatville, & pourtant, à la considération de

ſon oncle, elle pria le chevalier de pardonner à ce malheureux gentilhomme. Le chevalier, qui étoit véritablement généreux, accorda de bonne grace à la vicomteſſe tout ce qu'elle lui demandoit; elle en fut touchée. Mais, reprit l'effrayé Fatville, je ne pourrai jouir de la grace que M. le chevalier de Livry veut bien me faire, ſi M. de Tourmeil n'eſt pas auſſi généreux que lui. Le chevalier, qui vit bien qu'il n'y avoit plus moyen de cacher le comte de Tourmeil à la vicomteſſe, la pria de paſſer dans ſon cabinet; le baron les y ſuivit: ils lui apprirent en peu de mots les divers intérêts qui avoient obligé Tourmeil à déguiſer ſa véritable condition pour quelques jours. La vicomteſſe taupa au myſtère, en faveur de l'air de roman qu'elle trouva dans cette aventure; & le baron la trouvant de bonne humeur, lui dit: Madame, il n'y a pas d'apparence que vous euſſiez donné mademoiſelle de Saint-Urbain à Fatville, ſans avoir des raiſons preſſantes. J'approuve fort que le chevalier ait pardonné à ce perfide, puiſque vous l'en avez prié; mais, madame, ſervez-vous plus utilement du pardon que Tourmeil va ſans doute lui accorder auſſi à votre prière.

La vicomteſſe trouva que le baron de Tadillac avoit raiſon; elle ſe voyoit dans l'obliga-

tion de quelque reconnoiſſance envers le chevalier, qui venoit d'accorder de ſi bonne grace à ſa prière le pardon de Fatville; & comme elle n'admettoit pas à ſon roman le peu de ſoin que les héroïnes ont de leurs intérêts, ſa réſolution fut, ſuivant l'avis de Tadillac, de profiter en cette occaſion de vingt mille liv. qu'elle devoit à M. de Fatville. Après tout, Fatville étoit encore trop heureux de ſortir d'affaire à ſi bon marché; il avoit donné ſa parole à madame la vicomteſſe qu'il lui remettroit cette dette avant d'épouſer mademoiſelle ſa nièce, & ſon oncle avoit même offert une ſomme auſſi conſidérable, en propoſant l'accommodement avec MM. de Tourmeil & le chevalier de Livry.

La réſolution priſe, le chevalier ſortit, & le baron reſta ſeul avec la vicomteſſe; ne voulant pas laiſſer refroidir la bonne volonté où il la voyoit, il lui propoſa, ſans autre cérémonie, de donner mademoiſelle de Saint-Urbain au chevalier de Livry, qui avoit beaucoup de bien, de mérite & de naiſſance, & qui lui appartenoit déjà, ayant accordé mademoiſelle de Kernoſy à ſon frère. J'ouvre enfin les yeux, dit alors la vicomteſſe, vos deux couſins ſont amoureux ici; mais puiſque, par leur moyen, je trouve le même avantage que je trouvois

en donnant ma nièce à M. de Fatville, & de plus que je juge facilement que vous désirez cette alliance, je l'accepte avec plaisir. Le consentement de la vicomtesse charma le baron; il la pria d'assurer, dès ce soir, le bonheur de tant d'aimables personnes, & le sien, en lui permettant de déclarer la fortune qu'elle lui réservoit. La vicomtesse, que le discours du baron attendrit, fit appeler madame de Briance & MM. de Livry, pour leur apprendre qu'elle avoit accepté la proposition que le baron lui avoit faite pour eux. Jamais joie plus parfaite ne succéda à une plus affreuse tristesse.

Les amans heureux accoururent annoncer leur bonheur à mesdemoiselles de Kernosy. Madame de Briance étoit ravie de voir ses frères, par cette alliance, encore plus parfaitement unis avec elle, & les Fatville étoient satisfaits de la générosité de leurs ennemis. Madame de Salgue, exempte de jalousie, & touchée de l'amour & des charmes du baron, fut la première à témoigner à la vicomtesse la joie qu'elle avoit de son mariage. La baronne de Sugarde étoit seule mécontente ; plus d'espérance au chevalier de Livry. Cette réflexion ne pouvoit que lui causer du chagrin ; mais le temps n'étoit pas propre à faire paroître ses sentimens.

La nuit se passa sans qu'il fût possible au dieu du sommeil de régner un moment sur un peuple aussi dévoué à la joie; le trouble agréable que l'amour heureux porte dans les cœurs, les agite autant que la plus cruelle tristesse. Tout le monde, au lieu de se coucher, s'employa vigoureusement à terminer l'affaire de Fatville, avant que la nuit se passât. Tourmeil lui pardonna à des conditions avantageuses pour la vicomtesse; mais, à son égard, il ne connut que le plaisir d'accorder un généreux pardon à son ennemi, comme le chevalier de Livry avoit fait.

Dès qu'il fut jour, les Fatville partirent du château, & les amans, satisfaits de leur destinée, ne songèrent qu'à choisir le jour de leur hymen; il ne fut reculé que de trois jours, encore trouvèrent-ils le temps trop long, au gré de leur impatience. La magnificence y régna moins que la joie & l'amour. Le comte de Livry épousa mademoiselle de Kernosy; le chevalier, mademoiselle de Saint-Urbain; le baron de Tadillac, madame la vicomtesse.

Tourmeil ne fut heureux, en épousant madame de Briance, que quelques mois après ses amis, des raisons de famille retardant leur mariage. Il soupira, & se plaignit douloureusement d'être seul dans un jour destiné à la félicité. Vous avez une fortune à laquelle vous ne faites

pas réflexion, lui disoit le baron le jour de leurs noces : vous êtes, dites-vous, le plus infortuné des amans ? Je suis sûr que vous êtes aujourd'hui le plus amoureux.

Tourmeil goûtoit fort peu cette espèce de consolation ; mais l'amour ne retarda son bonheur que pour le rendre encore plus parfait ; il épousa madame de Briance, & fut véritablement heureux avec elle. Il semble même que leur hymen rendit leur amour plus ardent & plus tendre.

Ils passèrent encore quelques mois ensemble au château de Kernosy ; après ce temps-là, Tourmeil & MM. de Livry emmenèrent leurs belles épouses ; & le baron se seroit peut-être ennuyé de rester seul avec la sienne, si le voisinage de la charmante madame de Salgue ne l'en eût dédommagé.

Fin de la seconde & dernière partie.

TABLE

DES ROMANS CABALISTIQUES

CONTENUS DANS CE VOLUME.









